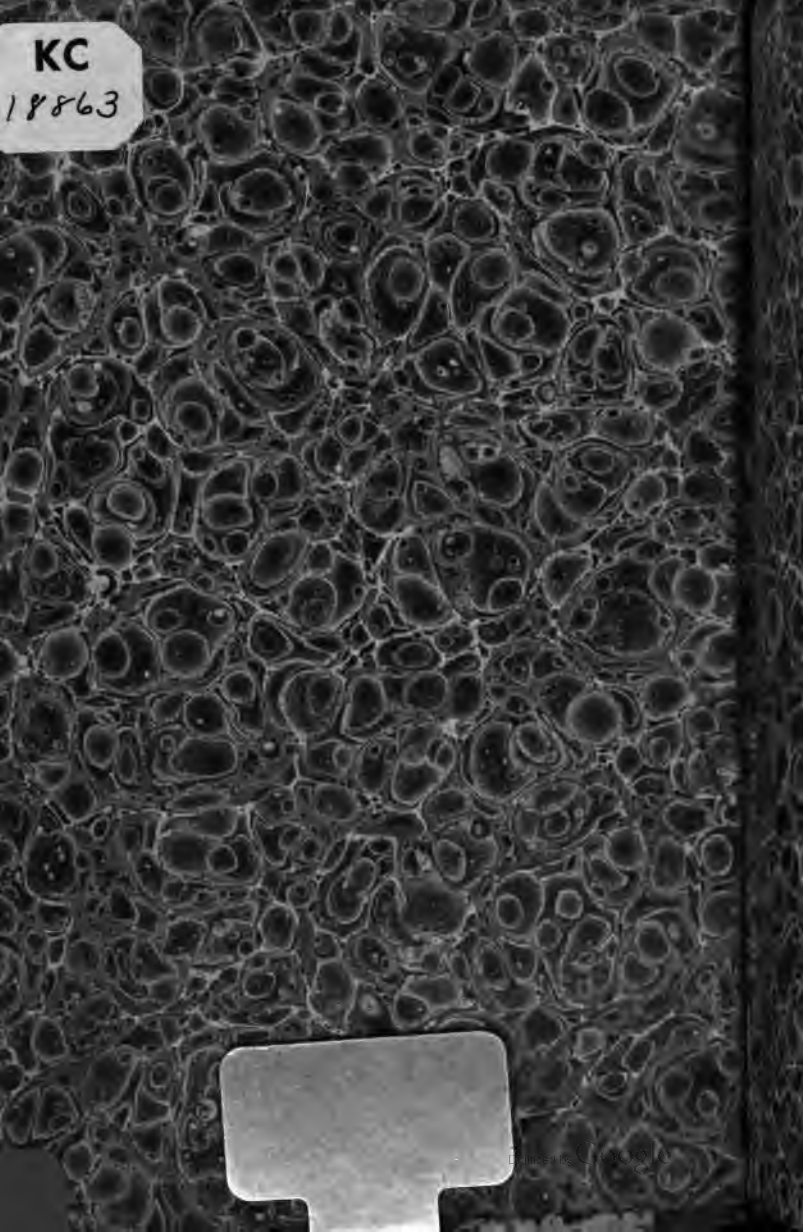
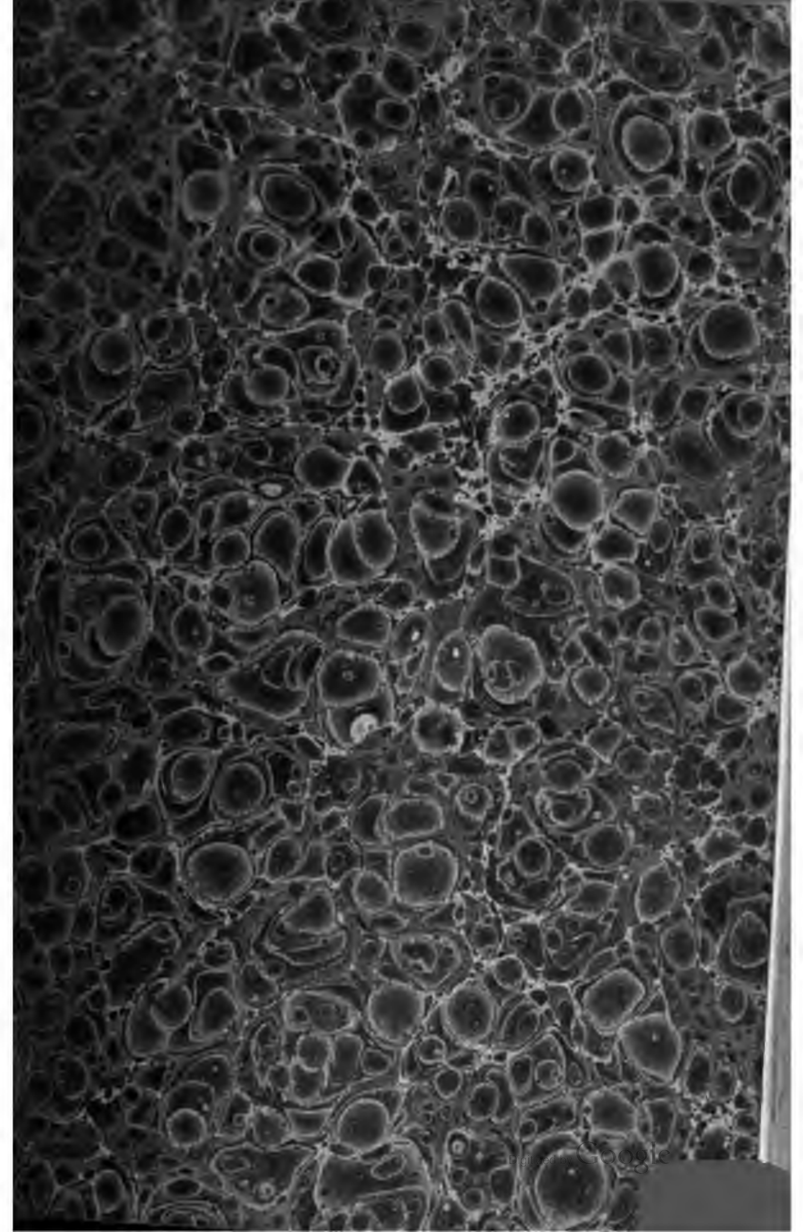



KC
18863



HEURES
DE POÉSIE.

PARIS, IMPRIMERIE DE PAUL DUPONT ET Cie,
Rue de Grenelle-St-Honoré, 55.

HEURES

DE POÉSIE

PAR

AMÉDÉE RENÉE.

PARIS,

DELLOYE, PLACE DE LA BOURSE, 4.

JULES LABITTE, QUAI VOLTAIRE, 3.

1841

PRÉFACE.

On a trop rappelé dans les préfaces de ce temps que les vers avaient eu leur règne et que ce règne était fini : singulière vérité à écrire en tête d'un volume de poésies, et qui ressemblerait un peu à l'inscription d'un temple qui, pour y attirer la foule, annoncerait que ce temple est abandonné. Ce n'est pas tout-à-fait sous l'influence de cette conviction que ce volume est publié ; on ne se réclame pas uniquement de l'intérêt qu'inspirent les causes perdues. Ce que beaucoup prennent pour une déroute complète ne semble à d'autres qu'un échec dû aux nécessités particulières de ce temps. A une époque où la difficulté suprême n'est plus d'écrire un sonnet, mais de se faire une position, il faudrait un bien grand courage pour oublier la position et ne se souvenir que du sonnet. Si encore la position se faisait à l'aide du sonnet, comme au temps où le car-

dinal de Bernis appelait sa poésie *un bâton pour sauter le fossé*, peut-être se ferait-on une affaire plus grave de ce nouveau moyen de fortune. Et puis, ce qui est plus sérieux encore, il est des phases dans l'histoire de l'imagination des sociétés où, soit lassitude, soit caprice, cette imagination se détourne des formes les plus aimées jusque là pour en pratiquer de nouvelles. La pensée poétique ne court pas risque de périr assurément, mais elle varie ses modes d'expression. Eh bien, la musique est l'expression favorite de la pensée poétique du temps actuel. Les vers ne se lisent plus, mais les partitions s'achètent. Dans les *Précieuses Ridicules* contemporaines, Mascarille ne mettrait plus l'histoire romaine en madrigaux, il la chanterait. Si on tenait, du reste, à risquer une explication de la très large place qu'affecte la musique dans les loisirs de ceux qui auraient bien le temps d'être littéraires, si l'envie leur en prenait, et qui, faute de cela, se sont faits *dilettanti*, on la trouverait, sans doute, cette explication, dans la nature même de la société d'aujourd'hui. Cette société dont la conscience s'arrête au doute, et la pensée à la rêve-

rie, doit préférer les sensations vagues que donne la musique aux perceptions distinctes, aux émotions fortes et déterminées produites par le langage si net et si précis des beaux vers. Malade de civilisation, il lui faut, à cette société, quelque chose de plus sensible que rationnel; et ce qui fait précisément le mérite des vers sur tout autre mode d'expression connu, c'est qu'ils ont pour but de satisfaire les exigences de l'esprit et celles de la sensibilité.

Et ceci n'est pas une théorie de mauvaise humeur, faite, comme on pourrait le croire, dans la prévision des destinées de ce petit livre. Quand on ne s'est pas fait complètement l'homme-lige de la poésie, qu'on ne prend guère de l'art que ce qu'il en faut pour le profit de l'intelligence même et de certaines aptitudes qu'il importe assez de ne pas laisser périr, on peut se contenter du petit succès auquel il est encore permis aux vers d'aspirer; et, en effet, malgré les préoccupations de ce temps, les vers trouvent encore à se glisser dans le monde. Ils y entrent par quelques albums hospitaliers, et poussent leur fortune jusqu'à escalader certains pianos. Et puis, le

goût sérieux n'existe-t-il pas toujours dans une sorte de franc-maçonnerie, de société cabalistique où l'on fait encore bon accueil à ce que l'on tenait autrefois pour la poésie même, la poésie parlée, celle qui ne s'envole pas sur les ailes du son, mais celle qui, s'adressant plus particulièrement à l'esprit, s'y maintient, et s'y grave par l'attache forte et précise du rhythme.

C'est uniquement à ce petit nombre de fidèles que ce recueil est adressé.

I

A LA BEAUTÉ IDÉALE.

La poésie est quelque chose de plus philosophique
et de plus sérieux que l'histoire.

ARISTOTE.

O beauté! que depuis les temps du vieil Homère,
Que depuis Phidias et tes contemplateurs,
Que depuis le déclin de la Grèce, leur mère,
Le monde a peu tourné les yeux vers tes hauteurs!

1.

Oh ! qu'il est descendu de ce beau ciel antique
Où remontaient vers toi les rêves de Platon,
Aspirant à des cieux plus sereins que l'Attique,
A des types vivans plus parfaits qu'Agathon !

O beauté, pour ceux-là tu n'étais que l'image
D'un modèle infini que rien ne peut ternir (1) !
O beauté d'ici-bas que l'artiste et le sage
Contemplaient à genoux comme un grand souvenir !

Ils l'appelaient l'Amour ! Ils disaient que les ames
Tenant toujours aux cieux par de lointains accords,
Dans ce pur souvenir puisaient toutes les flammes
Dont elles embrasaient ici-bas les beaux corps !

Aussi, brisant leurs fers, lorsque ces immortelles
Allaient revoir là-haut les types radieux,
Vers les beaux corps aimés long-temps se tournaient-elles,
Les saluant de loin avec de longs adieux!

Elles se lamentaient, comme fait la Dryade
Au pied du chêne mort, appelaient par leur nom
Tous les beaux lieux, les mers, et les monts de l'Hellade,
Et le pur Ilyssus, et le blanc Parthénon!

Mais, ô beauté, n'es-tu qu'un ruisseau qui s'écoule,
Comme cet Ilyssus dont les flots sont taris?
Et quand ce monde aura brisé ton divin moule,
N'en saura-t-il plus même adorer les débris?

O beauté! toi sans doute éternelle, infinie,
Dans ton ciel solitaire alors tu rentreras!
Mais, si le monde est sourd, qu'est-ce que l'harmonie?
Et que sera la vie où tu nous manqueras?

Comme il s'est effacé ton lumineux empire!
D'autres amours du monde ont détourné l'ardeur;
Toi seule tu décrois, c'est ailleurs qu'on aspire;
Mais l'homme, en te perdant, a nié sa grandeur.

Il va pourtant, il marche où le destin l'entraîne;
Du monde naturel tous les feuillets sont lus;
La vie avance et croît! mais toi, ma noble reine,
Comme les dieux bientôt tu n'y compteras plus!

Oui, beauté, tu t'en vas! le monde à ta rivale
Appartient maintenant, son règne t'est mortel!
Eh bien, dernier amant de la forme idéale,
Je veux mourir au pied de ton dernier autel!



II

UN AMOUR

D'ALLEMAGNE.

Quand je suis las du jour, bien souvent je demande,
Avec la paix du soir, quelque bonne Allemande,
Au parler vague et frais, à l'œil clair et serein,
Et douce dans ses chants comme l'oiseau du Rhin,

Mais sauvage de même ; une simple compagne,
Me rappelant toujours son pays d'Allemagne,
Ayant pour chaque soir quelque conte enchanté,
Mélange d'idéal et de réalité.

Car, pour moi, rien ne vaut une attachante histoire,
Au coin du feu, l'hiver, au chant de la bouilloire.
Le vieil Hoffmann disait que ce sont des esprits
Qui s'échappent grondeurs, et jetant tous ces cris.
Oui, n'entendez-vous pas, quand la mousse blanchâtre
Frissonne en sautillant sur les braises de l'âtre,
Comme un chœur fantastique, où ces pauvres captifs
Mêlent sur tous les tons leurs petits airs plaintifs ?
Allons, n'avez-vous pas quelque histoire touchante,
Ma conteuse ? Voici que la bouilloire chante.

« Dans ce duché de Bade, où si vite a coulé
Mon enfance, au pays dont je t'ai tant parlé,
Nous avions un parent, seul neveu de mon père,
(Pauvre Wilhelm! son ame est au bon Dieu, j'espère!)
Orphelin, n'ayant plus que nous seuls pour recours,
A Heidelberg alors il terminait ses cours.

Comme un autre il hantait les doctes tabagies
Où l'on parle latin et grec dans les orgies;
Messieurs les *Transcendans* proclament de bon ton
D'associer la pipe et le divin Platon;
A cheval sur leurs bancs, passant la nuit entière
A chercher l'idéal au fond des pots de bière:
Et Wilhelm eut, dit-on, l'honneur d'être compté
Parmi les dignes *Rois* de l'université.

Son retour chaque année était un jour de fête!
Avec les grands cheveux séparés sur sa tête,
Et sa moustache blonde, et son teint rose et doux,
Je crois le voir encor, aux vacances, chez nous,
Arrivant leste et fier dans son svelte costume :
Le petit frac serré (comme c'est la coutume
A l'université), le large pantalon,
Et la casquette rouge au rebord de galon.

Chère maison! toujours hospitalière, aimée,
Par tous nos bons voisins chaque soir enfumée!
Vieux foyer si connu, si fêté d'alentour,
Où, huit heures sonnant, paraissaient tour à tour
Monsieur le major Franck, le forestier Philippe,
Puis le docteur Müller, précédés de leur pipe,

Marchant droits, faisant cercle, écoutant l'esprit fort,
Si graves qu'on eût dit la diète de Francfort
Déroulant à huis clos sa carte d'Allemagne.
Les débats remontaient de droit à Charlemagne ;
Plus tard, c'était la France, et le journal mutin,
Puis le cerf abattu dans les bois le matin.

Nous gardions avec nous Wilhelm à la veillée,
C'était bien ; mais l'oreille une fois chatouillée
De quelque trait lancé par le docteur Müller,
Il nous glissait des mains, partait comme l'éclair !
Et le docteur taquin de se mettre en défense
Derrière l'*absolu*, la *substance* et l'*essence !*
Tout le groupe attentif à l'instant s'alignait ;
Dans le feu du combat la pipe s'éteignait !

Cher pays, ta science a la face un peu noire;
Eux-mêmes voyaient-ils bien clair dans leur grimoire?
Ah! le damné docteur avec son *subjectif*,
Et Wilhelm ripostant toujours par l'*objectif!*
Au souper, par bonheur, ils retrouvaient leur route,
Puis la guerre expirait sur un plat de choucroûte.

Mais le grand philosophe était toujours d'accord
Avec mes sœurs et moi, toute petite encor;
Comme il aimait nos jeux! quels ébats, quels ravages
Parmi les fruits des bois, les noisettes sauvages,
Les prophétiques fleurs aux magiques pistils,
Entr'ouvrant des yeux d'or dont nous brisions les cils!
Et les riches moissons de coquilles nacrées
Que jette à plaines mains le Nil de nos contrées!

Puis nous revenions tous portant notre butin
Le soir, en écoutant un chœur dans le lointain.

Beaux jours, leur souvenir encore a bien des charmes!
Écoutez maintenant ; le reste est plein de larmes.
Wilhelm partit un jour pour la chasse, ô mon Dieu !
Nous échangions de loin des sourires d'adieu ;
Long-temps je le suivis des yeux à ma croisée,
Gravissant les hauteurs luisantes de rosée.
Son chien Faust (à cette heure il est vieux et perclus)
S'enfonça dans les bois, et je ne les vis plus.

Mais le reste.... Écoutez quels étranges mystères !
Voici donc qu'emporté bien avant dans les terres,
Il surprit un ramier posé sur un buisson,

Et fit feu ; puis il crut entendre un faible son,
Un sourd gémissement qu'un silence accompagne.
Dans son trouble, il chercha long-temps par la campagne,
Puis il reprit sa chasse, et le jour s'écoula.
Mais, au soleil couchant, Wilhelm revint par là ;
Au sortir d'une longue et ténébreuse allée,
Au carrefour d'un bois (hélas ! j'y suis allée),
Au pied d'un petit tertre entouré de gazon,
Il remarque une obscure et tranquille maison ;
Il regarde, en passant, par l'étroite fenêtre,
Et dans la salle basse où peu de jour pénètre,
Voit un lit d'autrefois, vers le mur adossé,
Large et haut, vis-à-vis la fenêtre placé.
Sur ce lit aux longs pieds, tout chargés de sculptures,
Il entrevit bientôt par dessous les tentures

Un visage d'enfant ou de femme.... Un des bras,
Faible comme un roseau, tombait le long des draps
Parmi tous ses cheveux plus longs que ceux des saules
Et qui se répandaient à flots sur ses épaules.

Sur la face angélique une exquise blancheur
Des teintes de la vie effaçait la fraîcheur,
Surtout à ce moment où sous les rideaux sombres
Ce buste éblouissant luttait contre les ombres.
On y voyait pourtant quelques veines d'azur
Sillonner finement le bord de son front pur,
La tempe, la paupière, où de leur noire frange
Ses grands cils détachés faisaient un ombre étrange.
A travers le feuillage arrivé tout à coup
Un rayon s'arrêta sur elle, et vers son cou

Se roula quelque temps comme un collier d'opales,
Puis s'en alla mourir entre ses lèvres pâles.

« Es-tu celle qu'on aime et qu'on rêve toujours?
Celle qu'on voit les nuits et qu'on cherche les jours,
Dit Wilhelm en extase, ombre blanche et paisible!
Non, ce n'est point un corps, c'est une ame visible.
Et pourtant la souffrance a passé sur ces traits !
Elle ressemble presque à ces pieux portraits,
Ces beaux marbres sculptés sur le lit froid des tombes;
Mais non, non, c'est plutôt le sommeil des colombes
Dont le murmure expire à présent dans les bois.
Je t'avais bien cherchée, ô femme de mon choix!
Je puis te faire à toi des jours dignes d'envie,
Attirer tant de charme et d'éclat sur ta vie!

Quoi! si belle, et tu vis seule avec les oiseaux!
Seule, avec tes parfums, comme les fleurs des eaux!

« Je ne sais; mais ces bois cachaient tant de murmures,
De si vagues accords montaient dans leurs ramures,
Tout m'y jetait à l'ame un trouble si profond!
C'était toi, c'était toi, que je sentais au fond!

« Ah! si tu connaissais mon cœur et ma constance!
Je mettrai tant d'amour sur ta frêle existence!
Si tu souffres parfois, je serai là toujours
Pour distraire, adoucir, fortifier tes jours.
Nous irons à Baden, la ville des baigneuses,
Chercher les chaudes eaux, les routes montagneuses;
De là nous descendrons visiter mon vieux Rhin:

Résonnant cavalier, tout cuirassé d'airain,
Beau fleuve des combats, si fier quand tu t'arrêtes
Pour regarder les tours qui couronnent tes crêtes,
Pour lécher, en grondant, le pied de tes manoirs,
Et tes mâles cités qui courbent leurs points noirs :
C'est Cologne, Strasbourg et sa flèche inouïe !
Ou, comme un éventail, Carlsruhe épanouie,
Et Manheim qui voyait son duc, à ses balcons,
Sur son poing féodal appelant ses faucons.

« Il faut voir, aux clartés des lueurs vespérales,
S'élever près des flots les hautes cathédrales,
Comme la grande vierge, objet de tant de vœux *,
Qui s'en venait au Rhin pour baigner ses cheveux.

* Crimehild, dans les Niebelungs.

Oui, de la Forêt-Noire aux mers de la Hollande,
Sur ta route, ô vieux Rhin, ce n'est qu'une guirlande
De tours aux fronts penchés, berceau des Électeurs,
Où s'arrêtaient le soir les vieux maîtres chanteurs.

« Tout nous appelle, enfant, ton jeune cœur demande
A la voir, à l'aimer la patrie allemande,
Dans son passé vivant, ses gothiques châteaux,
Avec ses monts, géans assis sous leurs manteaux.

« Que le premier soleil est beau quand il effleure
Les glaciers de Saint-Gall ou les prés de Soleure!
Écoute les bouviers, mesurant les repos
De la chanson du soir sur le pas des troupeaux!
Comme les voix au loin par l'écho sont doublées;

Comme le ranz long-temps flotte sur les vallées!
Au bord du petit lac, vois déjà les reflets
Que projette à nos pieds la lampe des châlets,
Puis là haut jusqu'au ciel où tous ces points de flammes
S'en vont naître et passer sans bruit, comme des ames!
Allons, pressons le pas, cherchons l'abri du soir,
Au petit brasier clair bientôt tu vas t'asseoir;
Aperçois-tu déjà les chèvres curieuses
Montrer leur tête blanche aux lucarnes crayeuses?

« O rêve de mes jours! nous irons, n'est-ce pas?
Le long des pics aigus j'affermirai tes pas,
Hardi comme un chasseur de Berne ou d'Argovie.
Partons, mais si pourtant ta faible et douce vie
Demande un jour moins pâle, un ciel plus épuré,

Sais-tu bien, ma chère âme, où je te porterai?
Notre Allemagne est froide, elle est sombre, engourdie;
Mais au revers des monts, là-bas, en Lombardie,
Dans le pays de flamme où viennent les citrons,
Dans le pays d'amour nous irons, nous irons;
C'est là que nous vivrons tous deux comme l'abeille,
Touchant toutes les fleurs qui parent sa corbeille:
Ses trésors, son passé, ses arts miraculeux.
Que de beaux horizons! combien de golfes bleus,
Où sous le rideau frais du lit de ta gondole,
Tu dormiras, ainsi que tu fais, mon idole!

« Aux ombrages d'Albane ou d'Isola-Bella,
Chantez vos plus beaux airs, harpes de la villa!
Charge-toi d'harmonie, ô brise italienne!

Fais long-temps frissonner la corde éolienne,
Pour que la symphonie, aux retours éternels,
Inonde les sentiers, les bassins solennels,
Les immenses jardins aux urnes abattues,
Puis anime, en passant, le peuple des statues!

« Enfant, vois-tu là bas, vois-tu ce couple uni,
Ces deux ombres en pleurs voler sur Rimini?
Dans la grande forêt que bat l'Adriatique,
Voit-on courir toujours la meute fantastique?
Et le spectre chasseur y frappe-t-il encor
Les sonores halliers des éclats de son cor?

« C'était là que Byron sentait, loin de Ravennes,
Couler un peu de frais dans ses brûlantes veines.

Là, ce cavalier pâle, incliné sur l'arçon,
Des cigales des pins écoutait la chanson,
Puis soulevait l'ennui qui chargeait sa paupière;
Dans le sentier désert est un autel de pierre,
Où le grand révolté se souvint et pria
Aux derniers tintemens de l'*Ave Maria* (2);
Dans ces champs pleins de vie, à cette heure si fraîche,
Comme de blancs troupeaux ramenés vers leur crèche,
La foi, l'espoir, l'amour, ces amis d'autrefois,
Dans le cœur apaisé rentrent tous à la fois.

« Toi, ma colombe, aussi, lève les yeux et prie!
C'est l'heure sainte, enfant, c'est l'heure de Marie!
La cloche tinte encor, tu l'entends, lève-toi!
Quelle immobilité! Je me sens pris d'effroi

A cette morne paix où le sommeil la plonge!
Les anges endormis n'ont-ils jamais de songe?
On dirait que son corps par degrés se raidit;
La voilà qui se perd sous l'ombre qui grandit! »

Comme il disait ces mots, parut une lumière;
Deux femmes vers le lit s'avançaient; la première,
Les mains jointes, traînait ses pas en chancelant,
La plus vieille portait à grand' peine un drap blanc,
Puis un enfant en pleurs tenait un petit cierge.
La femme qui priait se pencha sur la vierge,
L'appela, prit sa tête avec bien des sanglots,
Coupa tous les cheveux qui s'en allaient à flots;
Puis cette pauvre mère, avec ses mains débiles,
Dérangea quelque peu les linges immobiles,

Et le chasseur put voir de son œil égaré
Le sein froid et sanglant par le plomb déchiré.

Plus d'un doux songe, hélas! comme le sien s'achève.
C'était devant la mort qu'il avait fait son rêve! »



III

LA STATUE DE LA NUIT

DE MICHEL-ANGE.

LE POÈTE.

« Celle que tu vois là si doucement couchée,
« Un ange l'endormit avec son ciseau d'or ;
« Elle s'éveillera quand tu l'auras touchée ;
« Tu vois bien qu'elle vit, passant, puisqu'elle dort !

LA STATUE.

« Bien m'en prend si je dors, et si je suis de pierre ;
« En ce temps de malheur, je ne vois ni n'entends,
« Et j'en bénis le sort ! Aussi, passant, arrière ;
« Baisse la voix, du moins, que je dorme long-temps ! (3) »

Ainsi tu répondais pour ta fille muette ;
Ainsi tu répondais au nom de tes douleurs !
Promenant tes regards comme eût fait le prophète,
Maître ! tes yeux de flamme ont donc connu les pleurs !

O de toute beauté grand amant solitaire,
Tu l'as dit, n'est-ce pas qu'au fond d'un ciel d'airain,
Par delà tous les bruits qui montent de la terre,
Dieu n'a pas relégué l'artiste souverain ?

C'est de Dieu, mais du monde, et de nous qu'il relève ;
A la source commune il s'abreuve surtout ;
Périsse l'art plutôt, si l'homme qui s'élève,
Pour monter jusqu'à lui, se détache de tout.

« L'art fut ton seul amour! » dit-on*. Eh quoi ! Florence,
Le monde, ni la foi n'occupaient ton esprit !
Mais n'invoquais-tu pas quelque haute souffrance
Pour te faire l'égal de Dante le proscrit?

L'art fut ton seul amour! Et pourtant, ô grand homme,
Que de fois, tout courbé sous ton siècle de fer,
Tu montas pesamment les marches de ton dôme,
D'où l'Italie en feu te révélait l'Enfer.

* « L'art fut ton seul amour et prit ta vie entière. »
Sonnet à Michel-Ange, par M. Auguste Barbier.



L'homme tient tout entier dans les flancs du poète;
Et sous quel saint amour ta tête s'inclina,
Au bord de cette couche où reposait muette,
Belle comme ta Nuit, la pâle Colona!

Pures illusions! foi profonde, espérance,
N'as-tu pas parcouru tout le dédale humain?
Maître! et ce grand sculpteur qu'on nomme la souffrance
T'a donné des leçons de sa terrible main!

Toi qui, par ce temps rude et propice au génie,
Enviais le bonheur du beau marbre qui dort!
Le vieux monde expirait sur sa croix d'agonie;
Tu vins l'ensevelir dans un suaire d'or!

Divin Bonarotti ! sous ton grand ciel de pierre,
O sculpteur du sommeil, te voilà donc caché !
A ton tour maintenant, ferme bien ta paupière,
Car le soleil de l'art comme toi s'est couché !



IV

LES PROSCRITS.

Ad nubes, Domine, veritas tua!

Feuilletant l'autre soir l'étrange sermonnaire
Du vieux Robert Messier, ce vélin centenaire
Qu'à la marge vingt clercs de notes ont noirci,
D'aventure j'y lus le conte que voici (4):

Quatre voyageurs en détresse,
C'étaient la Vérité, l'Eau, le Vent et le Feu,
Comme ils se rencontraient un jour en même lieu,
Se confiant leurs maux, parlaient pleins de tristesse.

Le Feu disait: « Lorsque l'hiver
Irrite l'âtre qui pétille,
Je suis le roi de la famille,
Fêté de tous; mais qu'au pré vert
L'abeille d'or pose et bourdonne,
Tous y courent, tout m'abandonne;
Alors que faire? me cacher,
Seul dans les veines du rocher! »

L'Eau disait: « Quand les lavandières,

Pour blanchir la jeune toison,
M'emportent du puits des carrières,
J'arrive pure à la maison ;
Laver l'urne ou baigner la soie,
A tout je m'empresse avec joie ;
Mais, voyez, qu'en obtiens-je après?
L'on me jette, et je vais, souillée,
M'ensevelir sous la feuillée
Jusqu'au pied du jonc du marais. »

« Moi, dit le Vent, à mon passage
Quand l'aile du moulin bruit,
Le maître me fait bon visage ;
Mais quand, au seuil de son réduit,
Haletant, j'appelle à minuit,

Bien sourd est l'ami qui repose ;
Je m'y morfonds, sa porte est close.
A son huis lors j'ai beau gémir,
Comme l'oiseau, veillant ensemble,
Où s'arrêter, où se blottir ?
Au bois, sous la feuille du tremble ! »

La Vérité leur dit : « Mes fils,
Hélas ! nous sommes tous proscrits ;
L'homme ingrat nous poursuit ensemble,
Mais moi, je n'ai pour me cacher,
Ni les entrailles du rocher,
Ni la pauvre feuille du tremble,
Ni le jonc des marais ! Adieu,
Assez souffrir, assez d'outrages ;

Je retourne à tes pieds, mon Dieu,

Goûter la paix sur tes nuages! »



V

NIOBÉ.

Niobé! Niobé! la grande désolée
Qui, sans convulsions, sans cris, sans œil hagard,
Et sans que sa beauté rigide en soit troublée,
Succombe haute et pure, et meurt sous le regard!

Comme tu sais souffrir! comme tu porte, ô Reine,
Des extrêmes douleurs l'impassible fierté!
Et comme tu maintiens la forme souveraine
Qui t'enveloppe encor de sa divinité!

Rien ne dit si tu meurs, ne dit si tu tressailles!
Nul ne voit sur quel point le mal s'est acharné;
Et la foudre tombée au fond de tes entrailles
N'a noirci nulle part ton front découronné.

Le dédain siège encor sur ta haute paupière
Dont les orbes éteints ne roulent pas de pleurs!
Le regard fouille en vain ta poitrine de pierre,
Où rien ne parle aux yeux de tes grandes douleurs.

Oh! je te reconnais, forte, toujours la même!
A chaque coup de mort que le Dieu t'a porté,
Tu montais les degrés de ton orgueil suprême,
Et te dressais plus vaine en ta pâle beauté!

Pitié pourtant, pitié pour Niobé l'impie!
Car l'orgueil comble-t-il la blessure sans fond?
L'éternelle douleur en est-elle assoupie?
L'énigme de tes maux malgré toi nous répond.

Niobé! Niobé! je t'ai toujours aimée!
O sphinx de la souffrance, impénétrable et beau,
Que rend si fièrement le sévère camée,
Ou ce marbre éclatant, froid comme le tombeau!

VI

A DEUX SŒURS JUMELLES.

Comme dans un miroir, au fond de mes pensées
Je retrouve toujours leurs têtes enlacées,
L'une silencieuse et l'autre souriant ;
Sœurs, pareilles d'attraits et pareilles d'années,

Sœurs des brunes Péris, vous que l'on dirait nées
Dans les touffes de fleurs d'un harem d'Orient!

J'écoute, en épiant l'écho de ma mémoire,
Courir vos quatre mains sur les touches d'ivoire;
Ah! le trouble était-il d'entendre ou bien de voir,
Quand, au balancement des phrases mesurées,
Les profils mariés de vos têtes ombrées
Contre les lambris blancs s'en allaient se mouvoir?

O sœurs, ne cessez plus de m'apparaître ensemble!
Toute ma force est là! le désir, il me semble,

Sur vos deux fronts jumeaux passe d'un vol plus doux!
Des rêves confondus ne brisons pas la trame ;
Sauvez-moi par le doute, et maintenez mon ame,
Sans préférer jamais, suspendue entre vous.



VII

LE CZAR IWAN*.

LES GARDES.

— Six mois de faction dans ce corridor sombre,
Aux pas d'un prisonnier cloué comme son ombre!
Six mois de faction sous ces barreaux de fer!
On ferait plus gaîment son service en enfer;

* Iwan, fils de la princesse Anne de Russie, fut proclamé empereur tout enfant, et détrôné presque aussitôt. Il périt dans une forteresse au bord du lac Ladoga, massacré par ses gardes d'après l'ordre de Catherine II. (Voir n. 5.)

Mieux vaudrait bivouaquer tout vif sous une tombe.
Ah! que les jours sont longs! quelle heure est-il? Je tombe
Et meurs d'ennui! Pourtant s'il était le plus fort,
Crois-tu qu'à notre honneur nous sortions de ce fort?
Si parmi les hiboux, tous deux en sentinelle,
Montant sur la poterne une garde éternelle....
— Peste! tes visions sont à faire frémir!
Calme-toi, tout va bien ; de par saint Wladimir,
Tu seras colonel aux lanciers de la garde!
Oui, dresse ta moustache et qu'Orloff prenne garde!
Je vous y vois déjà, monsieur le colonel,
Tout cousu d'or, monter un beau cheval d'Orel;
Puis, un jour de revue, au *Pré de la Czarine*,
Enlever au galop le cœur de Catherine.
Mais il parle, écoutons.

LE CZAR IWAN.

« On ne peut vivre ainsi !
Non, j'étouffe dans l'air qu'on nous mesure ici,
Qui n'atteint pas le cœur, n'emplit pas la poitrine !
Oh ! je veux m'élancer dans la brise marine,
M'abreuver une fois d'air et de liberté,
Et connaître un bonheur que tout homme a goûté,
Tout voir, tout embrasser, interroger l'espace !
D'où nous viennent ces flots, où va ce vent qui passe?
Tout est libre ! oh ! sans doute, un démon les riva,
Ces noires tours, aux pieds de la blanche Néva,
Près du lac, au milieu de la grande nature,
Pour tenter le captif et doubler sa torture.

. . .

Oh ! voyez si jamais barque libre vogua

5

Sur de plus vastes eaux que ce beau Ladoga!
La nuit, je crois voir Dieu, pour y mirer sa face,
De sa tour, comme moi, penché sur sa surface,
Qui l'écoute invisible, et, de ses grèves d'or,
Fait monter le concert qui prend l'âme et l'endort!

Un navire, à nos pieds, manœuvre et tend ses voiles!
J'entends le vent siffler dans les mâts, dans les toiles;
Il lève l'ancre, il part! Matelots, matelots,
Emportez-moi, que j'aille une fois sur les flots!
Les flots qui vont si loin! Heureux qui toujours passe
Et qui n'a pour maison, pour tout bien que l'espace!
Changer, changer toujours! voyez, tout est pour eux.
Comme il vit pleinement ce peuple aventureux!
Sous leur sein large et brun qu'ils ont l'ame sereine!

Monter comme un coursier le flot qui nous entraîne!
Faire crier les mâts sous ses poignets nerveux,
Et sentir l'ouragan passer dans ses cheveux!....

Oh! qu'ils sont loin déjà! mais, tenez, sur la rive,
Un chasseur, puis un autre à sa rencontre arrive;
Ils parlent; les voilà penchés sur leurs fusils,
Debout comme le roc; voyons, qu'attendent-ils?
Comme ils sont enfoncés sous leur lourde parure,
Ils se serrent la main sous leurs gants de fourrure;
Deux braves compagnons, mais rudes à l'abord!
Tenez, d'autres chasseurs suivent le long du bord;
Ils gagnent à grands pas les deux premiers qui semblent
Leur faire signe au loin; voilà qu'ils se rassemblent.
Quelle meute autour d'eux! que leurs chiens sont ardents

Quand aux naseaux de l'ours ils attachent leurs dents!
A l'heure où le jour tombe, où les soulis glapissent,
Quand les oiseaux du lac dans les creux se tapissent,
Toute la bande alors s'en va, par les glaçons,
De leurs postes de nuit déloger les oursons;
Moi, je m'éveille au bruit de la meute ébranlée;
Ou je m'élance en rêve au fort de la mêlée,
Quand l'ours saisit les chiens, que sous ses doigts sanglans
Craquent les os brisés qui leur percent les flancs.
Des hasards, des dangers, du bruit, voilà ma joie!
Laissez-moi me nourrir, me vêtir de ma proie,
Me rouler sur la neige, à la pente des monts,
Pour éteindre ce feu qui brûle mes poumons.
Voyez, c'est là le sort qu'un empereur demande!
Qu'on me vole l'empire, et qu'une autre y commande,

Je n'en suis point jaloux, car le vrai possesseur,
Le roi des champs, des bois, des monts, c'est le chasseur!

Le soleil qui s'incline au rebord des falaises,
Comme autant de flambeaux, allume les mélèzes,
Les sapins chevelus, les rares peupliers;
Ses derniers feux viendront mourir sur mes piliers.

Comme ce soir est beau! Voyez, par les arènes,
Où le vieux paysan suit un troupeau de rennes,
En voici sur le roc qui tendent leurs filets,
Qui traînent leurs bateaux criant sur les galets;
Chacun, sûr de trouver, à l'heure accoutumée,
Son souper, sa famille et son feu de ramée.
Le mal du jour leur vaut le calme de la nuit.

Quand l'esprit du sommeil fait sa ronde à minuit,
Il les touche en passant de ses ailes bénies;
Pour eux, minuit n'a pas d'ardentes insomnies,
Ni des gardes debout à des portes de fer,
Ni la fièvre qui fait de ma couche un enfer!
Oh! comment la briser cette force rebelle!

Ciel! que vois-je? une femme! et qu'elle semble belle!
Elle suit lentement les talus du rempart;
Elle approche: oh! j'ai vu ces traits-là quelque part!
Serait-ce un souvenir, une image effacée,
Ou la femme sans nom qui vit dans la pensée?
Un homme l'accompagne; hélas! qu'il est heureux;
Il se penche bien près; que disent-ils entre eux?
Être libre, être deux! par l'immense campagne,

Sous les bois, sur les monts, emporter sa compagne,
Monter si haut, si haut, que l'on puisse s'asseoir
Près des gnomes légers qui s'y rendent le soir,
Sous ces étoiles d'or où vont mes rêveries!
O rayonnantes fleurs des divines prairies,
Quand vos yeux pleins d'amour viennent à s'entr'ouvrir,
Pour m'envoler vers vous que je voudrais mourir!
Mais qu'est-ce donc, mon Dieu, qu'une femme? un mystère!
Beauté, bonheur, amour, qu'êtes-vous sur la terre?
Confidences sans fin que les ames se font!
Hélas! ces mots si doux que cachent-ils au fond?
Mais au prix de mon sang, de ma liberté même,
Faites, faites, mon Dieu, que cette femme m'aime! »

Mourir pour elle, Iwan, c'est là ce que tu veux,

Sois tranquille, elle songe à les combler, tes vœux ;
Souvent au prisonnier pour la voir il en coûte ;
Et son nom, le sais-tu? mais elle parle, écoute :
« Orloff, le temps s'écoule ; il le faut, découvrons
Le plus lourd des soucis qui pèsent sur nos fronts.
Faut-il qu'à nous distraire ici tu te complaises!
L'amour, au cœur des rois, n'a pas toutes ses aises.
Qu'en dis-tu? Ses gardiens, un complot s'élevant,
Ont l'ordre d'empêcher qu'il ne sorte vivant ;
Eh bien! que le complot soit feint ou vrai, qu'importe?
Des coups de feu la nuit, un bruit d'arme à sa porte,
Comprends-tu? Viens, Orloff, que tout marche d'accord.»

Et comme ils s'éloignaient on entendit encor :
« Au prix de tout mon sang, de ma liberté même,

Faites, faites, mon Dieu, que cette femme m'aime! »

Quand, à la grande voix monotone des flots,
Se mêlent du donjon des plaintes, des sanglots;
Quand le chœur des hiboux qui hantent ces ténèbres
Psalmodie au mourant des matines funèbres,
Oh! que ce noir séjour est lugubre à minuit!
Et que se passe-t-il sous sa profonde nuit?

C'est un témoin discret que la nuit! On raconte
Que les pêcheurs au jour (du moins ce fut leur conte)
Virent un corps portant l'habit du matelot,
Sous le rempart, long-temps ballotté par le flot.
Ce corps toucha la grève, où les eaux gémissantes
Lavaient ses flancs couverts de blessures récentes,

Ils dirent qu'on voyait ses cheveux blonds bouclés
Courir, collés de sang et de sable mêlés ;
Qu'il était mince et grand, que l'écume marine
Avait moins de blancheur que sa blanche poitrine ;
Et qu'on n'entendit plus, de ce jour, comme avant,
La voix du prisonnier qui parlait dans le vent.

Voilà ce qu'ils ont dit ! mais plus bas on ajoute
Que l'on vit une femme arriver par la route
Qui mène droit au fort ; ses regards occupés
Cherchaient tous les objets dans l'ombre enveloppés;
La voilà près du corps qui s'arrête, examine,
Puis ses bras s'échappant de sa cape d'hermine,
Elle s'écrie : « O ciel ! est-ce lui ? qu'il est beau !
Jeter tant de jeunesse et d'amour au tombeau !

Hélas ! il est trop tard ! Faut-il que je le touche ?
S'il restait cependant quelque souffle à sa bouche !
Oh ! sa tête et ses pieds, tout est froid, tout est mort ;
C'en est fait ! voilà donc ce que c'est qu'un remord !
Iwan, eh quoi ! ton cœur ne bat plus ! qu'il renaisse,
Qu'on la respire, au moins, cette fleur de jeunesse !
O rage du pouvoir ! tu trouvas des cœurs sourds,
Iwan, mais j'ignorais ce que valaient tes jours !



VIII

A LA MÉMOIRE

DE

GEORGES DE GUÉRIN.

> La douleur de Georges de Guérin fut silencieuse et noblement portée jusqu'à la tombe... Qu'a-t-il donc manqué à cet enfant privilégié du ciel?
>
> GEORGES SAND (6).

Doux frère d'Ariel, dont l'ame fut choisie
Dans les souffles de l'air et les rayons du jour,
Poète frissonnant, d'où vient ta poésie?
Amant si plein de flamme, où s'en va ton amour?

Dans la vie où tes pas erraient à l'aventure
Des cœurs se sont trouvés, des bras se sont ouverts;
Avec tous tes désirs, tu passais au travers
De leurs embrassemens pour revoir la nature.

Lui dis-tu le secret de tes vagues tourmens?
La Circé ténébreuse au moins te comprend-elle?
Que ses philtres sont forts! Ah! la sourde immortelle
En des troubles cruels abîme ses amans!

Ce grand Tout nous écrase, il échappe, il obsède;
Tout amour veut atteindre au but de ses ardeurs;
Mais toi, que trouves-tu? qu'est-ce que tu possède
Quand tu répands ton ame au sein des profondeurs?

Malade d'infini, qui t'épuise aux obstacles,
Et poursuis de si loin la fuite des oiseaux,
Tu te laisses ravir à tous ces beaux spectacles,
Comme Hylas entraîné par les glissantes eaux.

Ta poésie est là ; mais Dieu fit-il le monde
Pour que l'homme à le voir se consume en désir?
Cette nature a-t-elle un cœur qui nous réponde?
Et toi, lui trouves-tu des flancs pour la saisir?

O des flots et des nuits grandes voix solennelles!
Longs éblouissemens de l'aurore et du jour!
Caps et rochers, gardiens des vagues éternelles,
Ses témoins et ses dieux, saviez-vous son amour?

Dans vos piéges trompeurs, vous qui prenez les ames
Sans vous associer à leurs émotions,
Oh! c'est vous qu'il aimait avec toutes les flammes
Et les réalités de nos affections.

Devant cette nature enivrante, aimantée,
Il se couche éperdu, négligeant son chemin;
Mais, de son piédestal, jamais la Galatée
Ne l'a fait relever d'un signe de sa main.

Ni Claude, tout baigné de lumière dorée,
Ni Poussin, tout pensif sous les grands horizons,
Aucun de tes amans, ô nature adorée!
Ne but à plus longs traits tes magiques poisons!

Sources, fleuves, forêts, ô crêtes sourcilleuses !
Magnifique univers, puissances merveilleuses
Qui dans le Pan immense allez vous fondre tous !
S'il a tant souhaité s'y perdre comme vous,

Maintenant qu'il s'y plonge et qu'il s'en rassasie ;
Sur les ailes des vents qu'il voyage à son tour !
Y puisse-t-il encor goûter sa poésie !
Y puisse-t-il enfin étancher son amour !



IX

LE RAPSODE.

Les vents de leur tumulte emplissent les rivages!
Les grands bois sont déserts, le temple est sans ombrages,
Jours mortels aux vieillards, qui ramènent pour eux
Et la marche tardive et les soirs ténébreux!

Car l'Hyade s'incline, et ce signe funeste
Fait, sous son bras pesant, pencher l'urne céleste.
Qui viendra relever l'étranger pauvre et vieux
Que la faim jette au bord des sentiers pluvieux ?

Les présens de l'été, les roses des fontaines
Sont à tous ; du vieil âge on y sent moins les chaînes ;
Mais le plaisir aussi craint la morne saison,
Et se tient près du riche au fond de sa maison.

Mes fils, ne cherchez point un refuge inutile,
Mes pieds n'atteindraient pas le seuil du toit joyeux,
Demandez le linceul aux femmes de cette île,
Les hivers sont trop longs, il faut m'abriter mieux.

Adieu, chants immortels! famille dispersée,
Dont mes pères mourans m'ont commis le trésor!
Filles du grand aïeul, Iliade, Odyssée,
O reines des chansons, quel sera votre sort!

Le souvenir toujours vous sera-t-il fidèle?
Toujours le rhythme pur sera-t-il respecté?
La mémoire est trompeuse; hélas! je crains tout d'elle;
O mes fils, du vieux vers sauvez la pureté!

Pourquoi n'avons-nous pas la science profonde
Du papyrus sacré qui recèle en son pli,
Mieux qu'en un coffre d'or, les choses du vieux monde
Et les siècles couchés qu'il dérobe à l'oubli!

Au pays de Memphis où Memnon vous regarde,
Que ne reposez-vous sur les granits épais,
O chansons! tous les sphinx vous prendraient sous leur garde!
Vous auriez l'avenir, et je mourrais en paix!

Mais, vous êtes ici, vagabondes, légères,
Des esprits inconstans hôtesses passagères,
Oiseaux mélodieux que disperse la mort;
Chansons, vous qui partez, quel sera votre sort?

Vous n'habiterez plus, compagnes de la lyre,
Aucune ame pareille aux ames d'autrefois,
D'où l'antique respect, d'où le rhythme en délire,
D'où les sons frémissans jaillissaient à la fois!

Pour obéir aux lois des grandes mélopées
Il faut que le chant plie à tant de tons divers!
Là, les langueurs d'amour, là le bruit des épées;
Qu'il soit comme le chœur des voix de l'univers!

Puis, il faut surveiller les dons de la mémoire,
Faire comme l'avare et compter son trésor :
Il faut craindre Aphrodite et la coupe d'ivoire!
O mes vieux chants sacrés, quel sera votre sort?

Moi, j'ai vécu pour vous; votre esclave fidèle
A gardé son dépôt intact et pur encor;
Il n'a point fait outrage à son divin modèle,
Il n'a point ajouté son alliage à l'or.

Et pourtant les refus, la faim, les maux sans nombre,
Sur ma route escarpée ont versé bien de l'ombre!
J'ai vécu, j'ai marché sous tous les cieux connus;
Mes vieux chants! c'est pour vous que j'exile ma cendre
De ces bords où les chœurs s'arrêtaient pour m'entendre,
Lesbos que je salue et qui ne m'entend plus!

Je ressemble au guerrier qui, tombé près du Xanthe,
Ferme, puis lève encor sa paupière pesante,
Promène un long regard qui s'éteint sur les flots,
Et tout bas se souvient de la lointaine Argos!



X

ALLEGRO.

Hence, loathed Melancholy!
MILTON. *Allegro* (7).

Vite, vite, enfans, qu'on s'assemble;
Allons, folle troupe, est-on prêt?
Alerte, amis, partons ensemble,
Il se fait tard, le jour paraît.

L'alouette déjà plus vive
Est à son poste, entendez-la !
Voyez-vous pas, à son qui vive,
Le jour qui répond : me voilà !

Seule la pâle Juliette
Accueille mal son frais bonjour,
A son lever court inquiète
Et s'écrie en pleurs : c'est le jour !

C'est lui, voyez où les collines
Prolongent leurs derniers balcons,
De ses brillantes javelines
Il perce les brumeux flocons.
Comme un nageur qui chasse l'onde

Devant lui, des rives de l'air
Il pousse un fleuve sur le monde,
Dont chaque vague est un éclair.

Le courant approche;
Pour la pauvre Nuit
N'est-il un réduit,
Un cloître, une roche,
Où sa robe accroche,
Tandis qu'elle fuit!

L'onde immense afflue,
Le coq la salue
D'un coup de clairon;
Fier sultan qui range,

Au seuil de la grange,
Tout son peuple en rond.

Puis vont aux jachères
Troupeaux et pasteurs,
Les blanches vachères
Gagnent les hauteurs;
De la métairie
Jusqu'à la prairie
Le chariot crie
Sur les galets creux
Des ravins pierreux.

Sous la vaste brume
Le gras pâtis fume;

Plus d'un feu s'allume,
Au bord des sillons,
D'herbe et de ramée;
C'est comme une armée,
Avec la fumée
De ses pavillons!

Sur la plaine,
A longs traits,
Court l'haleine
Des vents frais.

Mais un bruit qui passe
Déchire l'espace;
Il revient encor;
Enfans, c'est le cor!

Comme il tourbillonne
Le rouge escadron!
Cent fois il sillonne
La plaine, et se rompt.

Puis la cavalcade
Dont le pas saccade
L'air en arrivant,
Toujours plus bruyante,
Galoppe ondoyante
Et suit, nez au vent,
Le cerf en avant.

Hélas! soit qu'il prenne
Sentiers de garenne,

Les âpres guérets,

Ou bien les forêts,

La meute qu'il traîne

Flaire de plus près

Ses frêles jarrets.

L'aboyante race

Dévore sa trace,

Le limier vorace

En rompt ses colliers,

Et, par les halliers

Jonchés de broussaille,

Tout le champ tressaille

Sous les cavaliers.

Mais l'un d'eux chancelle,

Sa bride étincelle,
Il perd les arçons,
Laissant sa livrée
Qui pend déchirée
Aux doigts des buissons.

Mais écoutons! les tinterelles,
Je crois, murmurent dans le vent;
Du hameau voici les tourelles;
En avant, toujours en avant!

A nous le parc, ô gais complices!
Enfans coquets, enfans blondins,
Maintenant postez vos milices
Aux mille détours des jardins!

Il faut au corps, il faut à l'ame,
Des ris, des courses, des chansons,
Des jeux ardens, des jeux de flamme,
De beaux spectacles, de beaux sons !

S'il est un temps où j'aime à vivre,
C'est quand la vie est un éclair ;
Comme vous, enfans, je suis ivre
De ces belles fêtes de l'air !

Et puis nous clorons la journée
Près de la grande cheminée
Où la conteuse du château
Nous dira, pour peu qu'on la prie,
Comment la reine de féerie

Croqua son sucre ou son gâteau,
Comment le soir dans la prairie
Elle l'attire au bord des eaux,
La pince dans sa rêverie,
Et brouille, à minuit, ses fuseaux.

Mais le conte que j'idolâtre
C'est celui du robin folâtre
Qui, trop épris du feu vermeil,
S'en vient rôder tout près de l'âtre
Où le frileux cède au sommeil.
Un soir, tout transi jusqu'à l'ame,
Le pauvre nain vient et s'endort,
Puis s'éveille en criant; la flamme
Avait grillé ses cheveux d'or.

Amis, l'on vous dira l'histoire
De cet autre gentil lutin
Dont le petit fléau d'ivoire
Battait, dans la nuit la plus noire,
Cent gerbes, comme il est certain;
Et, pour gagner son bol de crême,
Chaque nuit travaillait de même,
Battant, battant jusqu'au matin.

Mais, enfans, voici la syrène
Qui va commencer; qu'elle égrène
Toutes ses perles à son tour!
Jamais cavatine étourdie,
Strette plus vive et plus hardie,
Du tissu de la mélodie

N'aura brodé le pur contour;
Dans sa fugue la plus folâtre,
La roulade tout idolâtre,
Qui s'aventure en maint détour,
Mieux que l'oiseau s'échappe et court.

Ainsi, blonde et joyeuse troupe,
Quand nous avons vidé la coupe
Des plaisirs du monde réel,
La fantaisie aux doux mensonges
Nous enivre encor de ses songes
Dans la coupe du ménestrel.



XI

PENSEROSO.

Hence, vain deluding Joys.
MILTON. *Penseroso.*

Quand la foule s'en va dû temple,

Qu'il est désert, vous rencontrez

Une femme, au bas, qui contemple

Et monte, en rêvant, les degrés.

Est-ce une veuve ensevelie
Sous ses plis noirs? On dit tout bas
Qu'elle a nom la Mélancolie;
Mais d'où vient-elle? On ne sait pas :
De mystère elle est si remplie
Qu'à peine on suit de loin ses pas.

Toujours fidèle aux lieux qu'elle aime,
Vous l'y voyez toujours la même,
Les pas égaux, les yeux distraits,
Et l'oubli peint dans tous ses traits;
Toujours ce calme inaltérable
Et ce long regard comparable
A l'œil fixe des saints portraits.
Marche-t-elle, on dirait une ombre

Qui descend des dômes pieux ;
Un long manteau de pourpre sombre
Assoupit sous ses plis sans nombre
Ses pas lents et mystérieux.

Elle se prosterne ; autour d'elle
Les saints vœux, l'extase fidèle,
Le silence invisible et doux,
Suivent sa prière à genoux.

Enfin, sous la nef solitaire,
Elle échappe à l'œil qui la suit ;
Mais toujours sa tunique austère
De loin fait, en rasant la terre,
Un solennel et léger bruit.

Où va-t-elle ? au bord des bois sombres,
Où meurt comme à regret le jour,
Où le rossignol jette aux ombres
Ses chants de tristesse et d'amour.
C'est pour lui, l'invisible Orphée,
Que l'attelage de la Nuit,
Aussi léger qu'un char de fée,
Parcourt son cirque à petit bruit;
C'est pour lui que la pâle Reine,
S'inclinant de son char d'ébène,
Ralentit sa course à minuit.
C'est pour lui que sur les prairies,
Sur les toits blancs des métairies,
Au bord des tranquilles étangs,
La lune s'endort si long-temps.

Dans son extase ensevelie,
Au pied des chênes du chemin,
Voyez-vous la Mélancolie,
Le front appuyé sur sa main?
Pendant la longue sérénade,
Elle reprend sa promenade,
Par momens, quand la Nuit, sa sœur,
Passe, et l'aborde avec douceur.
L'œil, sous les longues avenues,
Poursuit ces belles inconnues,
Dont l'ombre échappe et disparait
Sous la brume de la forêt.

Mais la Mélancolie encore
Se plaît sur la rive, en ce lieu,

Quand tinte à l'horizon sonore
Le dernier son du couvre-feu.
Sur cette plage aride et basse
Que sécha la soif de l'été,
Glissant sur la tiède surface,
Le bruit vers elle monte et passe
Avec lenteur et majesté.

Mais, quand l'hiver aux nuits glacées
Nous défend les courses du soir,
Dans le cercle de ses pensées
Au foyer sombre on vient s'asseoir.
Que j'aime, en ces lentes soirées,
A voir les braises colorées
Sillonner l'ombre en voltigeant!

L'esprit court dans ses rêveries,
Déroule un horizon changeant,
Comme au bord des tapisseries
Danse la flamme aux yeux d'argent.
L'œil se plaît à ces jeux de l'âtre,
Il poursuit le reflet rougeâtre
Qui dort sur les plafonds obscurs,
Revient comme un lutin folâtre,
Et s'échappe aux angles des murs.

Mais pour l'étude et le mystère,
La lampe pâle de minuit
Déjà dans la tour solitaire,
Comme un phare au bord des flots, luit.
Tant que du char penché de l'Ourse

L'essieu scintille à l'horizon,
La pensée achevant sa course
Perce les murs de sa prison.
Elle sonde, en ses fortes veilles,
D'Hermès les fécondes merveilles;
Mais le grand mot l'y trouve-t-on?
L'esprit encor, s'il le profère,
Poursuit dans sa plus haute sphère
Le vol infini de Platon.
Parle aussi, dis-nous, divin maître,
Le mot des énigmes de l'être,
La loi du vrai, la loi du beau;
Et l'ame ici bas que fait-elle?
Montre-nous la lampe immortelle
Qui luit au delà du tombeau.

Plus tard encor si la mémoire
Sur les vieux temps fait un retour,
Les longs spectacles de l'histoire
Sous nos yeux passent tour à tour;
Puis la pompeuse tragédie,
Sceptre en main, étale, enhardie,
Ses pleurs, ses combats, ses remords,
Ses grands noms d'antiques lignages,
Et tout ce qu'à travers les âges
Elle enrôla d'illustres morts.

Mais mon front brûle! oh! que je sente
Rouler l'ondée assoupissante
Sur le noyer de la maison;
De ma fenêtre je l'écoute

Qui bat les feuilles goutte à goutte,
Et roule sa perle au gazon.

Puis, sur les collines prochaines,
J'aime à voir, à travers les chênes,
Sortir de son lit de cristal
Le crépuscule oriental.
Mais quand sa gerbe grandissante
Répand sa pluie éblouissante,
Qu'en tous lieux le réveil le suit,
Pour nous la plaine a trop de bruit.

Fuyons sous l'épaisse ramure,
Où l'on n'entend rien qu'un murmure
D'abeille ou d'eau vive à l'entour,

L'œil frivole, indiscret du jour.
Balançant son vol insensible
Sur un courant d'atômes d'or,
Quelque fée à l'aile invisible
Touche en passant le front qui dort,
Tandis qu'un bienfaisant génie
Conduit la vague symphonie
De ces mille soupirs secrets
Que jette l'ame des forêts.



XII

A LA JEANNE D'ARC

DU

Château de Versailles.

« Le marbre peut toujours, sous la main de l'artiste,
« Enfermer l'infini que son ame a conçu ;
« Le bras travaille seul quand le bloc lui résiste ,
« Mais que l'esprit se lève et le marbre est vaincu *!

* Traduit de Michel Ange : *Non ha l'ottimo artista, etc.*

Oui, le maître a dit vrai! l'art, en son sanctuaire,
Ne comptera jamais que ceux qui penseront;
Le ciseau ne peut rien aux mains du statuaire,
S'il n'a pour s'aimanter l'étincelle du front.

Aussi, dans la muette et profonde avenue
Où Versaille a dressé ses pâles habitans,
Salut à toi, guerrière, à toi, la bienvenue
Qui prends l'âme au passage et la retiens long-temps.

Tu sais parler à tous dans la foule pressée,
Vierge; mais quel langage as-tu donc emprunté,
Réalisant ainsi, fille de la pensée,
Pour les uns l'idéal, pour tous la vérité ?

Ton sein est si gonflé de force et d'espérance,
Il est si généreux, si palpitant de foi!
N'es-tu rien qu'une femme? ou n'est-ce pas la France
Qui, le jour du réveil, s'est incarnée en toi?

Tu portes l'avenir, héroïne des Gaules,
Tu possèdes la flamme et tu la répandras;
Que l'armure est sacrée à tes belles épaules!
Que l'épée est bénie, ô vierge, entre tes bras!

On sent dans ta prière un peuple entier qui prie;
Ton repos est si fort, ton calme est si fervent!
Raphaël y verrait une sœur de Marie,
Et Michel-Ange eût dit du symbole vivant:

« Le marbre peut toujours, sous la main de l'artiste,
« Enfermer l'infini que son âme a conçu ;
« Le bras travaille seul quand le bloc lui résiste,
« Mais que l'esprit se lève et le marbre est vaincu !



XIII

LA PERVENCHE.

Pourquoi la vie a-t-elle été donnée aux misérables et à ceux qui sont dans l'amertume du cœur? JOB.

Fleur tardive et passagère
Qui, comme un brin de fougère,
Te balances sans appui,
Dis-moi, ta prison légère
S'ouvrira-t-elle aujourd'hui?

Le jour baisse et le ciel gronde,
L'éclair vole à l'horizon,
Le torrent enfle son onde;
Entends-tu? crains qu'il ne fonde
Sur ton abri de gazon.

Oh! ne prends pas pour l'aurore
Ce rayon qui tombe encore
Et meurt sur ton lit de thym.
Non, non, tu t'es oubliée;
Tu ne t'es point éveillée
Au frais baiser du matin.

A présent ce n'est plus l'heure!
Ce froid rayon qui t'effleure

Ne t'apporte qu'un adieu.
Vois, quand tout décline et pleure,
S'il fait bon naître, ô mon Dieu !

Le chêne antique qui penche
Sous le vent sa forte branche
Reparaît quand le jour luit ;
Mais le lis, mais la pervenche,
Mais la fleur fragile et blanche
Disparaissent dans la nuit.

Quand la vie est un vertige,
Quand le cœur abandonné
Cède à tout ce qui l'afflige,

Comme au vent la faible tige,
Est-ce un bonheur d'être né?

Pauvre fleur, cache ta tête;
Referme-toi; la tempête
Accourt jetant ses clameurs.
Pourquoi tenter la faucheuse?
Non, non, pervenche oublieuse,
Garde tes parfums et meurs!



XIV

AVENIR.

Avenir! avenir! voyageur à l'œil sombre,
Dont un poète a dit qu'il apercevait l'ombre!
Combien qui se portaient au bord de tes chemins,
T'appelaient leur Messie et te battaient des mains,

Sont revenus pourtant les épaules courbées!
Que d'acclamations, que de voix sont tombées!
Ce vieux drame du monde, après mille ans encor,
Se devait dénouer dans un autre âge d'or!
Avenir ou passé que toujours on envie,
Horizons inconnus des pôles de la vie,
Eh quoi! le présent seul n'aura-t-il pas son jour?
Avenir ou passé règent-ils tour à tour?
De ce bonheur humain sont-ce les seuls royaumes?
Et tout passera-t-il entre ces grands fantômes?



XV

LE RAMAZAN.

Vers Scyrah, d'où l'on voit, comme un lointain ruban,
Courir au fond du ciel les cimes du Liban,
Sous les horizons nus de l'aride savane,
S'enfonce et disparaît la longue caravane

Qui serpente au désert dans son rude chemin,
Où de bien loin pourtant rit le ciel d'Yémen.
Elle a sondé long-temps ces bords infranchissables,
Et gagne avec lenteur la haute mer des sables.
C'en est fait, il décroît, ce tableau bigarré
Qu'enfermait le couchant en un cadre doré.
Qu'Allah veille sur eux dans ce trajet immense!
Voici le Ramazan, le saint mois qui commence!

Heureux tous ces croyans, ces pèlerins zélés,
Lorsqu'après trente jours au désert écoulés,
Ils atteindront la Mecque, où ces fils du Prophète
Verront du Baïram la radieuse fête!
Que l'aspect des saints lieux les ravira, si Dieu
Les retire vivans de cette mer de feu,

S'ils ne rencontrent pas sur ces grèves mortelles
L'ardent Simoun qui passe avec de rouges ailes,
Et le bandit qui rôde avec des yeux perçans.
Hélas! pour le tenter, que d'or, de saints présens,
Par monceaux étagés comme des belvédères
Mobiles et flottans au dos des dromadaires!
Mais là sont les spahis aux hennissans chevaux,
Les marchands d'Arménie et les Mollahs dévots,
Les aveugles Muezzins portés sur les chamelles,
Saintement accroupis sur les bosses jumelles,
Qui récitent sans fin, balancés, tournoyans,
Les six mille versets du psautier des croyans.

Mais voyez-vous celui qui dans ses doigts promène
Les innombrables grains de son thébuch d'ébène?

Dans sa tribu lointaine on l'appelle Djézir :
Amant, dévot, brûlé par un double désir,
Il fit un vœu bizarre ; il promit au Prophète
(Sainte combinaison que nous n'eussions pas faite)
Qu'heureux dans son amour, le rosaire à la main,
De la Mecque sur l'heure il prendrait le chemin ;
Et le voilà qui part, et qui part le jour même,
Sans violer son vœu, sans revoir ce qu'il aime.

Mais, tandis qu'il remplit si bien son saint devoir,
Sous le palmier fidèle elle attend chaque soir,
Elle écoute attentive, elle s'incline et pleure :
« Il ne vient pas, dit-elle, et cependant c'est l'heure !
Mais l'herbe a frissonné ! c'est le bruit de ses pas !
Non, c'est le vent qui passe, et ne me parle pas.

Mais, lui, que tarde-t-il? qu'il apporte à l'épouse
Tous ces rameaux, ces fleurs dont l'abeille est jalouse.
Et ce divin lotus tout fraîchement fleuri,
Ouvrant ses lèvres d'or que baise la Péri!
Qu'il apporte aussi l'ambre et les perles choisies!
Et moi, cœur amoureux, je sais tes fantaisies,
Je connais à mon tour les présens que tu veux.
Mais je parle, il est loin; il n'entend pas mes vœux.
Adieu, mes sœurs; adieu, la tente de mon père;
Je ne suis plus qu'une ombre! »

Elle pleure, elle espère,
Arrache ses colliers en criant: « Tu viendras,
Beau Djézir, pour me faire un collier de tes bras,
Un collier frémissant, plus doux que le cinname,
Qui me parera mieux dans sa zone de flamme! »

Mais chaque jour nouveau voit pâlir ses couleurs ;
Dans son bain l'on exprime en vain le suc des fleurs ;
Ses vigilantes sœurs, sa tribu qui l'adore
Combattent par leurs soins le mal qui la dévore,
Les chants ni les parfums ne peuvent la guérir.
Voyez au nid désert le bengali périr ;
Il succombe à ce mal que l'abandon lui cause,
Et l'odalisque en meurt sous son berceau de rose.

Mais suivons au désert le hardi pèlerin
Que la lune y conduit comme un guide serein.
Du nocturne marcheur complaisante patrone,
Elle chemine aussi ; de sa riche couronne
Elle sème partout la perle en voyageant,
Et couvre le désert de son réseau d'argent.

Que de fois le regard de cette antique amie
A passé lentement sur Balbeck endormie !

Là, sur des fûts brisés, pour attendre le soir,
La caravane lasse à midi vient s'asseoir.
Le fouet ne presse plus le pas des dromadaires ;
Sifflant quelque refrain d'un chant de bayadères,
Le pesant chamelier parque ses lourds troupeaux,
En faisant sa prière à l'ange du repos ;
L'ange abaisse son vol, et l'épais sycomore
Protège avec amour la sieste du Maure.

Mais que la marche est douce à reprendre la nuit !
Au bord de la citerne on fait halte à minuit,
Quand l'air frais fait flotter la tente, et que la brise



Vous apporte un parfum de la Terre promise ;
Quand, au creux des buissons, des touffes de nopals,
On voit étinceler les yeux verts des chacals,
Qu'on écoute bramer les biches amoureuses,
Ou fuir dans le lointain les cavales peureuses.

La caravane un mois marcha, puis, un matin,
Vit poindre à l'horizon les grands dômes d'étain,
Le casque oriental de la haute mosquée,
Les monumens lointains de la ville invoquée,
Sous son voile d'encens ; puis ils virent de près
Tous les balcons brodés des frêles minarets.
Les voici dans la Mecque où le saint jour va luire ;
Djézir se pare, il ceint l'éclatant cachemire
Où le saphir de Perse, étincelant et pur,

Fait ruisseler au fond ses facettes d'azur.
Ah! que de beaux turbans! comme en tous lieux s'étale
Avec ses boutons d'or la veste orientale!
Quelle foule au saint Temple, où les graves Imans
Répandent l'aloès sur les réchauds fumans!
Là haut, c'est le Muphti! ses lèvres inspirées
Ont soufflé par trois fois sur les flèches sacrées,
Et, dans un flot d'encens exhalé du saint lieu,
Sa parole a monté jusqu'au trône de Dieu.

« Qui donc, puissant et solitaire,
Veille là-haut toujours voilé?
Pour lit qui nous donna la terre,
Et pour toit le ciel étoilé?
C'est Allah, le dieu du Prophète,

Celui dont nous chantons la fête,
Celui qui voit l'insecte obscur
Courir sur le plus noir des marbres,
Entend pousser les feuilles d'arbres
Du haut de sa maison d'azur !

« Croyans, baisez la Pierre-Noire,
Et faites-en sept fois le tour;
Visitez Borack, allez boire
Au puits de Zemzem, tout le jour;
Que demain votre front s'incline
Sur Merva, la sainte colline;
Invoquez Dieu pour le sultan !
Restez jusqu'au soir en prières,

Dans le vallon prenez sept pierres,
Et lancez-les contre Satan.

« Car sachez qu'à l'aube éternelle,
Quand le méchant s'éveillera,
Un spectre noir, en sentinelle,
Au bord du tombeau l'attendra.
Je suis, dira le Djin immonde,
Le mal que tu fis dans le monde;
Docile alors je t'ai porté;
Mais à présent, changeons de rôles;
Apprête aujourd'hui tes épaules,
Porte-moi pour l'éternité.

« Croyans, baisez la Pierre-Noire,

Vous en ferez sept fois le tour ;
Visitez Borack, allez boire
Au puits de Zemzem tout le jour ;
Que demain votre front s'incline
Sur Merva, la sainte colline ;
Invoquez Dieu pour le sultan.
Restez jusqu'au soir en prières ;
Dans le vallon prenez sept pierres
Et lancez-les contre Satan.

Au puits miraculeux Djézir est allé boire,
Il a fait les sept tours, baisé la Pierre-Noire ;
Mais les trois jours sacrés n'étaient pas révolus
Qu'au pays du Prophète il n'était déjà plus.
Les autres, dans la paix des pieuses enceintes,

Boivent le pur Moka, nectar des villes saintes,
Aspirent l'ambre chaud des pipes de corail,
Aux récits merveilleux du Caravansérail,
Dont un cercle accroupi poursuit la fantaisie,
En goûtant les sorbets les plus doux de l'Asie.
Lui seul il est parti; pendant trois jours entiers,
De la plaine profonde il rase les sentiers.
Son cheval pouvait-il défier les gazelles?
Serait-ce qu'Alborack l'emporta sur ses ailes?
Comment fit-il sa route? on ne sait; mais toujours
Il est sûr qu'il franchit le désert en trois jours.

Comme il court, comme il tombe au pied du sycomore!
La douce voix, dans l'ombre, appelle-t-elle encore?
Non, mais voyez: l'Arabe, à genoux regardant,

Se raidit de terreur ! elle est là, cependant !
Un voile lourd pesait sur sa noire prunelle ;
Il prit ses mains, et rien ne tressaillit en elle ;
Elle avait compté là bien des soirs superflus ;
Oui ! mais depuis une heure elle n'attendait plus !

Jamais du beau Djézir, le croyant fanatique,
Le désert de Scyrah n'entendit le cantique ;
Sur le Juif éperdu jamais son bras nerveux
N'enleva de butin ; il ne fit plus de vœux !
Il n'alla plus la nuit sur les blanches savanes,
Pour attendre en priant l'heure des caravanes ;
Djézir ne monta plus son rapide alezan,
Et ne revit jamais le mois du Ramazan.

XVI

Quand deux flots unis dès la source
Vont frapper, dans leur folle course,
Contre la pointe des ilots,
En s'éloignant leurs eaux gémissent;
Ainsi s'écartent, s'engloutissent,
Au choc du monde, bien des flots.

Il n'est point d'astres, dans l'espace,
Si rapprochés, qu'entre eux ne passe
Un globe maudit trop souvent;
Il n'est felouque ni nacelle,
Voguant si près, que ne harcelle
Et ne sépare écueil ou vent.

Mais, si leur force n'est perdue,
Les ames couvrant l'étendue
De si haut savent se pencher,
Qu'au moins nous pouvons, par nos cimes,
Comme les cèdres des abîmes,
Des bout du monde nous toucher.



XVII

AUX AUTEURS

DE LA SATIRE MÉNIPPÉE.

Vieux héritiers du caustique trouvère,
Mêlant toujours à la raison sévère
Babil mordant, capricieux accès,
Ferme courage, esprit et cœur français;

Salut à vous, qui mieux, que par l'épée,
Fîtes campagne avec la Ménippée,
Qui, visant droit et narguant le danger,
Mîtes la flèche au cœur de l'étranger.

Le trait gaulois, mêlé de grâce attique,
N'est pas chez vous le rire du sceptique,
Abus d'esprit, édifice moqueur,
Qui se construit des ruines du cœur.

Honneur à vous, compagnons, gais compères!
Gens bien disans, au franc parler nourris,
Encor tous pleins du rire de nos pères,
Vous êtes bien enfans du vieux Paris,

Fils du bourgeois, voisin de la basoche,
S'en revenant de Bouvine ou Cassel,
Qui sur la route à maint passant décoche
Brocards pétris de malice et de sel.

Chez nous l'esprit de tout temps a fait rage;
Partout le rire attache son grelot;
Haute raison, honneur, vertu, courage,
Il faut à tout l'aigrette d'un bon mot.



XVIII

CHARYBDE.

Ah ! miser, alcyonum scopulis affigar acutis.
PROPERCE.

Dieux sauveurs, étendez vos ceintures divines,
Vers ces béantes eaux nagez, vierges marines!
Vierges, nous périssons, les flots n'attendent pas,
Et les nageurs mortels ont besoin de vos bras.

Non, ce n'est point Ajax, ô Dieux! qui vous défie!
L'alcyon palpitant aux rochers se confie,
Et vers la blanche syrte où je l'entends gémir,
Les ongles de Scylla de loin me font frémir.

Accourez, dieux sauveurs, Charybde m'enveloppe,
Soutenez, soutenez l'enfant de Parthénope!
Parthénope, entends-tu les cris de cet enfant
Qui meurt de s'être enfui loin du seuil de sa mère?
Mais que le flot du moins m'y porte en m'étouffant!
L'onde mortelle, hélas! me serait moins amère,
Près du bord où s'assied Parthénope, ma mère!

O Pœstum! fallait-il franchir tes bois épais,

Et de sa molle vie inquiéter la paix !
Malheureux que tenta l'horizon de Sicile,
Quel espoir t'a poussé si près de la grande île ?
Aveugle, tu regarde en arrière aujourd'hui,
Tu fus ingrat, tu meurs ! mère, pardonne-lui !

Dieux sauveurs, étendez vos ceintures divines
Vers ces tournantes eaux, nagez, vierges marines,
Voyez, nous périssons ! les flots n'attendent pas,
Et les nageurs mortels ont besoin de vos bras !

Rêves des cieux lointains, mensonges du rivage,
Où sont les gains sans borne et les mers sans naufrage?
Eh ! quels biens voulais-tu de ces trompeuses mers ?
Compte bien maintenant, compte ceux que tu perds,

Redis-les jusqu'alors que ta voix soit éteinte,
Ces flots n'ont point de dieux qu'attendrisse ta plainte.
T'avaient-ils conseillé de dépasser ces bords
Où des chemins si doux conduisent chez les morts?
C'en est fait maintenant, Charybde t'enveloppe;
Némésis a frappé l'enfant de Parthénope.
O Mysène! qu'il ait un lit dans tes roseaux,
Réclame au moins son corps, sa vie est dans les eaux!

Dieux sauveurs, jetez donc vos ceintures divines,
Vers ces tournantes eaux, nagez, vierges marines,
Vierges, tous vont périr! les flots n'attendent pas,
Et les nageurs mortels ont besoin de vos bras.



XIX

SYLVE.

Au fond du parc, au bord de la charmille sombre,
La voilà qui se glisse à peine comme une ombre,
Tourne la grande allée, et se baisse, arrachant
Des feuilles qu'à ses pieds elle sème en marchant.

Quand le lutin du bal, de ses ailes rapides,
Fouettait les blonds cheveux sur les tempes humides,
Quand pour former les nœuds de ses frêles rubans,
La danse a butiné toute la fleur des bancs,
Je l'ai tant vue alors, l'éblouissante fille,
Suspendre ses bras nus à l'anneau du quadrille,
Balancer son corsage au cri soyeux et doux!
Cette reine du bal la reconnaissez-vous?
Sa cour est dispersée, autour d'elle tout change;
Sa couronne déjà pèse à sa tête d'ange.

Le soir quand nous suivons la rampe du côteau,
Vers la sombre chapelle adossée au château,
Tu t'arrêtes et là, sous leurs rideaux de lierre,
Tu regardes la Vierge et les vieux saints de pierre.

Au mois de mars passé, vers les premiers beaux jours,
Le fleuve aux larges eaux nous emportait vers Tours.
Le flot profond encor bouillonnait à la proue,
Et scintillait aux flancs sous la mordante roue,
L'invisible poussière inondait nos genoux;
Avec tant de douceur les cieux glissaient sur nous!
Elle aimait tous ces flots battant leurs vastes rives,
Admirait les champs frais, vantait les perspectives.

Tous les saules des bords et les parcs riverains
A la file passaient sous ses regards sereins,
Pour moi je ne voyais qu'elle seule, et sur elle,
Assis à ses côtés, j'inclinais son ombrelle.
Elle était calme encor, près de moi si troublé;
Presque rien dans ses yeux ne s'était dévoilé.

Mais dans un de ces bals qu'elle adorait naguère,
Quelque jalouse humeur entre nous mit la guerre,
Et nous rendit boudeurs ; mais pourtant, au départ,
Vinrent des mots bien bas, quelques soins de ma part,
Puis du trouble, une larme, et la main qui déploie,
Sur le dos demi-nu le mantelet de soie,
De crainte que la nuit de son souffle assassin
N'effleurât seulement la moiteur de son sein.

Et lorsque la calèche à grand bruit fut lancée,
Près de moi palpitante elle fut balancée,
Et des ressorts plians le roulis me penchait
Sur sa mourante épaule, et mon œil s'attachait
A la douce figure où des boucles sans nombre

Mariaient leurs anneaux et promenaient leur ombre.
Elle observait, muette, et tout en relevant
Son voile vers le store attiré par le vent
Qui rasait la voiture aux mouvemens rapides,
Où le jour par degrés lançait ses jets limpides.

Mais éteignons plutôt ce brûlant souvenir !
Voici l'heure pourtant où je la vois venir
Dessiner sur le tertre où la riche Touraine
Déroule les carreaux de son tapis de reine ;
D'où la grande avenue aux platanes marbrés
Jette sa frange au bas de la robe des prés
D'où lointaines forêts, châteaux, fine tourelle,
Sur les clairs horizons se détachent pour elle.

Je me perds à la voir, et me trouble de tout,
Aux lectures du parc, à toute heure, partout;
De la senteur des bois elle arrive embaumée,
Puis à table, elle prend sa place accoutumée,
Sans qu'on eût deviné le doux bruit de ses pas;
Mais, tardive et toujours la dernière au repas,
Car elle est oublieuse! adieu les causeries,
Les demi-mots, la joie et les étourderies!
De ses lèvres à peine elle effleure les mets,
Et du repas d'un sylphe elle vit désormais.

Avant cela sa vie était limpide et douce,
Comme au parc un filet d'eau vive sur la mousse!
C'est la fleur de ses jours qui se consume! Eh bien

Tous les coups vont frapper de son cœur sur le mien,
Et pourtant je ne sais quel bonheur me pénètre
A contempler aussi ce mal que je fais naître!
Voilà nos sentimens, confus et mélangés,
En douleur, en plaisir à la fois partagés.

Quand nous passâmes hier, au bois, l'étroite planche,
Du gant, comme au hasard, elle ôta sa main blanche,
Avant de la livrer au toucher frémissant.
C'est toujours à propos quelque fossé glissant,
Des petits ponts tremblans sur des ruisseaux limpides,
Une brèche écartée, ailleurs des prés humides
Qu'elle explore peureuse, où mon défi taquin
Pousse, afin d'y courir, son svelte brodequin.

Mais que les soirs encore ont de douceurs et d'aises
Au salon, quand l'éclat assoupissant des braises
Fascine bien des yeux, et que tout à l'entour
Ce n'est qu'ombre et silence, effroi, mystère, amour!

Après, nous reprenons nos lectures choisies,
Tous nos chefs-d'œuvre aimés, la fleur des poésies,
Sainte-Beuve ou Nodier, Staël ou Châteaubriant,
Puis les romans d'Ecosse et les Nuits d'Orient.
Comme hier, à la fin d'une attachante histoire,
Sa main toute rêveuse attira l'écritoire
Pour jeter au papier, sous mes yeux, près de moi,
Ce qu'elle avait senti, trouble, plaisir effroi;
Et moi, j'interrogeais ses paupières baissées,
Où je voyais glisser l'ombre de ses pensées!

Naguère elle jetait au vent ses airs légers,
A présent elle essaie, en leurs mots étrangers,
Ces chants, écho lointain des plaintes de l'Irlande;
Que son corps éthéré sur la harpe s'étende,
Aux accords, aux attraits que le ciel lui donna,
Erin penserait voir l'antique Malvina,
Tara reconnaîtrait la harpe qu'elle effleure,
Et les chants adorés du passé qu'elle pleure.

O temps qui nous les donne et qui nous les reprends
Ces jours, vois comme ils ont de rapides courans!
Tout mon trésor s'épuise, et tant de biens en foule,
Toute ma vie, enfin, dans un seul flot s'écoule!
Le terme est là; d'un trait j'ai tari l'avenir;
Mais quelques jours encore, et tout pourra finir!

Quand à ses dieux lointains le pèlerin d'Asie
S'en va porter ses vœux et la myrrhe choisie,
Il chemine au désert bien des nuits, bien des jours,
Du vieux Gange ou du Sind il suit les longs détours,
Par les sentiers perdus, par les cimes brûlées,
Sur le granit des monts, sur l'herbe des vallées
Il se hâte, il arrive, épuisé de souffrir,
Comme pour déposer son offrande et mourir.



XX

A. M. ARY SCHEFFER.

Quand des Arts parmi nous Dieu répandit la flamme,
A cette heure où les lots tombèrent de sa main,
Lequel eut le plus beau des domaines de l'ame,
Et le plus vaste champ de l'héritage humain?

Dieu dota richement la famille immortelle!
Mais à qui les sommets, les horizons sans fin?
A qui la mission la plus haute échut-elle?
A qui le droit d'aînesse appartient-il enfin?

Tous les Arts sont tes fils, ô sainte Poésie,
Mais auquel as-tu fait le parti le meilleur?
Et lequel sait le mieux, sous la forme choisie,
Concentrer les rayons de l'astre intérieur?

Celui-là peut parler et le dire à la terre,
Qui sous sa forte loi les plia tour à tour*!
Qui sonda leur portée, en connut le mystère,
Comme Tirésias connut le double amour!

Michel-Ange.

Déchirant ma pensée aux ronces du langage,
A peine si j'en sauve un aride lambeau,
Qui se débat long-temps, s'élève, se dégage,
Et retombe épuisé sur les confins du beau.

Je m'assieds tristement au seuil de cet empire,
Et je reprends la lutte en redoublant de cœur;
Mais vaincu, je finis toujours par te maudire
O langage! ô Protée indomptable et moqueur!

Pour les victorieux, oui, tes luttes sont belles!
Mais nous, quand nous voulons fréquenter tes hauteurs,
Nous y trouvons des blocs à tailler plus rebelles
Que le marbre grondant sous les coups des sculpteurs!

Peindre, peindre plûtôt, voilà ce que j'envie!
Lorsqu'au fond de notre âme un ardent souvenir,
Aussi substantiel, aussi fort que la vie,
Crie, exige la forme, et ne peut l'obtenir;

J'appelle la couleur à mon aide, et j'implore
Les saisissans reliefs et les fuyans contours,
La ligne obéissante où l'âme s'incorpore,
Et les fonds décroissans où s'éteignent les jours.

Que c'est pour la pensée une puissante amorce,
De se donner tant d'air et tant de liberté!
Se traduire en lumière, et parler dans le torse,
Et faire aux yeux jaillir toute sa volonté!

Oh! quand j'ai bien pâli sur des rhythmes informes
Et qui sonnent si bas, alors je pense à vous,
Vous, poète éloquent de la langue des formes,
Dont les rhythmes vivans chantent plus haut que nous!



NOTES.

NOTES.

(1) L'homme, en apercevant la beauté sur la terre, se ressouvient de la véritable, prend des ailes et brûle de s'envoler vers elle... Nous avons dit que toute ame humaine doit avoir contemplé les essences... mais il n'est pas également facile à toutes de s'en ressouvenir. Quelques unes seulement conservent des souvenirs assez distincts; celles-ci, lorsqu'elles aperçoivent quelque image des choses d'en haut, sont transportées hors d'elles-mêmes... La beauté était toute brillante alors que, mêlées aux chœurs des bienheureux, nos ames, à la suite de Jupiter comme les autres à la suite des autres dieux, contemplaient le plus beau spectacle... Nous admirions ces beaux objets, parfaits, simples, pleins de béatitude et de calme, qui se déroulaient à nos yeux au sein de la plus pure lumière, non moins purs nous-mêmes et libres de ce tombeau qu'on appelle corps.

Platon, *Dialogue de Phèdre.*

(2) On se rappelle les beaux vers de Byron auxquels ceux-ci font allusion :

Ave Maria ! blessed be the hour !

Ces vers qui se trouvent dans le *Don Juan*, poème où l'affectation sociale lutte perpétuellement contre la plus riche nature de poète qui ait jamais existé, sont de la plus adorable mélancolie. Par la place qu'ils occupent dans le singulier poème dont ils font partie, ils ajoutent encore l'effet du contraste à l'effet du naturel. Pourquoi faut-il (et surtout dans ce poème qu'une femme célèbre lui demandait à genoux de ne pas finir) que Byron ait contrarié tant de fois ses instincts réels, et que l'esprit du monde l'ait emporté si souvent sur l'esprit du poète? Personne n'avait été plus richement doué que lui. Personne n'avait, à l'origine, l'âme plus ouverte à toutes les impressions dont l'ensemble constitue le génie poétique. Personne enfin, parmi les artistes de tous les temps, n'avait reçu à un degré plus éminent le sentiment de la beauté en toutes choses et la puissance de l'exprimer, et cependant il n'usa pas toujours de ses grandes facultés dans leur vrai sens. Le dandy, l'aristocrate, l'Anglais, enfin toutes les modifications de la personnalité intervinrent trop dans l'emploi de son talent, et, il est bon de le dire, firent plus que de le borner, elles le faussèrent. Sans doute ce qui reste d'incomparablement supérieur dans ses œuvres défraierait plusieurs immortalités ; mais là n'est pas la question, ou plutôt il n'y a pas ici de

question : il y a un regret, un respectueux regret, au nom de la poésie, de ce que Byron n'a pas toujours conservé le niveau de lui-même dans l'exercice de son génie ; car, après tout, on ne saurait affirmer qu'il en est du mérite d'un poète comme des productions de la statuaire dans lesquelles il faut, selon quelques uns (et je crois Lessing, dans son *Laocoon*), se bien garder d'atteindre le point suprême de la vérité d'expression, sous prétexte de ne pas couper l'aile à la rêverie ; ce qui, pour le dire en passant, nous a toujours paru une pauvre manière de concevoir la vérité, même dans les arts.

Voici quelques unes de ces strophes à propos desquelles ces remarques se sont placées ici.

Ave Maria ! blessed be the hour !
The time, the clime, the spot, where I so oft
Have felt that moment in its fullest power,
Sink o'er the earth so beautiful and soft,
While swung the deep bell in the distant tower,
Or the faint dying day hymn stole aloft,
And not a breath crept through the rosy air,
And yet the forest leaves seem stirr'd with prayer.

Ave Maria ! 't is the hour of prayer !
Ave Maria ! 't is the hour of love !

Ave Maria ! may hour spirits dare
Look up to thine and to thy Son's above!
Ave Maria ! oh that face so fair!
Those downcast eyes beneath th' almighty dove —
What though't is but a pictur'd image strike —
That painting is no idol, 'it is too like,

Sweet hour of twilight! — in the solitude
Of the pine forest, and the silent shore
Which bounds Ravenna' immemorial wood,
Rooted where once the Adrian wave flow' do'er,
To where the last Cæsarian fortress stood,
Ever green forest! which Boccaccio's lore
And Dryden's lay made haunted ground to me,
How have i lov'd the twilight hour and thee!

The shrill cicalas, people of the pine,
Making their summer lives one ceaseless song,
Where the sole echoes, save my steed's and mine,
And vesper-bell's that rose the boughs along;
The spectre huntsman of Onesti's line,
His hell-dogs, and their chase, and the fair throng,
Which learn'd from this example not to fly
From a true lover, shadow'd my mind's eye.

(3) Les deux grandes statues couchées qui se voient sur le tombeau de Julien de Médicis à Florence sont considérées comme les figures allégoriques de la *Nuit* et du *Jour*. « Au tombeau de Julien, dit M. Quatremère de Quincy, dans son *Histoire de Michel-Ange,* on ne saurait méconnaître pour être la *Nuit* cette figure de femme qui dort et à côté de laquelle se trouvent une chouette et un masque scénique. »

Un contemporain du nom de Strozzi fit un quatrain à la *Nuit,* auquel Michel-Ange répondit par quatre autres vers qu'il prêta pour réponse à la statue. Ce sont ces deux quatrains qu'on a essayé de traduire au début de la pièce.

On lit encore dans l'ouvrage de M. Quatremère de Quincy : « La célèbre Vittoria Colona, marquise de Pescara, fut-elle l'astre auquel s'adressa le plus souvent la muse platoniquement amoureuse qui inspira Michel-Ange? on n'en saurait douter à la lecture de ses poésies. »

(4) Robert Messier, auquel est empruntée l'idée de ce petit apologue, est l'un de ces prédicateurs du 15e et du 16e siècle qui ont fourni à M. Charles Labitte une série de notices spirituelles et curieuses insérées dans la *Revue de Paris*, et qui ont été comme

le prélude du savant ouvrage qu'il vient de publier : *la Démocratie des prédicateurs de la Ligue.*

(5) « Iwan était encore au berceau, lorsque survint la révolution qui mit Élisabeth sur le trône, en 1741. Il fut renfermé avec la régente Anne sa mère dans la forteresse de Schlusselbourg..... Elisabeth et, après elle, le czar Pierre III voulurent l'entretenir; l'impératrice pleura beaucoup en lui parlant....: la beauté de sa figure, les plaintes qu'il fit entendre n'émurent pas moins le czar. Catherine II, après le meurtre de son mari, chercha les moyens de se défaire d'un rival pour qui tant d'hommes qui ne l'avaient jamais vu bravaient continuellement l'échafaud..... On chargea le capitaine Oulousieff et le lieutenant Ischekin de coucher dans la chambre du prince Iwan, et on leur remit un ordre signé de l'impératrice, par lequel il leur était enjoint de tuer leur prisonnier à la moindre tentative qui serait faite pour l'arracher de la forteresse..... Huit soldats gardaient ordinairement le corridor de la chambre où était Iwan et tous les passages qui y aboutissaient..... Un officier nommé Mirowitsch se laissa corrompre par les agents secrets de l'impératrice, et simula un complot..... Il réussit, vers les 10 heures du soir ($\frac{4}{15}$ juillet 1764), à gagner trois caporaux et quelques soldats; et ils marchèrent vers la prison d'Iwan.... Arrivés à la porte du corridor, il commanda à sa troupe de faire feu sur les senti-

nelles.... : il pointa lui-même un canon contre la porte..... Les officiers Oulousieff et Ischekin, préposés à la garde du prince, s'étaient renfermés dans sa chambre, et avaient crié aux sentinelles de faire feu; mais, lorsqu'ils entendirent Mirowitsch ordonner d'enfoncer la porte, ils fondirent sur le prince, l'épée à la main..... Au bruit des coups de fusil, Iwan s'était réveillé, et, entendant les menaces de ses gardes, il les avait conjurés d'épargner sa vie; mais, voyant qu'ils n'avaient aucun égard à ses prières, il trouva des forces dans son désespoir et se défendit assez long-temps. Ayant la main droite percée et le corps couvert de blessures, il saisit l'épée d'un de ces monstres et la brisa; mais, tandis qu'il se débattait pour lui en arracher le tronçon, l'autre le poignarda par derrière et le renversa. Celui dont l'épée s'était brisée acheva de le tuer à coups de baïonnette.

« Le lendemain, le corps du malheureux prince fut exposé devant l'église de Schlusselbourg, revêtu d'un habit de matelot. Une foule immense y accourut, et il est impossible de décrire la douleur qu'excitait la vue de cet infortuné.

« Iwan avait six pieds de haut, une blonde et superbe chevelure, des traits réguliers et la peau d'une extrême blancheur; aussi sa beauté et sa jeunesse faisaient encore mieux sentir le malheur de sa destinée et la férocité de ses bourreaux. »

Vie de Catherine II.

(6) Ceci n'est qu'un pieux hommage au jeune poète que nous n'avons pas gardé assez long-temps au milieu de nous. Georges de Guérin est mort trop tôt, même pour sa gloire, et cependant ce qu'il a laissé d'inachevé révèle un mouvement d'inspiration et une originalité d'une telle hauteur, qu'il se peut bien que l'avenir compte avec ce talent qui n'a guère fait qu'essayer ses forces dans le silence. Du reste, une des premières garanties de l'éclat que doit jeter plus tard le nom de Guérin est cet autre nom qui s'est inscrit le premier à côté du sien encore obscur. On se rappelle que Georges Sand a consacré un article à la mémoire de notre ami. Nous détacherons de ce beau travail quelques fragmens qu'on va lire, où se trouvent une appréciation si délicate et de si éloquents regrets.

« George-Maurice Guérin du Cayla naquit au château du Cayla, département du Tarn, vers 1810 ou 1811. Sa famille était d'une des plus anciennes du Languedoc. Il commença ses études à Toulouse et les acheva au collége Stanislas, à Paris, sortit du collége de 1829 à 1830, passa près d'une année en Bretagne, revint à Paris, y développa ses facultés, mais par un travail sans suite, abandonné et repris souvent. Sa vie jusqu'à son mariage, qui eut lieu en 1838, fut très simple, nullement littéraire dans le sens extérieur que l'on donne à ce mot. Il n'aborda jamais aucun journal, ne publia rien, et partagea son temps entre ses lec-

tures, ses secrètes études poétiques, et le monde qu'il aimait beaucoup. Il mourut l'année dernière, au château du Cayla, chez son père, ne laissant que des fragmens, et en très petit nombre.

....George Guérin ne fut ni ambitieux, ni cupide, ni vain. Ses lettres confidentielles, intimes et sublimes révélations à son ami le plus cher, montrent une résignation portée jusqu'à l'indifférence, en tout ce qui touche à la gloire éphémère des lettres. « Il portait dans le monde (c'est ce même ami qui parle) une élégance parfaite, des manières pleines de noblesse et un langage exquis, ne jetait pas d'éclat, n'avait pas de trait, mais quelque chose de doux, de fin et de charmant que je n'ai vu qu'à lui, et dont l'effet était irrésistible. Il aimait extrêmement la conversation, et quand il rencontrait par hasard des gens qui savaient causer, il s'animait et jouissait de ce qu'ils disaient comme il jouissait de la musique, des parfums et de la lumière. »

.... C'était une de ces ames froissées par la réalité commune, tendrement éprises du beau et du vrai, douloureusement indignées contre leur propre insuffisance à le découvrir, vouées en un mot à ces mystérieuses souffrances dont René, Obermann et Werther offrent sous des faces différentes le résumé poétique. Les quinze lettres de George Guérin que nous avons entre les mains sont une monodie non moins touchante et non moins

belle que les plus beaux poèmes psychologiques destinés et livrés à la publicité. Pour nous, elles ont un caractère plus sacré encore, car c'est le secret d'une tristesse naïve, sans draperies, sans spectateurs et sans art ; et il y a là une poésie naturelle, une grandeur instinctive, une élévation de style et d'idées, auxquelles n'arrivent pas les œuvres écrites en vue du public et retouchées sur les épreuves d'imprimerie. Nous en citerons plusieurs fragmens, regrettant beaucoup que leur caractère confidentiel ne nous permette pas de les transcrire on entier. On n'y trouverait pas un détail de l'intimité la plus délicate à révéler, qui ne fût senti et présenté avec grandeur et poésie. Ce sont peut-être ces détails que, comme artiste, nous regrettons le plus de passer sous silence...

. . . .

« Je vous dirais bien des choses, du fond de l'ennui où je suis plongé, *de profundis clamarem ad te ;* mais il faut que je m'interdise ces folies. Elles n'ôtent rien au mal, et l'on prend la ridicule habitude de se plaindre. Nous avons tant de ridicules que nous ne connaissons pas, qu'il faut, du moins autant que nous le pouvons, nous garder de ceux qui sont manifestes. Vous m'avez dit un jour qu'en sortant du collége je devais être exagéré et en proie aux sottes manies qui ont travaillé toute cette jeunesse d'alors, mais qu'aujourd'hui, sans doute, j'étais *vrai,* et ne jouais pas à l'ennui et au dégoût. Ah! n'en doutez pas ; si je

n'ai pas de bon sens, j'ai du moins un peu de ce goût qui est le bon sens de l'esprit, et rien, à mon jugement, n'est plus choquant, surtout à notre âge, que ces affectations de collége. Dieu merci, je ressemble assez peu à ce que j'étais dans ce temps-là ; et si j'affectais quelque chose, ce serait de faire oublier ma personne d'alors. J'ai le malheur de m'ennuyer aujourd'hui comme je faisais sous la grille de Stanislas, *voilà la ressemblance*. A cette époque de mon ennui, j'en disais plus qu'il n'y en avait; aujourd'hui j'en dis moins qu'il n'y en a, *voilà la différence*. . . . »

«. .. Si j'en croyais mes lueurs de bon sens, je renoncerais pour toute la vie à écrire un seul mot de composition. Plus j'avance, plus le fantôme (l'idéal) s'élève et devient insaisissable. Ce mot propre, cette expression, la *seule* qui *convient*, dont parle La Bruyère, je n'ai jamais reconnu, au contentement de mon esprit, que je l'eusse trouvé : et, l'eussé-je attrapé, restent l'arrangement et les combinaisons infinies, et la variété, et le piquant, et le solide, et la nouveauté dans les termes usés ; l'imprévu, l'image dans le mot, et le contour, la justesse des proportions, enfin tout, le don d'écrire, le talent ; et de tout cela, je n'ai guère que la bonne volonté. — Pardonnez-moi ce cours de rhétorique. Il faut garder et couvrir ces choses. Fi donc, le pédant! »

« 11 *avril* 1838. — Hier, accès de fièvre, dans les formes ; au-

jourd'hui, faiblesse, atonie, épuisement. On vient d'ouvrir les fenêtres; le ciel est pur et le soleil magnifique.

Ah ! que ne suis-je assis à l'ombre des forêts !

« Vous rirez de cette exclamation, puisqu'on ne voit pas encore aux arbres les plus précoces ces premiers boutons que Bernardin de Saint-Pierre appelle des gouttes de verdure. Mais peut-être qu'au sein des forêts, dans la saison où la vie remonte jusqu'à l'extrémité des rameaux, je recevrai quelque bienfait, et que j'aurai ma part dans l'abondance de la fécondité et de la chaleur. Je reviens, comme vous voyez, à mes anciennes imaginations sur les choses naturelles, invincible tendance de ma pensée, sorte de passion qui me donne des enthousiasmes, des pleurs, des éclats de joie, et un éternel aliment de songerie. Et pourtant, je ne suis ni physicien, ni naturaliste, ni rien de savant. Il y a un mot qui est le dieu de mon imagination, le tyran, devrais-je dire, qui la fascine, l'attire, lui donne un travail sans relâche et l'entraînera, je ne sais où : c'est le mot de *vie*. Mon amour des choses naturelles ne va pas au détail ni aux recherches analytiques et opiniâtres de la science, mais à l'universalité de ce qui est, à la manière orientale. Si je ne craignais de sortir de ma paresse et de passer pour fou, j'écrirais des rêveries à tenir en admiration toute l'Allemagne, et la France en assoupissement. »

Dans une autre lettre, il exprime l'identification de son être

avec la nature, d'une manière encore plus vive et plus matériellement sympathique.

« J'ai le cœur si plein, l'imagination si inquiète, qu'il faut que je cherche quelque consolation à tout cela en m'abandonnant avec vous. Je déborde de larmes, moi qui souffre si singulièrement des larmes des autres. Un trouble mêlé de douleurs et de charmes s'est emparé de toute mon ame. L'avenir plein de ténèbres où je vais entrer, le présent qui me comble de biens et de maux, mon étrange cœur, d'incroyables combats, des épanchemens d'affection à entraîner avec soi l'ame et la vie et tout ce que je puis être; la beauté du jour, la puissance de l'air et du soleil, *all*, tout ce qui peut rendre éperdue une faible créature me remplit et m'environne. Vraiment je ne sais pas en quoi j'éclaterais s'il survenait en ce moment une musique comme celle de la *Pastorale*. Dieu me ferait peut-être la grace de laisser s'en aller de toutes parts tout ce qui compose ma vie. Il y a pour moi tel moment où il me semble qu'il ne faudrait que la toucher du doigt le plus léger pour que mon existence se dissipât. La présence du bonheur me trouble, et je souffre même d'un certain froid que je ressens; mais je n'ai pas fait deux pas au dehors que l'agitation me prend, un regret infini, une ivresse de souvenir, des récapitulations qui exaltent tout le passé et qui sont plus riches que la présence même du bonheur; enfin ce qui est, à ce qu'il semble, une loi de ma nature, toutes choses

mieux ressenties que senties. — Demain, vous verrez chez vous quelqu'un de fort maussaude, et en proie au froid le plus cruel. Ce sera le fou de ce soir.

Caddi come corpo morto cade.

Adieu; la soirée est admirable; que la nuit qui s'apprête vous comble de sa beauté ! »

Est-il beaucoup de pages de Werther qui soient supérieures à cette lettre écrite rapidement, non relue, car elle est à peine ponctuée, et jetée à la poste, dont elle porte le timbre comme toutes les autres?

. . . .

Il a des mots admirables jetés çà et là dans ses lettres, de ceux que les écrivains de profession mettent en réserve pour les enchâsser au bout de leurs périodes comme le gros diamant au faîte du diadème. Il dit quelque part :

« Quand je goûte cette sorte de bien-être dans l'irritation, je ne puis comparer ma pensée (c'est presque fou) qu'à un feu du ciel qui frémit à l'horizon entre deux mondes. »

Et, vers la fin de la même lettre, il raconte que ses parentes s'inquiètent de l'altération de ses traits; cependant il leur cache le ravage intérieur de la maladie.

« Ah! disent-elles en se ravisant, c'est le retranchement de vos cheveux qui vous rend d'une mine si austère. — Les cheveux repousseront, et il n'y aura que plus d'ombre. »

Pour qui aura lu attentivement *le Centaure*, cette recherche scrupuleuse et hardie dont la prétendue insuffisance est confessée ici avec trop de modestie, est clairement révélée. Mais, au risque de passer pour pédant nous-même, nous n'hésiterons pas à dire qu'il faut lire deux et même trois fois *le Centaure* pour en apprécier les beautés, la nouveauté de la forme, l'originalité non abrupte et sauvage, mais raisonnée et voulue, de la phrase, de l'image, de l'expression et du contour. On y verra une persistance laborieuse pour resserrer dans les termes poétiques les plus élevés et les plus concis une idée vaste, profonde et mystérieuse comme ce monde primitif à demi épanoui dans sa fraîcheur matinale, à demi assoupi encore dans le placenta divin. C'est en cela que la nature de ce petit chef-d'œuvre nous semble différer essentiellement de la manière de M. Ballanche, qui, à défaut des termes poétiques, n'hésite pas à employer les termes philosophiques modernes, et aussi de Chénier, qui ne songe qu'à reproduire l'élégance, la pureté et comme la beauté sculpturale des Grecs. Nul n'admire Ballanche plus que nous. Cependant nous ne pouvons nous défendre de considérer comme un notable défaut cette ressource technique qui l'a affranchi parfois du travail de l'artiste, et qui détruit l'harmonie et la plastique de son style, d'ailleurs si beau, si large et si coloré d'originalité *primitive*. La pièce de vers, malheureusement inachevée, qui est placée à la suite du *Centaure*, ne me paraît pas non plus, comme il pourra

sembler à quelques-uns au premier abord, une imitation de la manière de Chénier. Ces deux essais de M. de Guérin ne sont point des pastiches de Ballanche et de Chénier, mais bien des développemens et des perfectionnemens tentés dans la voie suivie par eux. Il ne semble même pas s'être préoccupé de l'un ou de l'autre, car nulle part dans ses lettres, qui sont pleines de ses citations et de ses lectures, il n'a placé leur nom. Sans doute il les a admirés et sentis, mais il a dû, avant tout, obéir à son sentiment personnel, à son entraînement prononcé et l'on peut dire passionné vers les secrets de la nature. Il ne l'a point aimée en poète seulement, il l'a idolâtrée. Il a été panthéiste à la manière de Gœthe, sans le savoir, et peut-être s'est-il assez peu soucié des Grecs, peut-être n'a-t-il vu en eux que les dépositaires des mythes sacrés de Cybèle, sans trop se demander si leurs poètes avaient le don de la chanter mieux que lui. Son ambition n'est pas tant de la décrire que de la comprendre, et les derniers versets du *Centaure* révèlent assez le tourment d'une ardente imagination qui ne se contente pas des mots et des images, mais qui interroge avec ferveur les mystères de la création. Il ne lui faut rien moins pour apaiser l'ambition de son intelligence perdue dans la sphère des abstractions. Il ne se contenterait pas de peindre et de chanter comme Chénier ; il ne se contenterait pas d'interpréter systématiquement comme Ballanche. Il veut savoir, il veut surprendre et saisir le sens caché des signes divins impri-

més sur la face de la terre ; mais il n'a embrassé que des nuages, et son ame s'est brisée dans cette étreinte au dessus des forces humaines. »

Fragmens du Centaure.

«...O Mélampe, qui voulez savoir la vie des centaures, par quelle volonté des dieux avez-vous été guidé vers moi, le plus vieux et le plus triste de tous? Il y a long-temps que je n'exerce plus rien de leur vie. Je ne quitte plus ce sommet de montagne où l'âge m'a confiné. La pointe de mes flèches ne me sert plus qu'à déraciner les plantes tenaces ; les lacs tranquilles me connaissent encore, mais les fleuves m'ont oublié. Je vous dirai quelques points de ma jeunesse ; mais ces souvenirs, issus d'une mémoire altérée, se traînent comme les flots d'une libation avare en tombant d'une urne endommagée. Je vous ai exprimé aisément mes premières années, parce qu'elles furent calmes et parfaites ; c'était la vie seule et simple qui m'abreuvait, cela se retient et se récite sans peine. Un dieu, supplié de raconter sa vie, la mettrait en deux mots, ô Mélampe.

« L'usage de ma jeunesse fut rapide et rempli d'agitation. Je vivais de mouvement et ne connaissais pas de borne à mes pas. Dans la fierté de mes forces libres, j'errais m'étendant de toutes parts dans ces déserts. Un jour que je suivais une vallée où s'engagent peu les centaures, je découvris un homme qui côtoyait le fleuve sur la rive contraire. C'était le premier qui s'offrit à ma vue,



je le méprisai. Voilà tout au plus, me dis-je, la moitié de mon être! Que ses pas sont courts et sa démarche malaisée! Ses yeux semblent mesurer l'espace avec tristesse. Sans doute c'est un centaure renversé par les dieux et qu'ils ont réduit à se traîner ainsi.

« Je me délassais souvent de mes journées dans le lit des fleuves. Une moitié de moi-même, cachée dans les eaux, s'agitait pour les surmonter, tandis que l'autre s'élevait tranquille et que je portais mes bras oisifs bien au-dessus des flots. Je m'oubliais ainsi au milieu des ondes, cédant aux entraînemens de leur cours qui m'emmenait au loin et conduisait leur hôte sauvage à tous les charmes des rivages. Combien de fois, surpris par la nuit, j'ai suivi les courans sous les ombres qui se répandaient, déposant jusque dans le fond des vallées l'influence nocturne des dieux! Ma vie fougueuse se tempérait alors au point de ne laisser plus qu'un léger sentiment de mon existence répandu par tout mon être avec une égale mesure, comme, dans les eaux où je nageais, les lueurs de la déesse qui parcourt les nuits.

« La jeunesse est semblable aux forêts verdoyantes tourmentées par les vents : elle agite de tous côtés les riches présens de la vie, et toujours quelque profond murmure règne dans son feuillage. Vivant avec l'abandon des fleuves, respirant sans cesse Cybèle, soit dans le lit des vallées, soit à la cime des montagnes, je bondissais partout comme une vie aveugle et déchaînée. Mais lorsque la nuit, remplie du calme des dieux, me trouvait sur le pen

chant des monts, elle me conduisait à l'entrée des cavernes et m'y apaisait comme elle apaise les vagues de la mer, laissant survivre en moi de légères ondulations qui écartaient le sommeil sans altérer mon repos. Couché sur le seuil de ma retraite, les flancs cachés dans l'antre et la tête sous le ciel, je suivais le spectacle des ombres. Alors la vie étrangère qui m'avait pénétré durant le jour se détachait de moi goutte à goutte, retournant au sein paisible de Cybèle, comme après l'ondée les débris de la pluie attachée aux feuillages font leur chute et rejoignent les eaux. On dit que les dieux marins quittent, durant les ombres, leurs palais profonds, et, s'asseyant sur les promontoires, étendent leurs regards sur les flots. Ainsi je veillais, ayant à mes pieds une étendue de vie semblable à la mer assoupie. Rendu à l'existence distincte et pleine, il me paraissait que je sortais de naître, et que des eaux profondes et qui m'avaient conçu dans leur sein venaient de me laisser sur le haut de la montagne, comme un dauphin oublié sur les syrtes par les flots d'Amphitrite.

«...Mes regards couraient librement et gagnaient les points les plus éloignés. Comme des rivages toujours humides, le cours des montagnes du couchant demeurait empreint de lueurs mal essuyées par les ombres. Là survivaient, dans les clartés pâles, des sommets nus et purs. Là je voyais descendre tantôt le dieu Pan, toujours solitaire, tantôt le chœur des divinités secrètes, ou passer quelque nymphe des montagnes enivrée par la nuit. Quel-

quefois les aigles du mont Olympe traversaient le haut du ciel et s'évanouissaient dans les constellations reculées ou sous les bois inspirés. L'esprit des dieux, venant à s'agiter, troublait soudainement le calme des vieux chênes..

« ...Vous poursuivez la sagesse, ô Mélampe! qui est la science de la volonté des dieux, et vous errez parmi les peuples comme un mortel égaré par les destinées. Il est dans ces lieux une pierre qui, dès qu'on la touche, rend un son semblable à celui des cordes d'un instrument qui se rompent, et les hommes racontent qu'Apollon, qui chassait son troupeau dans ces déserts, ayant mis sa lyre sur cette pierre, y laissa cette mélodie. O Mélampe! les dieux errans ont posé leur lyre sur les pierres, mais aucun... aucun ne l'y a oubliée. Au temps où je veillais dans les cavernes, j'ai cru quelquefois que j'allais surprendre les rêves de Cybèle endormie, et que la mère des dieux, trahie par les songes, perdrait quelques secrets ; mais je n'ai jamais reconnu que des sons qui se dissolvaient dans le souffle de la nuit, ou des mots inarticulés comme le bouillonnement des fleuves. »......

Revue des Deux Mondes, 15 mai 1840. POÈTES ET ROMANCIERS MODERNES DE LA FRANCE; *Georges de Guérin*, par Georges Sand.

Heureusement que les regrets exprimés par le célèbre écrivain, eu égard au petit nombre de travaux de notre ami, seront

atténués par la publication prochaine de ce qu'il a laissé, et sous ce rapport nous sommes beaucoup plus riches que nous ne l'avions d'abord pensé. Celui à qui les lettres intimes ont été adressées, M. Barbey d'Aurevilly, prépare une édition des œuvres de Georges de Guérin où entreront une foule de pièces nouvelles, dont l'amitié avait jusqu'ici trop gardé le secret.

(7) On connaît les pièces de Milton dont nous avons emprunté le titre, en regrettant de n'avoir pu nous borner à nous rendre l'interprète fidèle du maître; mais le mélange de mythologie païenne et de merveilleux moderne dont Milton a usé, selon le goût de son temps, doit rendre fort scabreuse la traduction de ces deux belles et étranges compositions.

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES.

TABLE DES MATIÈRES.

POÉSIES.

IMPRIMERIE DE MOQUET ET COMP.,
Rue de la Harpe, 90.



J. de Mirvar del.

2)

POÉSIES

PAR

LE V^{TE} D'OSSEVILLE.

Domi et Fori.

PARIS,
CHEZ EBRARD,
RUE DES MATHURINS-SAINT-JACQUES, 24.
1837

Domi et Fori.

PRÉFACE.

« Le cœur seul est poète, » André Chénier en donne à-la-fois le précepte et l'exemple; mais à l'époque où ce grand homme chantait, la poésie, chargée de son attirail mythologique,

ne s'était point faite encore religieuse et populaire. C'était la muse grecque costumée à l'antique. André le premier n'osa que rarement lui faire prendre part au grand drame qui se jouait alors. Aujourd'hui la Muse est une vierge chrétienne, sévère et forte ; elle porte, comme Jeanne d'Arc, l'armure des chevaliers, et dans la lutte générale des opinions et des principes, elle ne craint pas de combattre au premier rang. Harmonieuse et sainte, elle inspire Lamartine ; catholique et plus austère, elle fait parler Turquety ; politique, elle s'arme, indignée, du sanglant iambe de Barbier. C'est que l'homme, mûri par les révolutions, ne croit plus que les plaisirs et les chants d'amour suffisent pour remplir

son existence. A la société qui s'ébranle il faut de jeunes et fermes soutiens ; aux esprits qui s'égarent il faut la vérité. Dans ces circonstances graves, le poète s'est ressouvenu qu'il fut le premier des législateurs. Comme Eschyle, il veut aussi servir sa patrie.

Si le talent nous manque, le courage du moins ne nous manquera pas ; si nous n'avons pas l'autorité d'un nom connu, nous aurons celle que donne la conviction. C'est une voie d'avenir que nous ouvrons devant nous ; l'honneur et la foi pourront seuls nous guider. Ces deux mots, gravés au cœur de nos pères, seront-ils sans vertu à cette époque de renaissance ? N'est-ce pas l'honneur et la foi, la religion et la patrie, qui doivent commencer

le culte que nous rendons au moyen-âge? Imitons du moins par la pensée la rude indépendance du vieux temps, et ne courbons nos fronts que devant la vérité.

Nous nous appliquerons, en finissant, ces paroles du bon Malherbe : « Lecteur, si tu
» crains Dieu, je ne crains point ta censure
» pour mon intention : tu la trouveras sainte
» et bonne, comme tendant à l'honneur de
» Dieu, aujourd'huy tant déprisé par les
» grans du monde. Pour les vers, je les
» abandonne à ta lime ; j'apprendray de toy
» leurs manquemens et les déformités, que
» je ne sçaurois pas peut-être si bien apper-
» çevoir comme tu pourras faire, pour rai-
» son du fol amour qui ordinairement nous

» aveugle au jugement de nos enfans. Je
» seray Appelle cependant, derrière le ri-
» deau, attendant ou ta faveur qui m'encou-
» rage, ou ta censure qui m'apprenne une
» autre fois à faire mieux.

» Adieu ! »

I.

Au peuple

I.

AU PEUPLE.

Quand dépouillant des cieux l'auguste majesté,
Le verbe vint jadis prêcher la vérité,
Du monde et de l'erreur secouer l'esclavage
Et rendre à la vertu son antique héritage ;

Prophète conquérant, on ne vit pas son bras
S'armer, pour convertir,du glaive des combats;
Ou, jaloux d'illustrer sa doctrine naissante,
Flatter des Rois d'alors la grandeur impuissante.
Mais des enfans du peuple il composa sa cour;
Les pauvres, les premiers, connurent son amour,
Et de simples pêcheurs que sa vertu seconde,
Une croix à la main, envahirent le monde.

O Dieu qui me créas! que suis-je devant toi?...
Vil néant, vil atôme! — Et cependant en moi,
Je sens vibrer l'écho de ta sainte parole,
Comme un accent divin qui trouble et qui console.
Est-ce ta voix, mon Dieu? l'écouterai-je envain?
A tes chastes trésors fermerai-je mon sein!
Ou, content de les voir se consumer dans l'ombre,
Des hommes sans vertu grossirai-je le nombre?
Non, non, puisque la lyre est un don de tes mains,

Je veux la faire entendre aux timides humains ;
Et, choisissant aussi le plus simple auditoire,
Au peuple, comme toi, je chanterai ta gloire.

Oui, peuple ! c'est à toi que s'adressent mes chants,
Toi, dont Jésus aimait à bénir les enfants,
Et qu'il prit par la main, plus heureux que Moïse,
Pour les conduire enfin dans la terre promise.
Or, n'attends pas de moi, prophète corrupteur,
Un vers tout parfumé d'un encens imposteur.
Non, la Muse n'est plus la vierge qu'on immole
Et qu'on jette, sanglante, aux festins d'une idole ;
Le poète, aujourd'hui, fils de la liberté,
Marche d'un pas plus sûr vers l'immortalité ;
Car il s'est revêtu d'un plus saint caractère,
Et juge de plus haut son divin ministère.
Éloquent défenseur du Dieu de vérité,
Il faut que son vers libre, au peuple répété,

Rallume le flambeau de sa vieille croyance,
Comme de saints récits on berça son enfance.
A ses esprits distraits il chante tour à tour,
Et l'hymne du devoir, et l'hymne de l'amour.
Et n'usant que pour Dieu de sa juste influence,
Le poète finit où le prêtre commence.

II.

La Nuit de Noël.

II.

LA NUIT DE NOEL.

Que m'as-tu révélé, nuit puissante et féconde,
Où devant les autels humblement prosterné,
J'attendais que le ciel, s'abaissant sur le monde,
    Vînt lui dire : « Un Dieu vous est né ! »

Et mon âme veillait, ainsi qu'au sanctuaire
Semble veiller la lampe au timide rayon,
Et j'invoquais l'enfant qui devait à la terre,
S'offrir en gage de pardon.

Voici l'heure ! il descend..sous les traits de l'enfance
Le Verbe, faible et nu, vient de paraître au jour,
A la droite du père il laisse sa puissance,
Il n'est plus Dieu que par l'amour.

Il est né ! que nos chants célèbrent sa venue,
Que parmi tous les jours ce jour là soit béni.
Nous, soyons les bergers qu'une voix inconnue
Appela les premiers à lui.

Je l'ai vu!—Maissoudain quel trouble m'environne?
D'où me vient cet effroi ? dans leur saisissement
Mes membres ont frémi, ma force m'abandonne ;

Et pourtant ce n'est qu'un enfant?

Un enfant! à son nom que tout genou fléchisse :
Terre! prête, a dit Dieu, ton oreille à sa voix,
O cieux, prosternez-vous! enfer, lieu de supplice,
Tu te soumettras à ses lois!

Un enfant—! quatre murs ébranlés par l'orage,
Où les fils de l'hiver ont fixé leur séjour,
Une crèche, un troupeau, voilà son héritage,
Son lit, ses amis et sa cour.

Mais qu'ai-je dit? pardonne, ô vierge, ô tendre mère!
Près de lui tu veillais, et tes soins empressés
Savaient bien repousser l'atteinte meurtrière
De la souffrance aux doigts glacés.

Puis soudain, contemplant sa céleste origine

Humble, tu l'adorais, le priais tour-à-tour ;
Lui, penché sur ton sein, de sa grâce enfantine
Payait la dette de l'amour.

Auguste enfant, dis-moi, si tu viens sur la terre,
Pourquoi, pauvre, ignoré, naître en ce triste lieu ?
Pourquoi choisir la faim, les frimats, la misère ?
N'es-tu donc pas le fils d'un Dieu ?

Fais briller à nos yeux ta sublime puissance !
Ordonne, et des palais les portes vont s'ouvrir,
Les anges, empressés autour de ton enfance
De leurs ailes vont la couvrir.

Mais non. — Tu viens chargé du poids de nos offenses,
Né d'un jour, pauvre enfant, tu sais déjà souffrir,
Sur ton front innocent imprimant ses vengeances
Dieu t'instruit pour nous à mourir.

Tu viens ; mais en naissant tu veux apprendre au monde
Que ses plaisirs, ses biens, que ses noms fastueux,
Ne sont rien qu'un néant, qu'une vapeur immonde
Qui l'entoure et trouble ses yeux.

Tu viens pour soulager les fils de la misère,
Tu naîs, pour les toucher, pauvre et faible comme eux
Tu leur dis : « aimez-moi, car je suis votre frère, »
Et ta main leur montre les cieux.

D'un cœur qui te comprend, mon Dieu, bénis la flamme,
Fais-le, par ton amour, suivre et chérir ta loi,
Dans sa course, ici bas, daigne guider mon ame,
Enfant Jésus, protége-moi !

Et, battu par des flots fertiles en naufrages,
Si mon esquif s'égare emporté loin du bord,

Mes yeux invoqueront l'astre pieux des mages,
Et j'irai m'endormir au port.

29 décembre 1831.

III.

Egalité.

III.

ÉGALITÉ.

Des novateurs ont dit: « l'homme est égal à l'homme,
« Le puissant que l'on hait, le sage qu'on renomme,
» Pauvres et parvenus, soldats et généraux,
» Ainsi veut la raison, désormais sont égaux.

« La vertu n'est qu'un mot, le vice est un mensonge,
« La vie est un banquet, et la mort est un songe ;
« Passez, videz la coupe où rit la volupté,
« Mort à qui ne prend pas sa part d'égalité ! »

Quand ils eurent jeté cette parole au monde,
Il fallut travailler à la rendre féconde ;
Et pour mieux appuyer leur langage imposteur
La hache dans leurs mains fut l'égalisateur ;
Malheur donc à celui dont l'antique héritage
Rappelait à leurs yeux les grandeurs d'un autre âge
Malheur au prêtre, assez courtisan de son Dieu
Pour murmurer encor son cantique au saint lieu.
Ces grands convertisseurs en matières civiles,
A se les rendre égaux, se jugeant inhabiles,
Appelèrent bientôt le glaive à leurs secours,
Et des proscriptions prolongèrent le cours.
Puis, debout devant eux quand l'homme de génie

Apparut, quand Chénier, ce fils de l'harmonie,
Vint troubler par ses vers leurs sens épouvantés,
Plus sourds que ces dragons que des chants ont domptés,
Mesurant le poète à leur sanglante équerre :
« Cet homme est plus que nous, ont-ils dit ; que la terre
« S'abreuve encor du sang d'un mauvais Citoyen,
« Bourreau, fais ton devoir, ce que tu fais est bien.

. . . .

Et quand au milieu d'eux quelque main fatiguée
Ralentissait la mort qu'elle avait prodiguée,
Ou qu'un seul parmi tous, dans un transport nouveau,
Roi du sang, usurpait le sceptre du bourreau ;
Alors vous eussiez vu ces fils d'un peuple libre,
De la fraternité maintenant l'équilibre,
Par zèle pour la loi, se dévorer entre-eux,
S'asseoir, sans en rougir, à ce festin hideux,
Et sur leurs échafauds qu'un sang français arrose

Voter de la Raison la sombre apothéose.

Alors, peuple, du moins tu marchais mon égal!
La mort seule régnait sur son noir piédestal,
Et sur tous ses enfants cette mère farouche
Versait également les poisons de sa bouche.
A moi l'exil, à toi la faim à ton réveil.
Frère, touchons la main, notre sort fut pareil !...

Mais un homme survint; sur nos têtes égales
Il dressa, pour lui seul, ses pompes triomphales.
Et nous courbions nos fronts sous son large pavois,
Bien plus qu'on ne l'eût fait jusque-là sous nos rois.
La fortune suivit sa route aventurière.
Quand il eut sous son char broyé l'Europe entière,
Il choisit entre nous à qui donner un nom,
A qui de sa couronne octroyer un fleuron,

Et vit en illustrant ses compagnons de gloire,
L'Égalité mourir aux pieds de la Victoire.

On prétend qu'en nos jours la vieille égalité,
Regrettant parmi nous sa courte royauté,
Aux fils de Saint Simon, ses élus, ses prophètes,
Transmit l'ordre récent d'agrandir ses conquêtes.
Mais bientôt repoussé, ce flot de novateurs
De France aux bords du Nil exporta ses erreurs.
Je ne salirai point ma plume à vous décrire
Les impudiques lois de la secte en délire ;
D'autres fléaux le monde est déjà trop rempli,
Couvrons le plus honteux du voile de l'oubli.

Il n'est que toi, mon Dieu, dont l'auguste science
Puisse entre tes enfants maintenir la balance.
Fragiles instruments de ton œuvre divin,
Ta bonté nous créa tous pour la même fin.

Des maux que nous pleurons compensateur sublime,
Celui qui du malheur nous semble la victime,
A tes regards devient et plus noble et plus grand
Que l'orgueilleux paré du nom de conquérant.
Celui qui s'abreuvait des eaux de la misère,
Tu daignes le nourrir du pain du sanctuaire;
L'orphelin oublié, qui pleure un long ennui,
Voit ton verbe fait homme et qui pleure avec lui.
Les grands sont méconnus par tes lois tutélaires
S'ils ne se font petits pour soulager leurs frères,
Et marquant sur nos fronts ton immortalité,
Seul tu peux proclamer la sainte égalité.

IV.

L'Ange Gardien.

3

IV.

L'ANGE GARDIEN.

I.

Quand je naquis à la lumière,
Un ange glorieux et beau
Du ciel descendit sur la terre,
Et s'approcha de mon berceau.

Il n'avait pas le regard sombre
De l'Althète mystérieux,
Qui combattit long-temps dans l'ombre
Contre Jacob aimé des cieux.

C'était l'ange à l'âme attentive
Qui, poussant son lit de roseaux,
Guidait doucement vers la rive
Moïse, bercé sur les eaux.

Le doux regard de sa paupière,
Aimait à s'attacher sur moi;
Du seigneur il suivait la loi,
En me veillant dans le mystère.

Car Dieu dit : « Ange, que ta main
« Porte le fils dema tendresse,
« De peur que son pied ne se blesse

« Contre la pierre du chemin. » (*).

A l'amour d'un gardien si tendre
Sans doute cet ordre fut doux :
Ainsi qu'une mère aime à prendre
Son nouveau-né sur ses genoux.

Et là, sur un sein tiède encore,
Et palpitant d'un chaste amour,
Présente à l'époux qu'elle adore,
L'heureux fruit qu'elle a mis au jour ;

Ainsi vers les cieux, ô mon ange,
Tu soulevais mon jeune cœur,
Et je bénissais le Seigneur,
Dont tu m'apprenais la louange.

(*) B. 90. V. 15.

Et le Dieu des petits enfants,
Quand je le priais pour ma mère,
Exauçait déjà ma prière,
Car il aime nos premiers chants.

Enfant, si ta mère sommeille,
(Ainsi nous l'enseigne la foi),
Une autre mère est là, qui veille;
Et cette mère, ange, c'est toi.

Oh! priez-le, votre bon ange,
Priez-le bien, à deux genoux,
Car jamais son amour ne change,
Et c'est son Dieu, qu'il aime en vous

II.

Plus tard vous le verrez, quand la mâle jeunesse

Brisant le joug étroit qui la dompte et la blesse ,
Comme un robuste Spartacus,
S'abandonnant aux flots des tempêtes humaines ,
Echangera bientôt pour de plus lourdes chaînes
Les doux liens qu'elle a rompus ;

Quand, rêvant aux plaisirs, son ardeur frénétique
Traversera les feux de son brûlant tropique,
Vidant la coupe des amours ;
Et que pour éclairer la sombre nuit du crime
Ses vœux n'appelleront au versant de l'abîme,
Que l'affreux doute, à son secours :

Alors vous le verrez, votre ange tutélaire,
Qui près de vous, enfant, remplaçait votre mère ,
Ce divin messager des cieux,
S'attacher à vos pas comme un ami d'enfance ,
Et vous suivre aux sentiers où croupit la licence ,

Pleurant et détournant les yeux.

Du cygne éblouissant, ainsi quand la couvée
Déjà blanche, et joyeuse, et que l'on croit sauvée
S'abime en un bourbier fangeux ;
La mère sans ternir l'éclat de sa parure ,
Préfère de ses fils supporter la souillure
A la douleur d'être loin d'eux.

N'auriez vous pas un jour, quand l'âme frémissante
Contre l'ardent plaisir veut lutter impuissante,
Et faible courbe les genoux ;
Comme une voix d'en haut qui vous est parvenue ,
Dites, n'auriez-vous pas d'une voix inconnue,
Entendu les accents en vous

Soupirs, cuisants sanglots, remords, douleur intime,
Aiguillons déchirants , qui poursuivent le crime ,

Vifs regrets, ou lointain espoir ;
N'était-ce pas la voix de votre ange fidèle,
Qui sans cesse oublié, sans cesse vous rappelle
Du chrétien le noble devoir.

Et puis, quand le Malheur, au milieu de vos fêtes,
D'épine, au lieu de fleurs, vient couronner vos têtes,
Comme un convive inattendu ;
Et brisant sous ses pieds la coupe de délice,
Vous dit, en présentant son douloureux calice :
« Buvez le vin qui vous est dû ! »

Et voyant s'envoler les jours de votre joie,
Lorsque ces faux amis, que votre or vous envoie,
Avec vos plaisirs auront fui,
Quel est cet autre ami, qui, trompant votre attente,
Seul, viendra ranimer votre âme défaillante ?
C'est votre ange, c'est toujours lui.

Le doute vous poursuit, le désespoir vous tente;
Pauvre vaisseau sans mât, battu par la tourmente,
Et qu'étreignent les flots jaloux;
Qui, des cieux qu'il connut, invoquant la lumière,
Au port veut ramener la nef aventurière?
Ange divin, c'est encor vous.

III.

Mais le temps est venu. —C'est la saison nouvelle,
Où la fleur de mes ans commence à se flétrir;
O toi qui me guidas, ô mon gardien fidèle,
Viens m'aider à mourir.

Il semble autour de moi que tout tremble et s'efface;
Tout se perd, tout s'enfuit dans un douteux lointain;
Et l'ami que j'aimais me voit tomber, et passe
Sans me tendre la main.

Amour, gloire, plaisir, image radieuse.
Fortune, dont l'éclat m'éblouit un moment,
Je vous laisse aujourd'hui sur ma route poudreuse,
Comme un vieux vêtement.

Vous pressant dans mes doigts, j'ai goûté votre lie,
Comme d'un vin nouveau goûte le vendangeur ;
Mais je ne trouve en vous qu'amertume et folie
Qui soulèvent le cœur.

Les rêves sont finis, la vérité commence,
Et brille à mes regards dans un jour effrayant ;
Je vois les deux bassins de la juste balance :
Quel est le plus pesant ?

Ah ! jetons-y du moins, à mon heure dernière,
Quelques soupirs tardifs d'amour et de douleur ;

Ange, inspire à mon âme, inspire une prière
Qui touche le Seigneur.

A ton Dieu, d'un mourant porte la plainte amère....
Pendant ma longue erreur, j'ai tant bravé sa loi !
Peut-être en ce moment il repousse ma mère
Qui l'implore pour moi.

O mon âme, chassons cette image trompeuse ;
Le cri du repentir de Dieu suspend les coups,
Et le Christ a jeté sa croix victorieuse
Entre sa foudre et nous.

J'espère, car j'entends ta voix intérieure,
O mon ange ! et déjà, m'élevant vers les cieux :
« Viens, me dis-tu, voici ta future demeure ;
» Viens, montons-y tous deux.

Puisse mon âme alors, qui te dut sa victoire,
S'envoler avec toi dans un soupir d'amour,
Et, désormais ta sœur, s'abîmer dans la gloire
Du céleste séjour.

V.

Epilogue.

V.

ÉPILOGUE.

Peuple, ici ce n'est plus une fable menteuse,
Ou le rêve indiscret d'une muse pieuse
Stipulant pour le ciel sur ta crédulité.
Non , ces traits sont frappés du sceau de vérité ;

La foi les inscrivit comme un de ses mystères.
Multipliant les feux de ses vives lumières,
Quand la verrai-je en moi s'accroître et s'enflammer,
Et le peuple, en mes chants, la connaître et l'aimer?
Que ne suis-je l'encens qu'un chaste feu dévore,
Qui monte vers son Dieu, parfume et s'évapore!
Du moins, que n'ai-je pu recueillir en mes vers
Quelque lointain écho des célestes concerts?
Du vrai Dieu, cependant, jeune et faible interprète,
Ma bouche à son appel ne reste pas muette;
Comme Adam, je n'ai pas fui devant mon auteur,
Mais de son joug divin j'ai compris la douceur.
Ainsi, me dérobant aux passions humaines,
Du seul vrai, du seul bon, je veux porter les chaînes,
Et si je n'atteins pas à l'immortalité,
On lira sur ma tombe : *Amour et vérité*.

VI.

Première absence.

VI.

PREMIÈRE ABSENCE.

Ballade.

Gaston, valeureux chevalier,
Laissait, partant pour guerroyer,
En son manoir une épouse bien chère.
Pleurant l'absence du héros,

Seule, elle disait en ces mots
Sa plainte amère :

« Depuis qu'ai perdu mes amours,
» L'ennui pèse sur tous mes jours
» Et mon bonheur n'a duré qu'une aurore
» Les songes troublent mon sommeil,
» Et, jadis si doux, mon réveil
» M'attriste encore.

» Loin de son regard enchanteur
» Mon ame, veuve de bonheur
» Comme une fleur tristement s'est fanée
» Pleurant ses longs embrassemens
» Comme une colombe au printemps
» Abandonnée.

» Merci gloire ! — Mieux vaut l'amour,
» Il est doux, sûre du retour
» A noble cœur d'unir sa destinée,
» Et comme on s'aima le matin
» De s'aimer encore à la fin
» De la journée.

» Quand j'évoque son souvenir,
» Vers moi ne vois plus revenir
» Que des fragmens qu'aussitôt je rassemble ;
» Et quand le possède en mes yeux,
» Un trait soudain trompant mes vœux
» Manque à l'ensemble.

» Je crois le voir dans les combats
» Sans cesse affronter le trépas,
» De sa vaillance, hélas ! mon cœur murmure ;

» A la mort voudrais l'arracher.....
» Quand pourrai-je enfin détacher
» Sa lourde armure,

» S'il n'allait plus me revenir!.....
» — Triste présage, à te bannir
» Loin de mon cœur un tendre espoir m'invite :
» Oui, je veux croire à son retour;
» La douleur pour tromper l'amour
» Vient assez vite. »

Sa douce voix chantait encor
Lorsque le son lointain du cor
Troubla soudain sa plainte solitaire.....
— De Gaston le palefroi noir
Revenait, tout seul, au manoir,
Après la guerre.

VII.

Le prêtre.

VII.

LE PRÊTRE.

I.

En des temps éloignés, âge simple et pieux,
La guerre régnait seule aux cœurs de nos aïeux ;
L'honneur, ce mot que Dieu fit exprès pour la France,
De ces vieux chevaliers fut toute la science :

Ils ne reconnaissaient pour devise et pour loi
Que leur dame et leur Dieu, la patrie et le roi,
Et ces hommes d'airain qui rêvaient aux victoires
Avaient mis l'ignorance au nombre de leurs gloires.

Mais le prêtre du Christ recueillit en ses mains
L'héritage oublié du reste des humains,
Et le docte savoir que repoussait le monde
Arrêta près de lui sa course vagabonde.
Ainsi voit-on la source indécise en son cours
Se perdre et s'abîmer en d'inconstans détours,
Mais si, plaignant ses eaux, quelque main bienfaisante
Vient creuser un bassin pour l'onde obéissante,
Soudain précipitant ses murmurans canaux
Elle y viendra fixer le cristal de ses eaux,
Et le faible courant qui n'existait qu'en songe
Devient un lac brillant où le cygne se plonge.
Tels s'ouvrirent bientôt ces asiles pieux

Où des hommes, amis du silence et des cieux,
Charmaient par le travail leur longue solitude
Et remplissaient leurs jours de travail et d'étude,
Philosophes sacrés dont les saints monumens
Ont éclairé déjà la sombre nuit des temps,
Et, comme des fanaux sur nos rives obscures,
Doivent guider nos pas jusqu'aux races futures.

Le bruit de leurs vertus, de leurs doctes travaux
Retentit dans le monde en de lointains échos;
Bientôt à leurs conseils les rois les convoquèrent
Le peuple les bénit et les grands les flattèrent,
Et ces hommes vantés virent leur piété
Accroître à tous les yeux leur sainte autorité.
Ils ne songèrent plus que le Christ eût pu dire:
« Je n'ai point en ce monde établi mon empire; »
Et négligeant dès-lors leur vieille mission
En leur cœur simple et droit naquit l'ambition.

Puis, comme un faux ami qui flatte pour séduire,
L'opulence près d'eux tenta de s'introduire :
Ce ne furent d'abord que des trésors pieux
Dernier don, que léguaient en mourant nos aïeux ;
Puis les grands et les rois, fondant des monastères,
Du moine laboureur agrandirent les terres.
De la culture au peuple enseignant les leçons
Ses travaux au désert obtenaient des moissons.
Reconnaissance à lui! — Mais dans ses mains habiles
Ces biens s'accumulaient plus dangereux qu'utiles,
Le luxe triompha de sa longue rigueur,
Et la vertu bientôt s'exila de son cœur :
Ainsi, nourri par Dieu qui protège sa fuite,
Jadis dans le désert, l'ingrat Israélite
De la manne du Ciel croit s'enrichir en vain,
Ses trésors amassés souillent bientôt sa main.

Cependant les grandeurs et les biens de l'église

Devenaient pour le monde une terre promise,
Et sans interroger leurs goûts ni leurs talens
Le riche au fond du cloître exila ses enfans.
Cet asile au désordre offrit une ombre amie,
Et des vices du siècle il connut l'infamie.
Brillaient encore pourtant d'éclatantes vertus ;
Car le Ciel est toujours pour ses fils abattus
Ou des guides puissans, ou de sages modèles,
Amis qui, dans la paix, parlent aux cœurs fidèles ;
Divins consolateurs, ôtages précieux,
Dont Dieu, pour quelques jours aime à priver les cieux.

II.

Cet âge est loin de nous.—Un autre âge commence ;
Age au libre regard, dont la robuste enfance

Les mains rouges de sang, jouait aux échafauds,
A qui la gloire, après, fit porter ses drapeaux.
Age où tout est confus, scepticisme et croyance,
Où tout semble englouti comme en un gouffre immense,
Dans les vastes bouillons se grossissant soudain
Lançant avec fracas des débris de son sein ;
Age où tout m'apparaît en démence, en délire,
Et qui semble pourtant avide de produire ;
Age qui dans l'horreur d'un bouleversement
Semble annoncer au monde un autre enfantement ;
Des hommes dont la fourbe à l'orgueil réunie
Poursuivait le très-haut de sa froide ironie,
Regardant autour d'eux, et reculant d'effroi,
Ont déjà, les premiers, redemandé la foi.
Ils sentent dans leur cœur (cruelle expérience !)
Le vide inattendu d'une sainte croyance,
Et moi, dans l'âge encor où vivre n'est qu'un jeu
J'ose parler au peuple et lui nommer son Dieu.

Peuple! ajoute à mes chants une foi sans contrainte
D'un cœur libre et loyal ils conservent l'empreinte;
J'ai trop voué mon culte au Dieu de liberté
Pour travestir ici l'auguste vérité.
Je parle, du Christ seul le saint zèle me touche
Son culte est dans mon cœur, sa parole en ma bouche:
Repousse des méchans le symbole imposteur,
Peuple! retourne enfin au culte du Seigneur.

Du prêtre si j'ai peint la mondaine influence
S'appuyant du savoir et vivant d'opulence,
Pourrais-tu de nos jours redouter ces abus?
Ton tonnerre gronda! — Soudain ils ne sont plus.
— Réponds, qui pourrait donc t'effrayer en un prêtre?
Le savoir? mais le monde a voulu tout connaître,
Du fond de son orgueil présomptueux et vain
Il a voulu monter jusqu'au Verbe divin,
Et croyant de la foi dépasser la lumière

C'est la foi qu'il retrouve au bout de la carrière.
—La richesse?—Ici, peuple, à tes yeux, par pudeur,
Que ne puis-je voiler ton propre déshonneur?.....
Ses biens, tu les as pris au jour de ta colère..,..
Mais ne rappelons pas ta vengeance à la terre,
Un pardon généreux, peuple, a tout effacé :
Le prêtre de son cœur a banni le passé.
Oh dis, serais-tu donc moins grand, moins magnanime
Que l'homme dépouillé qui pardonne ton crime,
Que le père exilé qui pleura ses enfans,
Fils ingrats et cruels, aux bras nus et sanglans,
Heureux, quand Dieu voulut apaiser la tempête
De trouver une pierre où reposer sa tête.

Voilà l'homme! voilà le prêtre du Seigneur!
Son âme fut jetée au creuset du malheur,
Et, semblable au métal que le feu purifie,
La vertu dans les pleurs croît et se fortifie.

Par la main du très-haut monarque détrôné,
Il contemple son Christ d'épines couronné,
Et s'abaissant enfin jusqu'au divin modèle,
Humble et pauvre, il voit mieux combien sa part est belle
O prêtre du vrai Dieu, ton ministère est grand.
Las du doute, aujourd'hui le monde te comprend
Non revêtu des dons de l'humaine puissance
Et fatiguant les yeux de ta vaine opulence.
Mais fort par ton exemple, et grand par tes vertus,
Trésors des anciens jours que nous avons perdus.
Il veut pour assurer ta nouvelle influence,
Aux sentiers du savoir que tu marches d'avance.
Et te reconnaissant pour un guide nouveau
De la foi, sur tes pas, il suivra le flambeau;
Il veut qu'indifférent aux choses de la terre,
Soldat de Jésus-Christ tu portes sa bannière,
Comme lui, parmi nous descendu pour souffrir,
Prêcher la charité, pardonner et bénir.

7 août 1835.

VIII.

Prière à la Madone.

VIII.

PRIÈRE A LA MADONE.

Pour la dernière fois, ô Vierge, quand ma mère
A l'autel qu'elle aimait me guida par la main,
Sa bouche t'adressa cette courte prière,.....
Et j'étais orpheline, hélas! le lendemain :

— « Je te laisse ô Vierge fidèle
» L'enfant que je ne dois plus voir,
» En mourant, j'emporte l'espoir
» Que tu me survivras près d'elle. »

Madone, tu le sais, j'ai pleuré bien long-temps,
Mais ton regard veilla si bien sur mon enfance.....
Je grandis, tu donnas à mon adolescence
Un ami,— notre amour vit déjà trois printemps.

Et c'est encor moi qui te prie,
(Car Dieu dit: priez tous les jours.)
De donner, ô Vierge Marie,
Un fruit à nos jeunes amours.

Au nid qu'elle a tissu, la timide colombe
Voit bien ses deux petits voltiger tous les ans,
Et si, comme on le dit, le pélican succombe,

C'est pour avoir donné la vie à ses enfans.

A son agneau tout blanc qui bêle,
Je vois accourir la brebis,
Et la poule endort sous son aile,
Chaque soir, ses nombreux petits.

Oh! qui me donnera le nom charmant de mère?...
Moi, si j'avais un fils je l'aimerais si bien!
Tu dois comprendre, toi! mes vœux et ma prière,
Toi-même n'as tu pas un enfant sur ton sein?

Un enfant! la gentille chose
De le voir, quand son front sourit,
Tendre ses petits bras de rose
A l'heureux sein qui le nourrit!

Sa mère de bonheur triomphante et ravie

Le montre avec orgueil, et dit : il est à moi !
Et chacun le contemple avec un œil d'envie....
O Vierge, mon amour, je n'ai d'espoir qu'en toi!

Si quelque jour je deviens mère,
L'enfant dont tu m'auras fais don,
Je te l'offrirai la première,
Et je veux qu'il porte ton nom.

Jeune encor il saura tes bienfaits, ta puissance,
Et j'ornerai son cœur de naissantes vertus,
Ainsi qu'à ton autel, aux jours de mon enfance,
Je t'apportais les fleurs qui te plaisaient le plus.

Il saura que dès la jeuuesse
Il faut honorer le Seigneur,
De son pain nourrir la faiblesse
Et pleurer avec la douleur.

Oh! donne-moi ce fils!—Je veux, je veux moi-même
A ton autel béni guider ses premiers pas,
Et ses petites mains, pour montrer comme il t'aime
Imiteront l'enfant que je vois dans tes bras.

Là, tous deux, bien long-temps, j'espère,
Nous viendrons prier chaque jour,
Jusqu'à ce qu'il vienne à son tour,
Tout seul, te prier pour sa mère.

29 mars 1835.

IX.

Les Falaises de Flamanville.

IX.

LES FALAISES DE FLAMANVILLE (*)

I.

Salut! rochers témoins des premiers jours du monde.
Mystérieux chaos dont j'aime la grandeur ,
Rempart infranchissable où la vague profonde
Rugit comme un esclave aux pieds de son vainqueur.

(*) Voyez les notes à la fin du volume.

Vos beautés tristes et sauvages
Portent le sceau des anciens jours,
Où Dieu pour venger ses outrages,
Des flots ne retint plus le cours.
Vos masses lourdes et blanchies,
S'étonnant de se voir franchies,
Luttèrent alors vainement;
Vos forteresses s'écroulèrent,
Et comme un vain sable, roulèrent
Au fond de l'abîme écumant.

Puis bientôt, quand la voix puissante
Du Dieu qui pardonne et punit,
Eut dit à l'onde frémissante
De rentrer dans son vaste lit,
Bondissant sous ses grottes sombres,
Ainsi que d'immenses décombres
Elle vous laissa sur ses bords,

Et sur vos têtes prophétiques.
Où la tempête a ses cantiques,
Moi, je rends mes faibles accords.

II.

Oh! que l'homme est petit quand son néant contemple
Les terrestres beautés de ton œuvre immortel !
Est-il donc vrai, mon Dieu, si le monde est ton temple
Que tu choisis nos cœurs pour y placer l'autel?

Nous, plus faibles que ta pensée
Que nous ne pouvons contenir,
Nous, dont la sagesse insensée
Est sans regard pour l'avenir ;
Nous, dont l'âme ne te retrace

Que comme une ombre qui s'efface
Au lac où le vent va frémir ;
Essence coupable et plaintive,
A la douleur seule attentive,
Et que tu créas pour gémir.

Pourtant, mon Dieu, ce n'est point l'âme
Qui proclamant ton nom pompeux,
Croit l'écrire en lettres de flamme
Après l'avoir lu dans les cieux ;
Ce n'est point cette âme orgueilleuse
Où, quittant ta cour glorieuse
Tu viendras fixer ton séjour ;
Mais c'est l'âme humble en sa pensée
L'âme souffrante et délaissée,
Qui sert d'asile à ton amour.

III.

Monts, antique océan, que j'aime vos abîmes !
Dieu semble en traits plus clairs s'y montrer à nos yeux,
Et vos âpres sommets sont des gradins sublimes
D'où l'âme est plus agile à monter vers les cieux !

Elle y monte avec la tempête
Qui va gronder sur l'océan,
Antique et puissant interprête
Des vengeances du Tout-Puissant :
Avec la vague étincelante
Qui se dresse, écume et serpente
Sur la crête des noirs brisants,
Et, versant des flots de lumière,
Retombe ainsi qu'une poussière
De saphirs et de diamants.

Elle aime à suivre la nacelle,
Qui, se balançant sur les flots,
A la brise livrant son aile,
Court sur la foi des matelots;
Elle aime à suivre le navire
Qui des mers tient le vaste empire,
Et qu'attend un sort glorieux;
Tandis que l'oiseau du rivage
Gaiement s'abandonne à l'orage,
Car il a son pilote aux cieux!

IV.

Mais, ô rochers battus par tant de flots et d'âges
Quel fer profanateur envahit vos remparts?....
D'où vient que l'homme, ô mer! s'attache à tes rivages,
Comme au boa gisant, d'avides léopards!

Il a sondé ces basiliques,
Et renversant leurs fronts vantés,
Il taille en leurs sacrés portiques,
Les dalles noires des cités !
Là, de l'homme avide et superbe
Les pieds fouleront comme l'herbe
Leurs sommets jadis triomphants,
Et l'émeute, au lieu des tempêtes,
Bientôt bondira sur leurs têtes
Qu'ont respecté quatre mille ans !

N'importe, ô roches séculaires !
Comme l'oiseau du vieux manoir,
Vos ruines hospitalières
A leurs pieds me verront m'asseoir :
Là vers Dieu je m'élance, et prie
Pour la France, pour ma patrie
Qui lutte, aux cris des factions ;

Puis, me repliant sur moi-même,
Je montre à Dieu tous ceux que j'aime,
Pour qu'aux cieux il grave leurs noms.

Flamanville, 21 août 1835.

X.

Rondeau.

X.

RONDEAU.

Un peu d'amour est un bienfait si doux,
Que, nous voyant, l'ange en serait jaloux,
Si dans les cieux n'était l'amour lui-même ;
Du pur bonheur l'amour est seul l'emblème,

Avec l'amour tout le ciel est en nous.
Quand du malheur vous éprouvez les coups,
Quel baume alors, Dieu répand-il sur vous
Pour adoucir votre douleur extrême?
— Un peu d'amour !

Oh ! trop souvent que les hommes sont fous
De profaner l'amour comme ils font tous !
Pour moi, mon Dieu, qui ne vis si je n'aime,
Bienfait unique, à ta bonté suprême
Pour tous mes jours je demande à genoux,
Un peu d'amour.

XI.

Fidélité.

XI.

FIDÉLITÉ.

A M. le Vte W.....

L'honneur est fait avec de la fidélité
Et la honte avec le parjure.

Vte Walsh.

Fidélité !... Ce mot, ami, fut ta devise,
Devise des aïeux, que tu l'as bien comprise !
Esclave du serment et ferme dans ta foi,
Le vieil honneur français trouve refuge en toi.

—Que t'importe, après tout, qu'un jureur imbécile
Trouve, pour son grand cœur, ta constance trop vile?
Que te font leurs clameurs? Athlète généreux,
De toute ta hauteur n'es-tu pas plus grand qu'eux?
Nains félons au pied plat dont la bouche impudente
Met, au plus juste prix, ses parjures en vente;
Arlequins déhontés qui portent sur leur front
De vingt serments trahis le trop public affront;
Acteurs toujours sifflés du drame populaire
Proscrivant aujourd'hui ceux qu'ils servaient naguère,
Et qui voudraient prêter serment à Lucifer,
S'il allait, par progrès, donner charte à l'enfer.

Mais toi n'entends-tu pas la voix consolatrice
D'un cœur que tu n'as point offert en sacrifice?
Ne te livres-tu pas au noble et doux espoir
De n'avoir point envain su remplir ton devoir?
Pour moi qui suis si jeune et sans expérience,

J'ai murmuré tout bas mon serment à la France,
Quel est-il ?— Nul n'a droit de me le demander,
Et je viens près de toi, m'instruire à le garder.

Heureux, heureux celui dont la docile enfance,
Cultiva la vertu même avant la science,
Et dès ses jeunes ans ne reçut en son cœur
Que les sages leçons qui font germer l'honneur ;
Heureux encor celui qui peut, dans sa carrière,
S'attacher sans rougir aux pas de son vieux père,
Et contracte en naissant le devoir glorieux,
De ne point déroger au sang de ses aïeux.
Les miens sont peu connus, mais leur noblesse obscure
Ignore aumoins l'éclat d'une illustre souillure ;
Ils n'ont point dépouillé la veuve et l'orphelin,
Et le pauvre jamais ne les priait en vain ;
De leurs complots fameux sans fatiguer l'histoire
A servir leur pays ils placèrent leur gloire,

Et, comme toi, fidèle à nos antiques lois,
Leur bouche, noble ami, n'a juré qu'une fois.
Aussi leur nom m'est cher, comme au fils du bocage
Est cher depuis vingt ans son modeste lignage :
Je me dis en voyant ce qu'ont fait nos aïeux
Qu'il est bon, qu'il est beau de faire aussi comme eux,
Et même en ses erreurs fût sa gloire flétrie,
J'ai fait de tout moi-même hommage à ma patrie.

Oui, je me donne à toi tout entier (*fors l'honneur*)
France, car si jamais, ambitieux flatteur,
Réclamant, sans rougir, ma part d'ignominie
J'allais, reptile impur, m'engraisser d'infamie;
Ou si, courbant un jour d'hypocrites genoux,
J'allais; Deutz ou Judas, m'associer à vous,
Que Dieu brisant plutôt la trame de ma vie,
Remplace par l'oubli la gloire que j'envie,
Du moins, intact et pur, par ce bienfait nouveau

J'emporterais l'honneur au fond de mon tombeau,
En terminant sans bruit ma rapide existence,
Je mourrais plein d'amour et surtout...d'espérance.

XII.

La mort du soldat.

XII.

LA MORT DU SOLDAT.

A la Mémoire de Richepance. (*)

Il grandit dans les camps ; l'étendard tricolore
D'un filial amour avait rempli son cœur,
Et quand vint Waterloo, le soldat jeune encore
Pleura long-temps son Empereur.

*) Voyez les notes à la fin du volume.

Mais bientôt à Cadix en nous voyant combattre,
Il comprit que la gloire aimait aussi les lys,
Et que le drapeau d'Henri quatre
N'était pas plus *conscrit* que l'aigle d'Austerlitz.

Puis, quand la vile calomnie
Nouvel interprète des lois,
Du manteau de l'ignominie
Eut couvert le meilleur des rois ;
Au serment de l'honneur fidèle
Prêt à mourir pour sa querelle,
Le brave accourt pour le venger ;
Mais trompé dans son espérance,
Il suspendra sa noble lance
A côté du drapeau d'Alger.

Et pourtant son âme est encore
Avide de nouveaux lauriers.

Il brule de revoir l'aurore
Dorer le casque des guerriers.
France ! ton amour le domine ;
Anvers, Mascara, Constantine,
L'appellent... au jour du combat
Il marchera, mais volontaire,
Et n'acceptera pour salaire
Que la mort, la mort du soldat.

Ce prix, il l'a trouvé !.... sur sa large poitrine
Sublime sanctuaire où reposait l'honneur,
Il offre un but trop sûr aux feux de Constantine,
Il tombe et n'a pas un vengeur !
Sur des fusils porté le preux mourant s'avance,
Et vers le Dieu des forts levant ses yeux éteints,
Il a dit : je meurs pour la France !
—La France !... ont retenu les échos africains.

Et semblable à Bayard qui sur sa bonne épée

En mourant, à son Dieu jurait son repentir,
De souvenir de foi sa grande âme occupée
Apprenait la mort du martyr.
Puis, laissant, plein d'espoir, sa dépouille à la terre,
Comme un aigle royal il s'élevait aux cieux,
Et son noble aïeul et son père,
Tous deux applaudissaient son départ glorieux.

Si tes amis, ô Richepance,
Pleurent l'absence du héros,
Dans leurs cœurs français, ta vaillance
A trouvé de nombreux échos.
Essaim que le printemps ramène,
Bientôt vers la rive africaine
Plus nombreux ils prendront l'essor,
Et toujours épris de la gloire,
Au bruit du canon de victoire
Tes os tressailleront encor.

Janvier 1837.

XIII.

France et Bretagne.

XIII.

FRANCE ET BRETAGNE (*).

A M. Th. de la V.......

Quand j'entendis ta voix, enfant de la Bretagne,
Je crus ouir l'écho de la vieille montagne,
Où du Dieu des Gaulois le tonnerre gronda,
Et qui fut le berceau des fils de Velléda.

(*) Voir les notes à la fin du volume.

J'aime à nos vieilles mœurs te retrouvant fidèle,
A voir comme en tes chants le chrétien se révèle :
Ta foi, je la comprends, j'adore aussi ton Dieu.. .
Nos cœurs au même autel offrent le même vœu,
Et du Christ tous les deux si l'amour nous inonde,
C'est que son sang paya la liberté du monde.
Fils du pays d'Iwen, oh oui, je te comprends
Quand la liberté sainte emprunte tes accents,
Et pleurant sur les croix qu'osa briser l'impie
Tu signales l'affront que ta douleur expie !
A toi, libre toujours, à toi jeune chrétien,
J'offre un cœur qui t'admire et qui répond au tien;
Mais trop épris des lieux témoins de ton enfance,
Breton, quand je te vois répudier la France,
Quand de nos vieux Valois repoussant les bienfaits
Tu dis dans ton dédain : « je ne suis pas Français! »
Alors à tant d'orgueil mon cœur n'osant se rendre,
Sans cesser de t'aimer, cesse de te comprendre.

Oh! pourquoi rétrécir ainsi ton noble amour?
Dis, que n'es-tu Français et Breton tour-à-tour?
Français, pour qu'en ces jours où la mère patrie
Forme de ses enfants sa couronne chérie,
Te choisissant comme eux, ainsi qu'à ses amis
Elle vous montre, heureuse et fière, aux ennemis;
Français, s'il faut donner des lauriers à ses gloires,
Pleurer sur ses malheurs ou chanter ses victoires:
Breton, si du Seigneur il faut suivre la loi,
S'il faut courber son front sous le joug de la foi,
Si de l'antique honneur la voix mâle et sonore
Par de jeunes accents doit retentir encore;
Breton s'il faut aimer, Breton s'il faut souffrir,
Lutter comme un héros, tomber comme un martyr!

Oh! quand il faut du Christ venger l'injuste outrage,
Je suis Breton aussi, car je hais l'esclavage;
Je suis aussi Breton quand il faut dans mes chants,

Rendre à Dieu son autel, son culte et son encens ;
Je suis aussi Breton, car j'aime ma patrie
Et mon front rougirait de son ignominie.
Mais je le vois, ami, je te calomniais,
Car si je suis Breton, tu dois être Français :
Hé ! n'as-tu pas quitté ton aride bruyère
Comme l'oiseau des champs qui cherche la lumière,
Et prolongeant déjà son vol audacieux
Sans mesurer son aile a mesuré les cieux ?
Près de Chateaubriant, maître en fait d'héroïsme
Ne te formes-tu pas au vrai patriotisme,
Et dans nos jeunes rangs, partageant nos efforts,
Ne prends-tu pas ton poste au milieu des plus forts?
— Sous l'étendart du Christ dont l'amour nous rassemble
Si tu le veux, ami, nous combattrons ensemble,
Et tous deux appuyés sur l'immortelle croix,
Pour dire ses grandeurs, nous unirons nos voix.
Tous les deux consacrés au culte de la France

Nos cœurs ne formeront qu'un vœu, qu'une espérance ;
Et semblables aux preux, frères dans les combats,
Frères pour les lauriers, frères même au trépas,
Tous deux quand du pays cesseront les alarmes
Ensemble, au même autel nous suspendrons nos armes.

Paris, 29 mars 1836.

XIV.

A Mme la M^ise^ de L...

XIV.

A MADAME LA MARQUISE DE L....

J'aime tes souvenirs si pleins de poésie,
Fleurs qui n'ont rien perdu de leur parfum lointain;
Ah ! redis-nous encor ces choses d'Italie
Que tu nous dis si bien.

Montre-nous le Forum et sa ruine immense,
La Rome de Jésus, et celle des Césars,
Cité qui du Très-Haut réfléta la puissance
Sur ses deux étendarts;

L'un sanglant: — tout trembla sous les aigles romaines
Que guidait aux combats l'ange exterminateur;
Au lieu de les donner l'autre brisa les chaînes,
C'est la croix du Sauveur!

Alors, ivre de honte en sa chute profonde
Rome allait s'écroulant comme une autre Memphis,
Mais Dieu la relevant dit: sois reine du monde,
Ton roi sera mon fils.

Oh! fais-nous éprouver ce qu'éprouva ton âme
Quand, la première fois, au parvis du saint lieu
Un vieillard tout blanchi, faible comme une femme

T'apparut comme un Dieu !

Chante ! sur tes accents j'aime à monter ma lyre,
Tes chants si beaux, vois-tu, sont un bienfait pour moi !
Je les garde en mon âme, et ceux qu'elle m'inspire
Sont plus dignes de toi.

De tes amis lointains j'ai bien compris l'ivresse,
Ils doivent maintenant accuser ta rigueur ;
Et tu dois mieux juger de leurs jours de tristesse
Par nos jours de bonheur.

Si vers Naples pourtant je volais à ta suite ! ....
Je voudrais séparer mon âme par moitié,
La plus triste serait pour tous ceux que je quitte
L'autre pour l'amitié.

XV.

Une société sans Dieu.

XV.

UNE SOCIÉTÉ SANS DIEU.

A M le Vte de J......

Quand l'homme, se croyant seul arbitre suprême,
De France, par décret, bannissait Dieu lui-même,
Et, comme les Titans, lui disputait les cieux,
Dieu dit : « Retirons-nous de l'homme ; sa démence

» Servira d'instrument à ma juste vengeance! »
Il dit, et détourna ses yeux.

Alors, loin du regard qui dirige le monde,
L'affreux Chaos sur nous posa son sceptre immonde;
La loi céda bientôt sa balance aux bourreaux ;
Et sur les vieux débris du trône qui s'écroule,
Nous n'entendîmes plus que les cris de la foule
Applaudissant au pied des échafauds.

Les hommes fatigués du joug de la justice,
Ne reconnaissaient plus, dans leur sanglant caprice,
Qu'un devoir, la vengeance! qu'un instrument, la mort!
Et des crimes vainqueurs les cohortes puissantes
Se heurtaient au grand jour, et bravaient, triomphantes,
L'aiguillon brûlant du remords.

. . . .

Et la France, aux bras nus de la démagogie,

Se vautrant aux plaisirs d'une hideuse orgie,
Livrait au vice impur les trésors de son sein;
Les monstres se cherchaient, et le fils de la femme
Devait être, en ces jours, le fruit d'un couple infâme
Pour mériter le nom de citoyen.

Ils n'avaient plus de Dieu: mais leur vaine sagesse
Voulut *de la Raison* se faire une déesse
Et l'installer vivante aux degrés du saint lieu:
Pour qu'elle accueillît mieux leur encens frénétique,
On la prit dans la fange..... et la fille publique
Posa sur l'autel du vrai Dieu!

Mais parmi les méchants il est un juste encore,
La foi soutient son cœur, la vertu le décore,
Dieu pour en faire un père en avait fait un Roi....
— Il faut que dans le sang la liberté se fonde:
Ils ont frappé le juste! et les peuples du monde,

Muets témoins, tressaillirent d'effroi.

Car jamais, fors le jour où l'ingrate Solime
De ses longues fureurs prit un Dieu pour victime,
Le glaive n'atteignit de plus noble héros ;
De Jésus expirant disciple magnanime ,
Louis ne se vengeait à cette heure sublime
Qu'en pardonnant à ses bourreaux.

Leur crime fut si grand que l'aveugle vengeance
Du Sort, seul Dieu qu'alors eût adoré la France
Frappa d'un sceau de mort leur front ensanglanté;
Et d'un reflet maudit colorant leur mémoire,
La flétrit désormais par la main de l'histoire
Du sceau de l'immortalité.

Quarante ans ont passé.—Quarante ans! et leur trace
Est pourtant chaude encor au monde où tout s'efface;

Mais eux! dans ta colère, ô Sort! qu'en as-tu fait?
Où sont donc aujourd'hui Saint-Just et Robespierre?....
Par ces tigres flatté, le lion populaire
Dans leur sang lava leur forfait.

Où sont ces vils Brutus et leurs tremblans Séides?
Où sont ces vieux Marat, singes des vieux Atrides?
La Mort depuis long-temps sur eux fixa son choix;
Et de Collot mourant la plage américaine
Retentit, pour que tout dans l'univers apprenne
Comment le Sort venge le sang des Rois.

—Peuple! voilà pourquoi, comme en un sanctuaire,
Je conserve en mon cœur le triste anniversaire
Que proscrivent en vain des tribuns orgueilleux;
Voilà pourquoi, pleurant les maux de ma patrie,
Je sens ma foi s'accroître, et ma douleur s'écrie:
« Tremblons, il est un juge aux Cieux! »

Janvier 1835.

XVI.

Elégie.

XVI.

ELÉGIE.

O mon Dieu ! prends pitié de ta triste victime,
C'était mon bien, mon seul trésor à moi,
Je l'aimais tant ! mon cœur pouvait l'aimer sans crime,
Pourquoi sitôt le rappeler à toi !

Jamais encor mes yeux n'avaient versé de larmes,
Que son amour n'apaisât mon ennui,
Et ce jour, qui me voit en ces dures alarmes,
Est le premier où je pleure sans lui.

Cher Léon, c'en est fait! sous la tombe cruelle!
Tu dors sans moi, ton long, bien long sommeil,
Tu dors, et n'aura plus hélas! ta pauvre Armelle,
Tes doux baisers pour charmer son réveil.

Tes cendres sont ici. — Mais ton âme si pure,
Déjà sans doute est bien heureuse aux cieux...
Ce n'est point de ton heur, ami, que je murmure,
C'est de n'avoir pu mourir tous les deux.

Il faut vivre pourtant! — Que deviendrait ce gage,
Tribut chéri de nos tendres amours,
Bel ange aux doux regards, de toi vivante image,

Si de sa mère il perdait le secours ?

Je veux vivre pour lui, c'est vivre pour toi-même :
Tu me léguais en mourant ce trésor
Pour que mon cœur hélas! en sa douleur extrême,
Dans cet enfant pût te chérir encor.

Oh! viens, pauvre petit, sur le sein de ta mère,
Tu ne sais pas ce que tu perds; tes yeux
Ont souri doucement à ma douleur amère,
Larme d'ennui n'est pas faite pour eux..

Tu le sauras, mon fils, combien grande est ta perte,
Tu le sauras, lorsque ton jeune cœur,
Me voyant de mes pleurs couvrir sa tombe verte,
Demandera d'où me vient ma douleur.

Tu le sauras, enfant ! Ta mère endolorie

Te contera sa gloire et ses malheurs,
Te dira qu'il servit et chanta sa patrie...
Tes yeux alors pourront trouver des pleurs.

Alors tu reviendras t'asseoir avec ta mère,
Sur le tombeau de celui qui n'est plus,
Et tu feras serment aux cendres de ton père
D'être son fils aussi par tes vertus.

Comme lui, sois fidèle, à ton prince, à ta dame ;
Du Seigneur Dieu suivant la douce loi,
Au vieil et saint honneur, jeune, exerce ton âme,
Ainsi vivra ton noble père en toi.

XVII.

Suite d'une société sans Dieu.

XVII

SUITE D'UNE SOCIÉTÉ SANS DIEU.

O peuple ! ne crois pas qu'effrayé de tes crimes,
Je te rejette au front le sang pur des victimes,
Et n'imputant qu'à toi tes injustes fureurs,
J'éternise en mes chants ta honte et tes erreurs !

Non, non, mon libre cœur comprend mieux la justice,
Non, des vils préjugés détestant le caprice,
J'ai su fermer mon âme aux cris des factions.

Dans le drame sanglant des révolutions
Au peuple, que l'erreur encense et calomnie,
N'appartient tant d'honneur ni tant d'ignominie.
Le peuple est un soldat, c'est un noble instrument,
Dont jamais les partis n'usèrent noblement :
C'est un vaste océan que soulève la haine
Et qui se gonfle aux vents de la tourmente humaine,
Jusqu'à ce qu'effrayé de ses propres efforts
De quelque grand naufrage, il ait souillé ses bords.
C'est un ardent coursier qu'on veut rendre farouche :
Des valets corrompus ensanglantent sa bouche
Pour qu'à l'heure, où, trop sûr de sa docilité,
Sur ses flancs assouplis le maître aura monté,
Méconnaissant soudain la main qui le dirige,

Il se livre aux transports de son fougueux vertige.
Dans sa course sonore, orgueilleux étalon,
Il dévore l'espace et souffle l'aquilon,
Et sur des rocs sanglans, ce fils de la tempête
Du nouvel Hippolite ira briser la tête.
Quand le peuple se vend aux traîtres factieux,
Voilà quel est son rôle, à lui, voilà ses jeux.
Et combien cependant qui furent ses victimes
Flattèrent ses héros qu'ils proclamaient sublimes
Et combien du vrai Dieu zélés persécuteurs,
D'un manteau d'hypocrite affublant leurs fureurs,
Une harpe à la main, au bas peuple, à l'enfance
Ont soufflé leurs venins de haine et de vengeance!..
Puis, pour creuser au vice un sillon plus profond,
Au prêtre, à pleines mains, ils jetèrent l'affront,
Et, Pilates nouveaux du pontife de Rome,
Ils l'offrirent au peuple, en disant : Voici l'homme!

Honneur! honneur à vous, apôtres insensés!
Si vos fruits sont amers, n'importe: applaudissez!
Un peuple de bon goût inonde vos théâtres,
Pour Macaire, Antony, ses bravos idolâtres
Prouvent qu'il vous comprend, nobles législateurs;
Le vice vous devra de hardis sectateurs.
Heureux de pénétrer son infâme mystère
Vous laissez, en héros, se draper Lacenaire;
Vous stéréotypez, presqu'en les admirant,
Les rêves éhontés du monstre délirant.
Vous trouvez Fieschi plaisant quand il vous brave,
Et comme une Corday vous adulez Lassave.
Le crime est héroïsme, et le fier Alibaud
Trouvait, comme Talma, que son rôle était beau:
Et tu ne songes pas, siècle impur et frivole,
Que pour l'homme sans Dieu le crime fait école.

O docteurs patentés, prêtres d'impiété,

A qui le peuple a dû sa part d'iniquité,
Prophètes, qui parez du nom d'indépendance
Tout mépris pour la foi, la vertu, la puissance ;
Traîtres au peuple, un jour se disant ses amis
Pour trafiquer, tout seuls, des biens qu'il a conquis;
Pilotes invoquant les fureurs de l'orage
Pour grossir vos trésors des débris du naufrage ;
Je voudrais que mes vers vengeurs du sang des rois,
Vengeurs du peuple aussi, vengeurs de tous les droits,
Comme des fers brûlants sur vos fronts de reptiles
Burinassent la honte en traits indélébiles ;
Pour que, montrés au doigt des enfants dans leurs jeux
Le reste des humains vous conspuât comme eux ;
Et que, sans examen, au jour de la vengeance
Satan à ses élus pût sourire d'avance.

Et pourtant s'il existe encore quelque vertu
Si d'un manteau grossier le bon sens revêtu

Craignant des novateurs les trompeuses chimères
Préfère croire encor ce que croyaient nos pères ;
Si quelques bons esprits du Christ suivant la loi
Répandent tour-à-tour la science et la foi,
Pour que ces deux fanaux confondant leur lumière
Guident l'homme indécis dans sa courte carrière ;
Alors je reconnais la main du Dieu jaloux ;
Peuples, du haut des cieux il veillera sur vous,
Et saura bien, bravant le siècle qui s'indigne
Trouver des ouvriers pour cultiver sa vigne.

XVIII.

Hymne
à la Vierge Marie.

XVIII.

HYMNE A LA VIERGE MARIE (*).

Les petits enfants des oiseaux
Ne connaissent pas la misère,
Ils ont tous des nids pour berceaux,
Ils ont tous le sein d'une mère.

(*) Cet hymne est mis dans la bouche de jeunes et pauvres orphelines recueillies dans une maison de charité, sous l'invocation de la Sainte Vierge.

Celle qui leur donna le jour
Les met à l'abri sous son aile,
Comme ils se serrent auprès d'elle,
Pour se réchauffer tour-à-tour !

— Quoi ! tu les quittes, tendre mère,
Ton cœur n'entend-il pas leurs cris?...
Pauvres oiseaux, ils ont compris
Qu'ils n'avaient que toi sur la terre.

Aux accents rompus de sa voix
Chacun autour d'elle s'empresse,
J'ai vu s'ouvrir, dans leur ivresse,
Tous les petits becs à la fois.......

Hélas ! tous les jours de ma vie,
Heureux oiseaux, quand je vous voi,
En pleurant je vous porte envie,

Ma mère, alors je pense à toi!

Quand j'étais bien petite encore
Veillais-tu près de mon berceau ?
Près de moi roulant ton fuseau,
Ma mère, attendais-tu l'aurore ?

Lorsque ta fille avait bien froid
Prenais-tu sa main dans la tienne?
Pour m'échauffer de ton haleine,
Réponds, te penchais-tu sur moi?

— Plus heureux que moi sur la terre,
Déposant son duvet léger,
Quand l'oiseau cherche à voltiger,
Qui le lui montre? c'est sa mère.

Qui soutint mon pied chancelant?

Est-ce toi? réponds, ô ma mère!
Dans le chemin de la misère
Qui me soutiendra maintenant?

Tes yeux voyant mon innocence
Peut-être souriaient; ton cœur
S'ouvrait, joyeux, à l'espérance,....
Et le mien s'ouvre à la douleur.

Je suis seule, hélas! sur la terre,
Il est trop vrai, j'ai tout perdu.....
— Qu'ai-je dit? non, tout m'est rendu,
Pour nous il est une autre mère.

Elle demeure dans les cieux,
Mais souvent descend sur la terre,
On dit qu'elle aime la prière
Des petits enfants malheureux.

Je me souviens dans ma disgrâce
D'avoir dit à l'enfant Jésus :
Près de ta mère fais-moi place ,
« Car la mienne , je ne l'ai plus. »

Et dès-lors la Vierge Marie
A voulu me servir d'appui ,
Et sur sa poitrine bénie
Elle me reçut près de lui.

Ah ! soyez toujours notre mère ,
A l'enfant qui vous fut soumis ,
De nos jeunes cœurs réunis
Présentez encor la prière ;

Gardez nos cœurs en pureté
Pour mieux célébrer vos louanges ,
Et qu'après nous soyons vos anges,
Vos anges dans l'éternité !

XIX.

L'avenir de la France.

XIX.

L'AVENIR DE LA FRANCE.

Ode. (*)

O toi, ministre de vengeance
Devant qui Lucifer a fui ;
Michel, vieux patron de la France,
C'est toi que j'invoque aujourd'hui.

(*) Cette pièce a obtenu une mention honorable au concours ouvert par la *Gazette du Midi*.

A mon luth jeune, mais fidèle
Ajoute une corde nouvelle ,
Mon cœur est pur, viens le bénir,
Et toi France, auguste patrie ,
Relève ta tête flétrie ,
Un Dieu m'a dit ton avenir.

Mais avant qu'en mon vol sublime ,
Des temps j'interroge le cours,
Je veux d'un affront légitime
Frapper les vices de nos jours ;
Car je n'ai point dans mon delire.
Échangé les dons de la lyre
Contre mes droits de citoyen,
J'ai gardé libre mon génie
Et la gloire ou l'ignominie
Tour à tour font vibrer mon sein.

Oui, mes yeux ont vu l'égoïsme,
Du peuple épuiser le trésor,
Et vantant son patriotisme,
Cumuler de vils monceaux d'or :
Nous avons vu *la Providence*
Proclamée en pleine séance
Par verdict ministériel,
Tel jadis, en son zèle extrême,
Robespierre à l'*Etre suprême*
Daignait rendre son trône au ciel.

Le mépris déborde de ma bouche.....
Mais ralentissons nos dédains,
Hélas ! leur liberté farouche
Riverait ses fers à nos mains.
Courage et silence ; ô mon âme !
Pour l'avenir qui te réclame
Réserve tes jeunes efforts ;

Courage, ô fils de la patrie !
Pour gémir trop courte est la vie,
L'espérance est le pain des forts :

L'espérance ! ils osent encore
La ravir à nos vœux ardents ;
A l'autel que mon cœur honore
Ils osent dérober l'encens !
Plus cruels que n'étaient vos pères,
Dans vos lois, ô guides austères,
Vous ressemblez à Lucifer ;
Inexorable en sa vengeance,
Sa main grava : PLUS D'ESPÉRANCE !...
Et tel fut le sceau de l'enfer.

Laissons les méchants dans leur fange,
Leur souffle pourrait nous ternir ;
Mais fuyant un monde où tout change

Élançons-nous dans l'avenir.
Montons toujours, montons encore
D'un autre horizon qu'on ignore,
Dérobons les secrets aux cieux ;
Montons comme le vieux Moïse,
Et qu'enfin la terre promise
Se déroule devant nos yeux.

Quel est là-bas sur la colline
Ce jeune homme au regard si fier ?
Par instinct sans doute il domine,
On dirait qu'il est roi d'hier !...
Son front, que surmonte un panache,
Se redresse, un glaive sans tache
Lui sert de défense et d'appui ;
O France, c'est toi qu'il regarde,
Et Notre Dame de la Garde
Tourne aussi ses regards vers lui.

Liberté, liberté chérie,
Ton astre luit, ses feux vainqueurs
Rendent la gloire à ma patrie,
Réchauffent la foi dans nos cœurs.
Réponds, réponds, liberté juste,
Quel est-il ce mortel auguste
Que suit ton regard maternel?....
—J'en crois ta vieille expérience,
Car toujours pour sauver la France
Tu fis naître un Charles Martel.

Au lieu de buriner sa gloire
Sur des monuments fastueux,
Il l'inscrira dans la mémoire
Et dans le cœur des malheureux.
En son nom cher à la justice,
L'arbitraire ni le caprice
Jamais ne dicterait des lois,

Jamais l'or, faux Dieu qu'on encense,
Jeté par lui dans la balance,
Ne la courbera sous son poids.

Pour des doctrines insensées,
Honteuses de leurs vains combats,
Les factions désabusées
Vont à l'envi suivre ses pas.
Ainsi quand il n'a plus son guide,
Des abeilles l'essaim timide
Se disperse et meurt; si l'amour
De quelqu'abeille souveraine
A ses douces lois le ramène,
Il redevient peuple à son tour.

Mais LUI ! dans sa noble carrière
Un Archange guide ses pas,
La Gloire soutient sa bannière,

Un aigle le mène aux combats
Le peuple dit : c'est Henri quatre.
Le soldat le voyant combattre
Croit suivre encor Napoléon ;
Et portant haut son diadème
Au siècle encore sans baptême,
Héros, il donnera son nom.

C'est ainsi que tes destinées,
O France, s'ouvraient à mes yeux,
Et j'aurais donné vingt années
Pour un de ces jours glorieux.
Nous livrant à la Providence,
Attendons tous dans le silence
L'heureux moment qu'elle a choisi ;
Le nom du héros, — qui l'ignore ?
Déjà plus d'un Français l'adore,
Et là haut Dieu veille sur lui.

XX.

Le Jugement.

XX.

LE JUGEMENT.

. . . .

Et de l'ange des cieux la trompette éclatante
Retentit, et les morts se dressent d'épouvante;
Et Dieu du haut des airs fait entendre sa voix

Et féconde la terre une seconde fois ;
Et le verbe descend, et sillonnant la nue
La foudre et les éclairs proclament sa venue.

Et les méchants passaient, et les justes passaient,
Et les portes d'enfer sur leurs gonds se roulaient,
Et dans l'immensité des voix se répondaient....

Terre et cieux, écoutez ! — le juge appelle encore
Ces athlètes rivaux qu'un feu brulant dévore
De la foi de Jésus courageux défenseurs
Ou de l'impur Baal zélés propagateurs.
Comme pour appuyer son jugement suprême,
Dieu voulut que les chœurs des cieux, les enfers même
En fussent les témoins : l'hymne éternel cessa,
Et des hommes-pasteurs l'épreuve commença.
Deux hommes ont paru, l'un sur son front auguste
Porte empreinte déjà la majesté du juste ;

L'autre s'indigne et tremble, et sa vaine fureur,
Déguise mal l'effroi qui lui ronge le cœur...
Le rire du blasphème est empreint sur sa bouche
Et tout l'enfer se meut dans son regard farouche.

Et l'ange qui veillait aux œuvres des humains
Lut ainsi dans les airs le livre des destins,

(S'adressant à l'homme juste).

C'est toi qui du vrai Dieu sus répandre l'amour ;
Aux hommes tu montrais la douce Providence,
Mère tendre pour eux, et juge tour-à-tour,
Juge dans leurs erreurs, mère dans leur souffrance...
Pour annoncer ta foi dans les climats nouveaux,
Fils du Christ, comme lui tu marches sur les eaux,
Et ceux qu'à ses autels ton zèle en vain attire,
Tu les as baptisés du sang de ton martyre.

(à l'homme du siècle).

Ton génie envieux de la Divinité,

Sapa les fondemens de toute autorité
Des peuples révoltés ardent missionnaire,
Tu brandis de Satan la foudre incendiaire,
Et rampant tout le jour dans le palais des rois,
Tu poursuivais la nuit tes sinistres exploits.
Au seul nom de vertu ta longue frénésie,
Ne put se mesurer qu'à ton hypocrisie.
Et fascinés par ton brûlant regard,
Les peuples t'ont aimé comme la faible proie
A l'instant de mourir sent presque de la joie
Sous l'œil sanglant et doux du fourbe léopard.

(à l'homme juste).

Tu disais aux puissans : « le pauvre est votre frère,
» Ses pieds sont nus et rude est le chemin,
» Pour l'amour de Jésus, tendez-lui votre main,
» Et consolez ses pleurs et sa misère. »
— Au Lazare implorant le riche fastueux
Tu disais : « ô mon fils garde-toi du murmure

» Espère, et si ton âme est pure
» Au nom de Jésus-Christ je te promets les cieux,
Tandis que l'avare odieux
» A l'immortel serpent servira de pâture... »

. . . .

— Mais toi puisque ta bouche aima la vérité,
Et des fils de Mammon combattit l'imposture
Tu ne seras point rejeté,
Et le pain des élus sera ta nourriture
Et Dieu te vêtira de l'immortalité.

(à l'homme du siècle).

Approche, homme coupable et reçois ton salaire;
Car à l'homme crédule en l'appelant : mon frère
Tu dis qu'à l'orient l'étoile en vain brillait
Que le ciel était vide et que Dieu le trompait.
Quand il souffrait, versant le venin sur sa plaie
Ne lui disais-tu pas : « où donc est le Seigneur? »
Mais tremble, car voici que le grand moissonneur

Agite son fléau vengeur,
Et gardant le bon grain, va rejeter l'ivraie.

. . . .

Mais Satan, fier encor de sa rébellion
Frémissant sous le poids de la damnation,
Près du trône se dresse :
O malédiction !....
Qui pourra me venger de ce dernier outrage,
Dit-il, il est donc vrai, je combattais en vain ?
O Christ, j'ai donc en vain brisé ton esclavage ;
Et fait pâlir ton symbole divin..... ?
N'importe, assouvis ta vengeance !
Frappe, qu'attendrais-tu? rebelle au repentir,
Si j'ai ri de ta croix, je ris de ta puissance ;
Car tu ne peux m'anéantir.
Frappe et dis : mon destin sera-t-il moins sublime?
Immortel comme toi, juge trop magnanime,

Si j'ai vécu pour te haïr,
Pour te haïr sans fin je ne dois plus mourir :
Oh ! je veux te maudire encore.
Enfer ! ton zèle me dévore,
Ouvre ton sein pour m'engloutir !

Et chacun des démons saisit une victime ;
Et les couples ailées tournoyaient dans l'abîme
Hurlant l'hosanna des maudits :
Et Dieu dit aux élus : et vous, soyez mes anges,
Pendant l'éternité vous direz mes louanges
Aux échos de mon paradis.

XXI.

Souffrance.

XXI.

SOUFFRANCE.

A M. E. T........ (*)

O toi que j'ai peu vu, que je connais à peine,
Mais dont la voix puissante a parlé devant moi,
Comme un guide, à ton lit la souffrance m'entraîne,
Et je viens chanter près de toi;

(*) Voyez les notes à la fin du volume.

Car tu ne chantes plus ! — mais détachant ta lyre ,
Je voudrais qu'elle pût se méprendre à ma voix ,
Que, docile à mes vœux, la corde qui t'inspire
Vibrât d'elle-même en mes doigts.

Oh ! alors ton nom seul serait une harmonie!
Je poserais la gloire à ton lit de douleur,
Et, pour toi, je dirais avec ta poésie
Les nobles élans de mon cœur.

Aux enfants je dirais : enfants ; votre prière
Peut le sauver ; pour lui priez à deux genoux ,
Priez la vierge, enfants, car il aime sa mère,
Sa bonne mère autant que vous.

Aux vierges dont le cœur ignore la souillure
Et qu'il charma souvent de ses accents si doux,
Je dirais : oh! pour lui priez la Vierge pure,

Car il s'est fait pur comme vous.

Aux prêtres je dirais : préparez la victime,
Pour le poëte il faut l'immoler ! parmi nous
Son ministère est grand : catholique et sublime
Il est apôtre comme vous.

Et de ces cœurs unis la fervente prière
S'élancerait vers Dieu sur ses deux ailes d'or,
Et tu vivrais encore pour consoler ta mère,
Pour chanter tu vivrais encor.

(A te voir je l'ai cru) le poëte est un ange
Exilé parmi nous : cet hôte harmonieux
Du Dieu qu'il vit un jour nous apprend la louange
Et nous fait souvenir des cieux.

Et vivre n'est pour lui qu'une lutte incessante

Entre son corps de fange et son âme de feu,
Et la sombre douleur comme une austère amante
L'entraîne toujours vers son Dieu.

Voilà, voilà pourquoi tu souffres, ô poëte !
Comme elle a ses lauriers la Muse a ses combats;
Le combat t'a blessé, mais sur ta noble tête
Le laurier ne fleurit-il pas ?

Courage ! Dieu là haut contemple ton martyre,
Son regard guérira ta souffrance d'un jour,
Et son esprit encor fera vibrer ta lyre
De foi, d'espérance et d'amour.

26 septembre 1836.

XXII.

Pierre Corneille.

XXII.

PIERRE CORNEILLE.

I.

Autrefois quand la lyre ou les arts, ou la guerre
D'un grand homme de plus enrichissaient la terre,
La terre à ce héros érigeait des autels ;
Reconnaissant ainsi leurs bienfaits, sa justice

Mit Esculape, Hercule et l'amant d'Euridice
Au nombre des Dieux immortels.

Quels honneurs pouvons-nous te rendre, ô grand Corneille!
Jeune encore, et semblable à l'aigle qui s'éveille
Voit les cieux, et s'élance en des champs de clarté ;
Tu franchis d'un seul vol l'ignorance des âges,
Et pour premiers travaux ne laisses que des gages
D'une juste immortalité.

Alors, de faux plaisirs le Français idolâtre
Aimait à se vautrer aux fanges du théâtre,
La farce, aux jeux grossiers, y régnait sans pudeur :
Mais qui, sur notre scène appelant la décence,
Aux viles passions imposera silence ?
Seul, Corneille aura cet honneur.

Il parle, tout l'admire : une aveugle critique,

A l'écart, aiguisant son trait vil et caustique,
L'insulte comme un prêtre aux parvis du saint lieu;
Mais le Cid apparaît, et la France ravie
Semble par ses transports justifier l'envie,
De son ministre Richelieu.

Le Cid! — entendez-vous don Diègue qui s'écrie :
« Rodrigue as-tu du cœur ? ma vieillesse flétrie
» Te réclame, va, cours, et venge mon honneur ! »
Le devoir l'emporta sur l'amour et l'intrigue.
Un cri : voici le Maure ! un héros : c'est Rodrigue,
En un seul jour deux fois vainqueur !

Corneille ! les Français ont bien compris ta gloire
Le Cid est immortel, il vit dans leur mémoire,
Ton œuvre fut pour eux le symbole du beau :
C'est beau comme le Cid ! ont-ils dit... ô Neustrie !
Neustrie, applaudis-toi, car tu fus sa patrie,

Et tu veillas sur son berceau.

Écoutez! écoutez la voix du vieil Horace :
De trois fils qu'il aimait, noble espoir de sa race,
Deux sont morts: Rome accueille, en pleurant, leurs adieux.
Contre trois un seul reste; Horace a dit: « qu'il meure
» Son sort est assez beau, Rome, à sa dernière heure,
Libre encor fermera ses yeux. »

Quels sublimes accents quand la pourpre romaine
Pardonnant à Cinna son audace et sa haine,
Lasse de sang, s'efforce à régner par l'amour;
Qu'il est beau ce César quand la fière Émilie
Brisant, quoiqu'à regret, le serment qui la lie,
Vient pour le bénir à son tour!

Mais quel rayon d'en haut vient éclairer ton ame.
O Corneille! est-ce Dieu qui l'agite et l'enflamme?

À tes yeux, à ton cœur vient-il se découvrir?
T'offre-t-il, descendant sur la sainte montagne,
Sa gloire pour témoin, sa foudre pour compagne?
L'as-tu contemplé sans mourir?

Ou plutôt des chrétiens aux premiers jours d'épreuve
Ton génie a compris cette foi forte et neuve;
L'esprit du Dieu vivant a parlé dans tes vers.
Des soldats ont saisi Polyeucte au prétoire:
« Où le conduisez-vous? — à la mort! — à la gloire!
« Regardez! les cieux sont ouverts! »

. . . .

. . . .

II.

O toi qui dissipas l'antique barbarie,
Vois par son prompt retour notre gloire flétrie,

Reviens pour éclairer notre profonde nuit :
Car ce feu créateur que l'homme en l'homme adore,
Le génie, en nos jours, ainsi qu'un météore,
Sans éclairer nous éblouit.

Viens, viens, les temps sont durs : ballotté par l'orage
Dirige notre esquif, sauve-nous du naufrage,
De jeunes nautonniers nous poussent à l'écueil ;
Les plus vieux matelots, fils de l'expérience,
En vain ont élevé leurs voix ; l'abime immense
S'entr'ouvre en un vaste cercueil.

Fier de sa nudité, vois l'ignoble scandale,
Sur la scène étalant une pompe immorale,
Du peuple flatter l'œil bas et luxurieux :
Car on ne sourit plus aux fables de Dorante,
Et si l'on rit encor, c'est d'un ris d'épouvante,
Pour un forfait ingénieux,

Le théâtre n'est plus qu'une sanglante arène ;
Le public est un flot que soulève la haine,
Une tourbe qu'on dresse à flageller les rois ;
Et qui, parodiant les burlesques mystères,
Sur des tréteaux impurs dresse des sanctuaires,
Pour Dieu, son pontife et sa croix !

Là, c'est l'ange déchu qui tourmente l'histoire
Pour jeter dans ses vers l'insulte à la mémoire
Du preux qui disait : « tout est perdu, fors l'honneur ! »
Où prend-il les tableaux que son pinceau nous donne ?
Est-ce à Marignan ? non.—C'est chez la Maguelonne
Chez la fille de l'impudeur !....

Corneille ! as-tu bien vu la hideuse Lucrèce,
Essayant les loisirs de la bonne déesse,
A force d'attentats la surpasser encor ?
Partout c'est le poison, l'adultère, l'inceste,

Horreurs que dans la nuit nous montre un doigt funeste
Comme il montrerait un trésor.

Malheur ! quand le talent qui dévore sa honte
Fait une œuvre avant terme, et la livre, et l'escompte,
Vend à la fois sa gloire et l'honneur pour de l'or ;
Malheur ! quand désignant au lion sa victime,
Au peuple son tyran, vous l'invitez au crime,
Malheur ! son réveil est la mort !

Ah ! si frappés des sons de ta mâle harmonie,
Ils venaient s'embrâser aux feux de ton génie
Et puiser dans tes chants la décence et la foi ;
Sans doute ces esprits que l'orgueil déshonore,
Comme ces fiers aiglons qui planent vers l'aurore
Monteraient presque jusqu'à toi.

Puisse en des jours meilleurs, oh ! puisse notre France

Sentir de ton regard la sublime influence,
Veille sur elle, en toi sa gloire ose espérer :
Et, comme un astre ami qu'un œil d'amour implore,
S'il est un jeune cœur qu'un noble feu dévore,
Abaisse-toi pour l'inspirer !

Mars 1834.

XXIII.

Deux soeurs.

XXIII.

DEUX SOEURS.

Laissez-moi vous chanter, ô mes jeunes amies !
Vous qu'avec tant d'orgueil je nomme aussi mes sœurs,
Je me plais à vos jeux, j'aime vos rêveries,
Vos jolis riens, pour nous, sont des choses chéries

Que nous conservons dans nos cœurs.

Laissez-moi vous chanter !.. demain hélas! l'aurore
Sur vous au même instant ne se lèvera plus :
Vous, l'hymen vous attend ; mais votre sœur dévore
Une larme à l'écart :—je veux chanter encore
Des nœuds qui vont être rompus.

Je ne vous verrai plus confondre votre vie
Dans les mêmes devoirs, dans les mêmes plaisirs ;
Flatter le doux orgueil d'une mère ravie,
Et bannir du foyer la douleur poursuivie
Par la gaieté de vos loisirs.

Je ne vous verrai plus sous les mêmes parures
Aux plus simples tissus confier vos attraits,
Au même livre, ensemble, emprunter vos lectures,
L'une en l'autre épancher vos deux ames si pures,

Qu'un souffle ne ternit jamais.

— Mères! de vos enfans, votre unique richesse,
Hélas! bien peu de temps seules vous jouissez:
Lorsque de leurs succès vous partagez l'ivresse,
C'est dire avec orgueil, mais non pas sans tristesse:
Voilà mon trésor, choisissez!

Tu n'as rien envié, toi qui deviens mon frère,
A ceux qui, pour choisir, les premiers sont venus;
Car ces beaux rejetons d'un arbre qu'on revère,
Tour-à-tour ont puisé dans le sein de leur père
Mêmes dons et mêmes vertus.

Et toi dont le regard suit ta sœur, ton amie,
Qui voudrais qu'a toi seule elle dût son bonheur,
Crains-tu qu'un Vendéen à qui Dieu la confie,
Fidèle au roi qu'il sert, fidèle à sa patrie

Trabisse les sermens du cœur ?

Pour toi, je le comprends, l'absence est douloureuse;
Mais du choix qu'elle a fait si ton cœur est jaloux,
En voyant son bonheur tu te croiras heureuse,
Et peut-être bientôt tu berceras, joyeuse,
Ses beaux enfans sur tes genoux.

Pour chasser tous les pleurs tu restes la dernière...
Ainsi voit-on souvent au milieu des beaux jours,
Quand de petits oiseaux une famille entière
Prend son vol ; le dernier éclos reste, et sa mère
Bat de l'aile et chante aux amours.

Novembre 1836.

XXIV.

La Foi,

XXIV.

LA FOI.

A M. le Cte J. de R.

O toi dont l'amitié me fut toujours si chère,
Qui, soutenant mes pas glissans dans la carrière,
Encourageais dejà mes vers adolescens,
Et fus comme un parrain pour ces premiers enfans ;

Ignores-tu pourquoi, sans consulter mon guide,
Précipitant l'essor de mon aile timide,
Comme le jeune oiseau dont la plume a grandi,
Je montais à l'aurore et chantais avec lui?
C'est que l'esprit d'en haut, l'esprit de la lumière
Déchirait à mes yeux les voiles du mystère,
Et le Dieu de Moïse en son ardent buisson
M'apparaissait, et moi je proclamais son nom :
C'est que la foi du Christ, de ce juge-victime,
Gravait au fond de moi son empreinte sublime,
Et que, tout frémissant de l'entendre insulter,
Dans mon isolement je voulus le chanter.

La Foi ! — ne sais-tu pas quel était son empire?
C'est elle qui guidait nos pères au martyre;
C'est elle qui passant, humble et faisant le bien,
Offrait aux malheureux un refuge en son sein ;
C'est elle qui des cieux nous révélant la gloire,

Fit parler Augustin, Bossuet et Grégoire ;
C'est elle qui domptant le monde révolté
Pour régénérateur créa la liberté !
Et le monde croirait dans son indifférence
Que la foi de Jésus a perdu sa puissance?
Que son symbole usé, ses dogmes vieillissants
Deviennent le hochet du peuple et des enfants ?
Et le sage a cru voir dans la nuit de ses veilles
Qu'elle est bien morte enfin, puisqu'elle est sans merveilles!
Oh ! qu'il regarde encore.....

— Au soleil du printemps
J'aime à voir les progrès des arbustes naissants.
Au bout de chaque branche un bouton vient d'éclore;
Ce bouton devient feuille à la première aurore :
Tout grandit, tout se meut, tout chante autour de moi.
Aux rayons de l'amour ainsi germe la Foi :
Ne descend-elle pas sur l'ame délaissée,

Comme au frêle arbrisseau Dieu suspend la rosée?
Ne se plait-elle pas à côté du malheur,
Comme auprès de l'épine on voit briller la fleur!
Quand les fléaux vengeurs se disputent le monde,
Qui les combat? la Foi.—Car, dans leur lutte immonde
La croix de Jésus-Christ est le serpent d'airain
Que les peuples jamais n'invoquèrent en vain.

Mais ceux dont le regard se ferme à la lumière,
Esclaves n'adorant que l'or, vile poussière,
Et pour qui l'avenir, qu'ils n'osent entrevoir,
Est sans éternité comme il est sans espoir;
Qui cherche à les guérir? la Foi.—Leur vaine idole
Les délaisse, et la foi de Jésus les console.
Car souvent prévenante à l'heure du trépas
Elle se montre aux cœurs qui ne l'invoquaient pas.
— Modernes héritiers du vieux philosophisme,
Missionnaires de mort, apôtres d'athéïsme,

Je vous adjure au nom du Dieu de vérité,
Pour remplacer la Foi, qu'eussiez-vous inventé ?
Car enfin, avant vous il fallut à la terre
Un culte, des autels, des Dieux ; et Robespierre,
Robespierre, en progrès votre prédécesseur,
Au grand être voulut rendre un tardif honneur.
Grands docteurs, bien avant que vous prissiez naissance
Le monde rejetant les langes de l'enfance,
Se crut homme et voulut s'élancer sans appui ;
Il se crut Dieu, mais Dieu se retira de lui,
Et le meurtre et le sang, le vice et l'infamie,
Furent les fruits amers de sa philosophie.

Le siècle a bien marché ; vous rélevez l'autel
En bravant son ministre, et le prêtre Châtel
Installe sous vos yeux un culte transitoire
Qui pour symbole unique enseigne à ne rien croire
Au peuple vous parlez de Dieu, d'autorité,

En souillant son regard de votre impiété;
Hypocrites feignant de consoler l'Église,
Ce que sa loi défend, votre loi l'autorise.
Et pour trente deniers vous n'hésiteriez pas
A donner à Jésus le baiser de Judas!...

Vos discours de la Foi détruisant l'équilibre,
L'enfant est libertin même avant d'être libre,
Comme il n'a point de culte il n'a point de devoir;
Jeune-homme, suivra-t-il la raison?.... vain espoir!
Des sales voluptés quand sa bouche avilie
Aura bu les derniers venins, jusqu'à la lie,
Vieillard sans barbe encore, avide du néant
Il dédaigne la mort, et prolétaire ardent,
Soit qu'il lutte avec vous ou contre vous conspire,
Héros, vous le dotez, ou sicaire il expire;
Mais souvent de ses mains un précoce trépas
Le délivre, et vos lois ne le flétriront pas.

Pourtant au fond de nous ranimons l'espérance,
O peuple, ce n'est point en vain que ta croyance
Brava Néron le tigre et Julien l'imposteur,
Et pure, traversa dix siècles de splendeur.
Non ce n'est point en vain, qu'en sa lutte récente
La Foi dans ses martyrs apparut triomphante,
Et que des Lacordaire, apôtres de vingt ans,
Font vibrer sa parole en nos cœurs frémissants.
O peuples, espérons! non, la Foi n'est pas morte,
Sa flamme est aussi vive et sa voix aussi forte,
Elle a troublé Luther, et les fils de Calvin
Retournent par degrés au symbole divin;
Rome, Rome est encor cette ruche sublime
D'où sort, ivre de foi, cet essaim magnanime
D'ouvriers au cœur pur, au langage de feu,
Qui par-delà les mers vont annonçant leur Dieu.
Oh! qu'ils sont beaux les pieds empreints sur la montagne (*)

(*) Isaïe 52.

De celui que l'esprit du Seigneur accompagne,
Et qui, prêchant la paix, la justice et la foi,
Dit au monde étonné : c'est ton Dieu, lève-toi !

Oui, contre votre foi le siècle en vain conspire :
Autour de vous, partout, c'est la foi qu'on respire:
D'un être bien-aimé pleurez-vous le trépas ?
Auprès de son tombeau la Foi guide vos pas ;
Enfant, quand on ouvrit vos yeux à la lumière,
La foi de Jésus-Christ vous bénit la première.
La Foi rend plus léger le fardeau d'un long jour ;
La Foi, trésor du ciel, rend chaste votre amcur ;
La Foi, comme un ami, s'attache à la faiblesse
Vengeur,s'attache au crime et le poursuit sans cesse:
Oh ! la Foi n'est pas morte et ses augustes droits
Sont immortels autant qu'immortelle est la croix.

Et pourtant, si jamais, mon Dieu dans ta justice

Tu permets qu'à nos yeux ton flambeau s'obscurcisse ;
Si ton juste courroux nous retirant tes lois
D'un peuple moins rebelle, hélas! avait fait choix;
Si les débris du temple où descendit ton verbe,
Devaient servir d'asile au reptile, sous l'herbe :
Que dans mon cœur du moins, de tous les cœurs banni
Comme sur un autel ton saint nom soit béni !
Que tout en moi t'adore, et que toute mon ame
Soit comme un pur encens que ton amour enflamme
Et que, seul, au milieu de tes persécuteurs,
Tout faible que je suis, je dise tes grandeurs!

Ces chants, à ton goût sûr, ami, je les confie
Et puisque ma jeune ame à la tienne est unie
En ma foi de chrétien si tu n'es de moitié
Du moins auras-tu foi dans ma tendre amitié.

XXV.

La fleur.

XXV.

LA FLEUR.

Oh ! réponds-moi fleur solitaire ,
Pourquoi penches-tu tristement
Ta corolle fraîche et légère
Que balance l'aile du vent ?

Pourquoi l'abeille diligente,
Bourdonnant son joyeux concert,
Volerait-elle indifférente
Près de son calice entr'ouvert ?

C'est qu'une abondante rosée
Sur toi pèse dès le matin,
Et ta frêle tige abaissée
Voudrait se relever en vain.

— Mais bientôt la fleur réjouie
Voit briller l'horizon vermeil
Et se redresse épanouie
Au premier rayon du soleil.

Notre ame où descend la tristesse
Se penche comme cette fleur ;
Tout la fatigue et tout la blesse

Parce qu'elle est loin du seigneur;

Mais quand la foi, divine aurore
Sur elle répand sa chaleur,
La fleur peut embaumer encore,
L'âme peut s'ouvrir au bonheur.

XXVI.

Espérance.

XXVI.

ESPÉRANCE.

O vous qui repoussez notre simple croyance,
Pitié, pitié sur vous! la divine Espérance
Jamais du haut des cieux ne vous tendra la main,
Et seul, vous maudirez les ennuis du chemin

Car pour l'homme déchu la vie est un voyage,
Imprudent est celui qui place son courage
En lui seul, mais aux cieux s'il cherche un ferme appui,
Dieu lui donnant la foi, met l'espérance en lui.
D'abord, compatissante aux désirs de l'enfance,
Souriant à ses jeux, flattant son innocence,
La loi de Dieu la laisse en des sentiers de fleurs
Orner son front joyeux de leurs fraîches couleurs.
A cet âge qu'a-t-on besoin de l'Espérance?
Tout est plaisir encor et tout est jouissance....
Viendra l'heure bientôt, où l'homme grandissant
Marche sur un terrain plus rude et plus glissant;
Souvent son faible cœur faillit dans la carrière,
Irrité de l'obstacle il retourne en arrière,
L'avenir s'ouvre à lui plus douteux et plus noir,
En lui germe déjà le sombre désespoir!
Oh! lorsqu'il a quitté la route vertueuse,
C'est alors qu'à ses pieds un abîme se creuse;

Vainement son regard sonde l'obscurité,
L'obscurité l'obsède !... errant, épouvanté,
Il tâtonne : sa main ne trouve à sa portée
Que lacets et poisons et lame ensanglantée !
L'air même se condense autour de lui, partout,
Et l'écrase, et l'étouffe,....et l'homme tout à coup
Voit debout près de lui comme un spectre livide
Qui l'embrasse et lui dit : « je suis le Suicide ! »
Et le monstre l'étreint dans ses ongles de fer
Et l'entraîne sanglant aux gouffres de l'enfer.

Mais celui qui combat avec persévérance,
Comme un guide léger, la fidèle Espérance
Voltige à ses côtés ou fuit devant ses yeux,
Puis revient, l'encourage et lui montre les cieux.
Est-il devoir plus doux que celui d'espérance ?...
Celui qui l'imposait à notre obéissance
Était bien Dieu sans doute, et nos faibles destins

Se révélaient d'avance à ses pensers divins.
Espérer c'est jouir!.. l'homme en son impuissance
Que serait-il, si Dieu n'eût donné l'Espérance?
L'Espérance à nos yeux découvrant l'avenir
Montre un bonheur sans fin qui ne doit plus finir;
Du ciel, où nous tendons, divine messagère
Elle rend sainte en nous la douleur passagère;
C'est l'ange qui sourit en allégeant nos maux,
C'est la fleur d'avenir qui croît sur les tombeaux.

Un homme va mourir, mais sa longue souffrance
N'a jamais dans son cœur affaibli l'espérance,
Il peut gémir, n'importe! Oh! ne le plaignez pas,
C'est un chrétien!... portez, portez plutôt vos pas
Vers ce lit de douleur où l'athée en délire
Se tord et crispe encor sa bouche pour maudire;
Il n'a pour compagnon de sa longue douleur
Que le ver immortel qui lui ronge le cœur.

Voilà, voilà celui qu'il faut veiller et plaindre,
Mais le chrétien mourant, quels maux peuvent l'atteindre?
Ne s'approche-t-il pas de l'instant solennel
Où son navire enfin touche au port éternel ?
Il peut craindre, il est vrai, mais surtout il espère,
Et la croix qui reçoit son étreinte dernière
Redressant tout-à-coup son faîte glorieux,
Comme un fardeau sacré l'élève jusqu'aux cieux !

XXVII.

Voix du cimetière.

XXVII.

VOIX DU CIMETIÈRE.

Oh ! viens plaintive fiancée,
Pauvre colombe délaissée,
Près de la tombe, où ton ami
D'un long sommeil est endormi ;

Pauvre amoureuse solitaire,
Écoute sa voix qui t'est chère,
Écoute!... ne dit elle pas :
Aime toujours, toujours espère,
Amie, aux cieux me reverras.

Reviens souvent, ô fiancée,
Pauvre colombe délaissée,
Près de la tombe où ton ami
D'un long sommeil est endormi.
Approche-toi, ma désolée,
Regarde son blanc mausolée,
C'est une croix !.., croix de douleur,
Mais aussi gage d'espérance ;
Après une courte souffrance ,
Elle te promet le bonheur.

XXVIII.

Charité.

XXVIII.

CHARITÉ.

O toi que le cœur nomme amour, grâce, bonté,
Le siècle, bienfaisance, et la foi, Charité,
Sur ma harpe aujourd'hui, vertu simple et touchante
Divine Charité, c'est ton nom que je chante ;

Charité, nom béni ! lien consolateur,
Indissoluble nœud de l'homme au créateur.

Pour porter les secours que la douleur réclame,
Souvent la Charité prend les traits d'une femme
Grande et riche, et puissante, et eachant sa grandeur,
Et pour Dieu, se faisant humble et pauvre de cœur.
Que de fois la misère et souffreteuse et nue
Bénit-elle les dons d'une main inconnue !
Que de fois le mourant, seul, aux pieds de son Dieu,
D'un secret bienfaiteur eut un dernier adieu !
Discrète avec amour, affable avec prudence,
La Charité toujours se voile du silence ;
Conspirateur sublime, aux témoins indiscrets
Elle aime à dérober sa marche et ses secrets,
De peur que pénétrant une fausse apparence,
L'œil du monde n'attriste une fière indigence.
— Les hommes cependant ont vu la Charité

Déployer quelquefois sa douce majesté ;
Jadis Vincent de Paul qu'elle arma d'un saint zèle,
Par un même lien réunit autour d'elle
Les âmes qu'embrasait un tendre et chaste amour,
Et ces âmes de choix composèrent sa cour.
Les unes ne sachant d'où leur vient ce courage,
Vont faire de nos maux le dur apprentissage,
Et leur main délicate, en sondant nos douleurs,
Guérit les maux plus grands qui corrompent nos cœurs.
D'autres ont prodigué leurs caresses de mères
Aux enfants délaissés de femmes étrangères,
Et pour l'amour de Dieu, nourri de leur amour
Des fils à qui leur sein n'a point donné le jour ;
Et ce long dévoûment que l'incrédule admire,
La seule Charité l'alimente et l'inspire.

Laissons-la se pencher sur un frêle berceau,
Je la retrouve encor à côté du bourreau :

Un homme est là, hideux... sa pose délirante
Rappelle ces maudits que crayonnait le Dante.
Cet homme est un infâme, et la société
Se venge avec éclat de son impiété.
Mais dans son noir cachot, que voit-il apparaître ?
Pour qui ces gonds d'airain roulent-ils?..Pour un prêtre,
Qui, du Dieu des pécheurs ministre glorieux ,
Au larron repentant ouvre, en son nom, les cieux.
La Charité l'embrase et bientôt, par sa bouche,
Aura purifié ce criminel farouche ;
Et ce nom qu'on inscrit parmi les assassins,
Un ange l'inscrira dans le livre des saints.
—Vient le bourreau, des lois ministre impitoyable,
L'homme qui doit mourir a frappé son semblable,
L'exemple est salutaire, est cruel à donner,
Mais Dieu plus grand que l'homme est là pour pardonner !
Le cri du repentir suffit à sa justice !.....
Pourtant le criminel marche calme au supplice ;

Le prêtre qui reçut ses pleurs et ses aveux,
Ouvre ses bras, son âme à ses derniers adieux,
Seul il dirige encore, à son heure dernière,
Comme un encens vers Dieu son ardente prière ;
Et du sicaire obscur, la honte et les tourments
Vont se changer en gloire au séjour des vivants.

De ces traits éclatants, hommes, qu'il vous souvienne
Glorifiez enfin la charité chrétienne !

Oh ! amour, qui pourra sonder ta profondeur ?
Quel autre, dites-nous, que Jésus-Christ sauveur
Apprit à l'univers cette amour infinie
Qui brave, pour autrui, jusqu'à l'ignominie ?
C'est que Jésus mourant avait dit le premier
Qu'un chrétien à l'amour se doit sacrifier.
Le premier il a dit au nom de Dieu son père,
Qu'il était notre juge ensemble et notre frère,

Et qu'aux frères souffrans en prêtant notre appui
Ce bienfait quel qu'il fût remontait jusqu'à lui.

XXIX.

La mère de l'ouvrier.

XXIX.

LA MÈRE DE L'OUVRIER.

Tu vas donc quitter ma chaumière,
Et pour Paris encore!..... ô mon unique enfant,
Rappelle-toi surtout les conseils de ta mère,
Prends garde, ami Paris est grand !

Pour ébranler ton innocence :
Dieu n'est plùs, diront-ils, pourquoi suivre sa loi?
—Réponds-leur que des cieux la douce Providence
Toujours, mon fils, prît soin de toi.

Si l'on te dit qu'il n'est sur terre
Qu'un seul bien véritable, et que ce bien est l'or,
Songe qu'en te laissant partir, ta pauvre mère
Va perdre son plus cher trésor.

Si l'on te dit que c'est folie
D'être fidèle encor aux sermens que tu fais,
Songe, ami, que ton père en servant sa patrie
Vieux soldat, ne trahit jamais.

Si l'on te dit que la vieillesse
Est une radoteuse et n'est plus bonne à rien ;
Je suis vieille, et pourtant songe que ma tendresse

Jadis t'allaita sur mon sein.

Si quelque maîtresse insensée
Osait souiller ton cœur de ses folles amours,
Songe au village, enfant, songe à la fiancée
Que tu promis d'aimer toujours.

Aujourd'hui ta mère jalouse
Te bénit seul : que Dieu, s'il exauce mes vœux;
Te ramène bientôt près de ta jeune épouse,
Et je vous bénirai tous deux.

Reviens, reviens, alors ta mère
Tranquille désormais pourra fermer ses yeux,
Et pendant qu'ici bas tu vivras pour bien faire,
Mon fils, j'irai t'attendre aux cieux.

XXX.

Les voeux du poëte.

XXX

LES VOEUX DU POËTE.

I.

Pour rendre à tes enfans leur vieux patriotisme,
O France ! et rappeler les vertus des aïeux,
Je voudrais sous mes pieds écraser l'égoïsme,
Comme les fiers chrétiens brisèrent les faux dieux.

L'égoïsme, oh ! c'est bien la dévorante plaie
Qui porte en même-tems la souillure et la mort ;
Près d'un cadavre impur c'est la vorace orfraie
Qui, lourde, pour voler redouble un vain effort.

II.

Je voudrais, las enfin des promesses frivoles,
Vain refuge, où s'abrite un cauteleux pouvoir,
Je voudrais voir briser ces crians monopoles
Qui concentrent sur lui le foyer du savoir ;
Et, spectacle promis aux fils d'un peuple libre,
Laissant contre l'erreur lutter la vérité,
Des systèmes divers sans troubler l'équilibre,
Deux sœurs s'embrasseraient, Science et Liberté.

III.

Je voudrais que la foi, qui sur le Mont-Calvaire
Descendit parmi nous pour la première fois,

Ranimant dans les cieux son astre qu'on révère,
Couvrît de ses rayons l'arbre sauveur, la croix :
Et qu'à ses pieds bénis, ainsi que Madeleine,
La France osât encor pleurer son repentir,
Et plus pure, lever sa tête souveraine,
Et consacrât le sang, le sang du Dieu Martyr.

IV.

Je comprends le serment dont le siècle est prodigue
Tel qu'il fut imposé dans nos antiques lois;
Mais au lieu de servir d'instrument à l'intrigue
Je voudrais le revoir sacré comme autrefois.
Un serment trop prêté devient nul et vulgaire;
Songez-vous, qu'il doit être un lien immortel?
Que l'âme qui le vend est comme un sanctuaire
Dont un vil sacrilège aurait souillé l'autel?

V.

Je voudrais, car mon cœur est avide de gloire,
Ma France est toute entière en mes jeunes amours,
Je voudrais que Juillet conservât la mémoire
Des glorieux exploits dont il rompit le cours ;
Aussi, penchant mon front pour essuyer mes larmes,
Je pleure les drapeaux tombés aux mains d'Achmet,
Puis, je ris de pitié, quand rejetant ses armes,
Un fils de Roi décerne un temple à Mahomet.

VI.

Oh! ce n'est point ainsi, qu'au vieil honneur fidèle
Charles-Sept de son règne expiait le malheur ;
Quand suivant l'étendard de Jeanne la Pucelle,
De Bourges, dans Paris il retournait vainqueur.

Ce n'était pas ainsi qu'une ville ennemie
Se rendait au cercueil de Bertrand du Guesclin....
Mais la Gloire pour nous, cesse d'être une amie,
C'est un astre oublié qui touche à son déclin.

VII.

Que d'affronts dans sept ans!—La flamme impériale
Est un trop lourd fardeau pour leurs bras amollis;
Mais sous les trois couleurs, noble Garde Royale(*)
Tu maintiendras l'honneur de la France, des lys.
Qu'importe le drapeau que la brise balance ?
Quand la Patrie en deuil a besoin d'un appui,
Royaliste de cœur, frère de Richepance
Qui ne voudrait combattre ou mourir comme lui ?

VIII.

O France ! ô mon Pays ! Si je pouvais redire

(*) Voyez les notes.

Tout ce qu'au fond de moi mon cœur forme de vœux!

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

FIN.

Notes.

NOTES.

LES FALAISES DE FLAMANVILLE.

Les Falaises de Flamanville qui forment peut-être la plus belle partie de côtes de Normandie entre Cherbourg et Granville, sont comprises entre le petit port de Diélette au nord, et la plage de

Sciottot au sud, elles ont en suivant toutes leurs sinuosités de 4 à 5 lieues de longueur, et offrent une diversité d'aspects tous grandioses et imposants. Leur hauteur qui varie de 200 à 300 pieds, laisse souvent entrevoir des abîmes à pic, ou s'étage par degrés immenses jusqu'à la mer. Les rochers qui les soutiennent sont noirs à leur base, puis vont en s'éclaircissant jusqu'au sommet de la falaise, rougeâtres d'abord et enfin d'un blanc grisâtre. Ces derniers dont les masses semblent indépendantes les unes des autres, et qui forment en quelque sorte le couronnement de cet édifice naturel, sont groupés et accidentés de la plus merveilleuse manière ; et le point culminant de la côte, connu sous le nom de *gros nez de Flamanville*, offre certainement une des plus belles masses granitiques qui se puisse concevoir.

Par un beau soir d'été, vous jouissez, du sommet de ces côtes, d'un très-beau coup d'œil maritime. A vos pieds la mer grondera, même par le temps

le plus calme, et reflétera, comme des fragments de drap d'or, la lumière mourante du soleil. A droite, le cap de la Hogue vous rappellera le douloureux souvenir du désastre de Tourville, et devant vous les îles de Cers et d'Aurigny, de Jersey et de Guernesey, se détachant en sombre à l'horizon, réveilleront dans vos cœurs le regret amer de les voir possédées par des mains rivales.

Depuis quelques années les roches granitiques dont ces côtes sont ornées, sont exploitées sans pitié par le fer et par la mine ; et leur supériorité incontestable a multiplié tellement les entrepreneurs, que grâce a l'engouement toujours croissant de *l'industrialisme*, ces admirables falaises auront bientôt perdu leur caractère.

Encore un mot sur Diélette. Ce petit port que le Marquis de Flamanville construisit à ses frais sous Louis XIV, lui fut racheté par ce monarque. Sa rade protégée à l'est et nord-est par la presqu'île de la Hague, est bonne et sure, et a d'ailleurs

le mérite d'être la seule entre Cherbourg et Granville, où les vaisseaux puissent relâcher dans ces dangereux parages. Ce point n'est donc pas sans importance, et mérite d'autant plus l'intérêt du gouvernement, que des frais assez peu considérables suffiraient provisoirement pour le préserver d'une destruction complète dont il semble menacé.

LA MORT DU SOLDAT.

A la Mémoire de Richepance.

(Cette note est empruntée à une lettre de M. Jacques de Fitz-james récemment insérée dans *la Mode*.

Il y a cinq mois, à Toulouse, au milieu de la fête donnée à mon père par les royalistes, j'aperçus tout-à-coup Richepance à une fenêtre. Il arrivait d'Oran qu'il avait quitté précipitamment pour

ne pas servir, me dit-il, sous les ordres du *geôlier d'une femme*...... Je lui demandai ce qu'il avait vu, lui qui voyait si bien et si juste. Il me dit alors ses voyages et ses combats, toute cette fin de sa vie si aventureuse et si guerrière. Il me dit tout cela avec cette énergie, cette poésie qu'il mettait dans ses récits, mais en même temps avec cette simplicité antique que vous lui connaissiez, vous tous, ses camarades, qui le pleurez maintenant. A trois heures il fallut le quitter, je partais à dix. « Adieu, me dit-il, mon cher Fitz-James,... on parle de l'expédition de Constantine, je demanderai à en faire partie comme volontaire, peut-être finirai-je par trouver la mort du soldat, c'est ce que je désire, adieu. »

Il y a quelques jours, à la première nouvelle du désastre de Constantine, je lus ce qui suit dans une lettre de mon cousin à sa famille : « Chargé de porter à la brigade de Rigny l'ordre de retraite, je traversai le torrent qui nous séparait de Constantine. Un bien

triste spectacle m'attendait. En arrivant, je trouvai le brave commandant Richepance couché devant le feu d'un bivouac ; il avait deux balles dans la poitrine, une troisième lui traversait le ventre et s'était arrêtée à l'épine dorsale : « Adieu, Napoléon, me dit-il, je meurs pour la France !.... » Deux jours après, porté par douze grenadiers sur un brancard fait avec des fusils, il rendit les derniers soupirs.

Richepance servait la France ; mais il faut qu'on le sache, il ne servait pas la révolution de juillet ; aussi les hommes qui nous gouvernent ont ils gardé le silence sur cette mort glorieuse ; c'est à peine si elle a été annoncée à la France par le maréchal Clausel. Les hommes du pouvoir n'ont pas oublié, dans cette circonstance, les nobles refus du volontaire d'Anvers et de Mascara.

Grâces et décorations, il avait tout refusé de la main de la révolution de juillet. Le soldat n'avait accepté d'elle qu'une place sous le canon. Riche-

pance est mort ce qu'il était en 1830, chef d'escadron. Il n'avait pas la croix.

Au mois de juillet 1830, Richepance était capitaine aux chasseurs de la Garde. Tout en désapprouvant les ordonnances, il fit noblement son devoir, il suivit son drapeau. Le fils du général républicain demeura fidèle à la cause royaliste, lorsque des noms de la chevalerie, comme il le disait lui-même, furent les premiers à l'abandonner. Cette âme grande et généreuse se révolta à la vue de toutes les trahisons de cette époque, — il donna sa démission. Le maréchal Gérard compagnon d'armes de son père la lui renvoya avec un congé. Voici la réponse de Richepance :

Melun, 12 août 1830.

« Monsieur le Ministre,

« Je sens tout le prix du congé que vous voulez bien m'envoyer ; il est un hommage à la mémoire

de mon père, et plus il vient d'un homme estimable, plus je veux en être digne ; vous me plaindrez et m'approuverez.

« Mendiant, celui qui accepte les bienfaits de tout le monde. Le Dauphin m'a comblé de plus de bienveillance encore que de bienfaits, que j'avais la fierté de croire mérités. Je ne puis oublier ce prince, qui, au dernier moment encore, s'arrêta pour me dire : » adieu, mon cher Richepance, adieu : vous vous souviendrez de nous, n'est-ce pas ? » Il s'est sacrifié aux fautes du vieux roi, son père ; mais il n'a pas sacrifié le duc de Bordeaux.

« Né et bercé dans les trois couleurs, je ne puis les haïr ; et deux fois j'ai versé des larmes de sang sur leur chute. Mais enfin, quinze années, l'Espagne où j'ai gagné le grade de capitaine avec mon sabre, Alger, m'ont rappelé que le drapeau d'Henri IV n'était pas plus conscrit que celui de la révolution, et que si mon père m'avait laissé une écharpe tricolore teinte de son sang, mon grand-père aussi

m'avait laissé une croix de Saint-Louis honorable.

« Paris a bien pu s'insurger contre les fatales ordonnances, et vaincre héroïquement les efforts d'une troupe héroïque dans son devoir. Mais lorsqu'on a vu un maréchal de Morée, courtisan de dure écorce, conduire les *omnibus* à la victoire contre son vieux roi, non-seulement inoffensif, mais indéfensif, comment ne pas se rappeler le lion malade de Lafontaine ? . . . .

. . . . Devant l'Europe en armes verra-t-on la France aux frontières? Y verra-t-on Paris et ses banquiers? là, plus de coup de fusil en l'air; là, plus de pavés; là, plus de fenêtres pour tirer sur les officiers, plus de généraux intimidés sous le coup d'état; là, plus de journaux pour flétrir le dévoûment au devoir, et la religion du serment au drapeau; l'étranger frappera, il faudra riposter!

« Alors, M. le Ministre, je réclamerai ma place sous le canon; trop heureux si je puis trouver une

mort digne de mon père, et sans avoir porté les armes contre. . . . .

« Jusque-là, mon intention est de me retirer dans une petite campagne, où j'espère trouver le repos et l'oubli ! comme bourgeois, je souscris à tout; commt soldat, je ne veux plus rien. »

Je suis avec respect,

Baron de RICHEPANCE.

FRANCE ET BRETAGNE.

A M. Th. de la V.

auteur d'UN DÉBRIS DU BARDISME.

Dans cet article, où, chose assez peu commune, une imagination féconde se trouve jointe à une profonde érudition, l'auteur après avoir développé les principaux caractères de la littérature Bretonne

donne d'éloquens regrets à la vieille nationalité de l'Armorique, et reproche énergiquement à la France de la lui avoir ravie. C'est à ce patriotisme qui nous a paru trop exclusif, que nous avons cherché à répondre.

SOUFFRANCE.

A M. Ed. T.[1]

Au moment où ces vers furent composés, M. Turquety à qui ils sont adressés, était assez gravement malade en Bretagne, et avait reçu du médecin la défense expresse de s'occuper de poésie. La réponse

qu'il fit à l'auteur contient entr'autres choses ces lignes remarquables : « Comme vous me le dites, monsieur, nous sommes tous frères d'armes, nous combattons pour la même cause, et cette cause est juste et sainte. Nous marchons au même but, et c'est le seul où devrait tendre la jeunesse actuelle, et elle y sera involontairement amenée ; car il n'est guère possible de se soustraire long-temps à la vérité. »

LES VOEUX DU POÉTE.

. . . .

Mais sous les trois couleurs, noble Garde royale
Tu maintiendras l'honneur de la France, des lys..

A la suite de la malheureuse expédition de

Constantine, on sait que les officiers de la Garde royale, qui, fidèles au drapeau blanc, s'étaient retirés du service à la révolution de juillet, se sont présentés comme volontaires en si grand nombre, qu'au bout de peu de jours, le gouvernement n'a plus accepté d'engagement.

FIN.

TABLE.

IO -

at, a la ne

nce.

ne. A N.

arquise.

ieu.

ins Diei

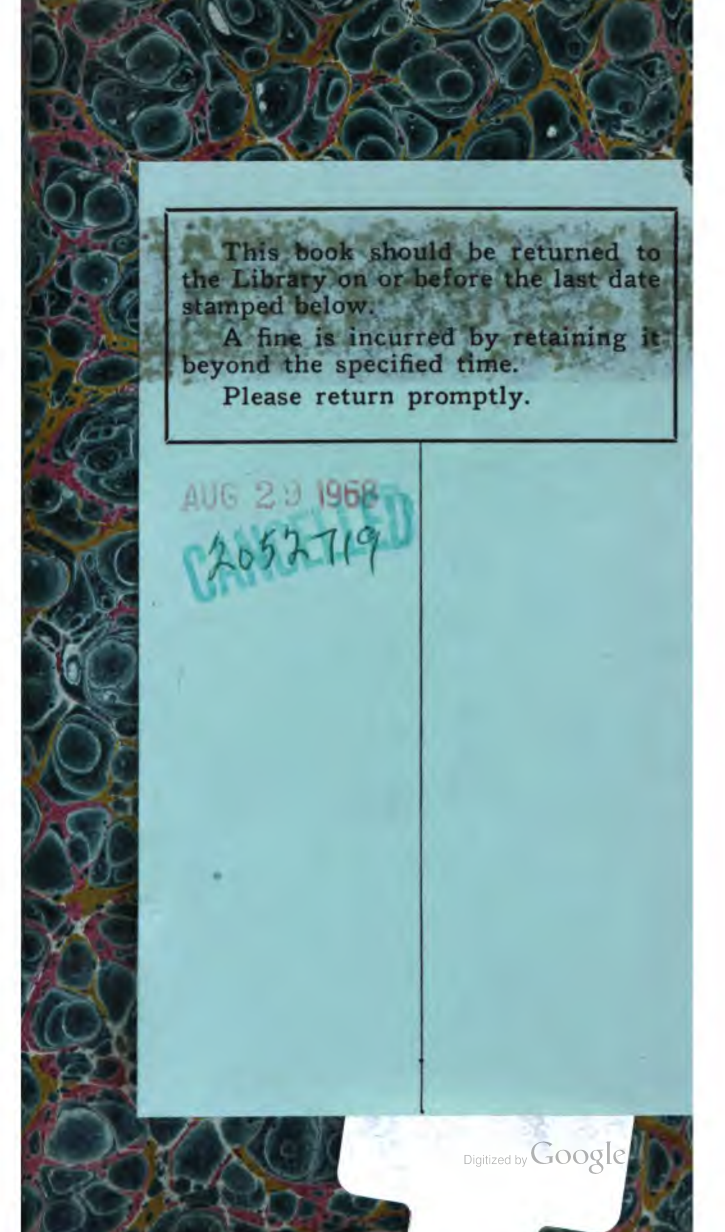
Marie.

, ode

T..

de R.




This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.
A fine is incurred by retaining it beyond the specified time.
Please return promptly.
AUG 29 1968
CANCELLED
2052719
Digitized by Google

